JOURNEES D'ETUDE DE PSYCHOLOGIE SOCIAL-CLINIQUE

ORGANISEES PAR LE C.O.R.

Hôpital J. IMBERT - ARLES 19 et 20 Octobre 1985

RENCONTRES
CLINIQUES

SOMMAIRE

Pages

AVANT-PROPOS 3

PRÉSENTATION DE L'ASSOCIATION DE RECHERCHE, C.O.R. **(M. THAON)** 5

CONSTRUIRE LA RENCONTRE CLINIQUE :
Introduction aux Journées d'Etude **(CH. GUERIN)** 7

SENS ET INTUITION DE LA RENCONTRE **(B. CHOUVIER)** 11
Discussion 16

VIVANCE EMOTIONNELLE (M. DU **LAC)** 19
Discussion 22

DE S. FREUD A M. KLEIN ET D.W. WINNICOTT :
UNE PRATIQUE CLINIQUE **(A. CLANCIER)** 25
Discussion 28

SUJET ANAMNÈSE ET HISTORICITÉ **(J. DE MARTINO)** 31
Discussion 36

A LA RENCONTRE DE LA FAMILLE (E. **GRANJON)** 39
Discussion 44

DE THÉSÉE A DÉDALE : Construction et perdition de l'espace
social-clinique **(M. THAON)** 49
Discussion 54

Avant-propos

Nous voilà, grâce au concours de l'Hôpital général d'Arles, avec la parution, de nouveau, des Actes des Journées d'Etude de Psychologie-Sociale-Clinique.

Cette année, c'est dans le cadre d'une association de recherche, le C.O.R. (Clinique des Objets de Relation), que les Journées d'Etude se sont inscrites. Depuis leur existence, elles ont en quelque sorte lentement appelé ce qui, dorénavant, va les contenir.

Cette association a son siège social à l'Hôpital d'Arles. Nous sommes habitués annuellement à ses lieux et à son a ccueil ; nous avons pu faire l'expérience répétée de l'ouverture et du soutien de ses administrateurs ; nous voilà désormais dans la situation d'en représenter son dynamisme avec les Journées d'Etude. Celles-ci ne sont du reste qu'un "moment" face à ce qui s'élabore plus discrètement au long de l'année dans les séminaires de recherche, tant à Aix-en-Provence qu'à Marseille ou à Arles, ainsi qu'avec l'Université Lyon II et plus particulièrement avec le Centre de Recherches Cliniques sur les formations intermédiaires, dirigé par le Professeur René Kaës.

Cette association devrait favoriser le développement d'un processus de recherche sur la base du travail clinique quotidien : il s'agit de pouvoir maintenir le questionnement face à l'objet de la pratique psychologique et aux interrogations sans cesse toujours présentes ; de faire cet effort particulier, d'en trouver des modes d'expression adéquates et partageables ; de mettre à l'épreuve au niveau des techniques, des théories et des effets obtenus, ce qui est ainsi compris et de le confronter avec d'autres recherches et d'autres disciplines.

Marcel Thaon, dans sa présentation du C.O.R., expose avec précision ce qu'il en est de la particularité des Objets de Relation et de leur importance pour la vie psychique.

Ainsi la réalisation de ces Journées d'Etude a prolongé l'élan passé, a suscité d'autres rencontres, a appelé des réponses favorables au travail du partage et de la communication : les actes en sont là le témoin après coup.

Nous devons être particulièrement reconnaissants au jeune pianiste Jérôme Granjon pour le concert qu'il a donné en soirée (1) ; ses interprétations de Bach, Brahms, Schumann nous ont rappelé à l'émotion, à la particularité du monde sonore, grâce à sa senbilité d'interprète et à la beauté des œuvres jouées. Nous y avons retrouvé la fermentation créative et l'élan nécessaire à poursuivre le travail du penser et de la communication.

Je voudrais ponctuer avec des mots de Roger Caillois qui sont peut-être à l'image du travail fait pendant ces journées et à l'élan auquel elles répondent : "Vint la vie : une humilité sophistiquée, promise à un destin inextricable ; et chargée de secrètes vertus, capable de défis, de fécondité. Je ne sais quelle glue précaire, quelle moisissure de surface, où déjà s'enfièvre un fermant. Turbulente, spasmodique, une sève, présage et attente d'une nouvelle manière d'être qui romp avec la perpétuité minérale, qui ose l'échanger contre le privilège ambigu de frémir, de pourrir, de pulluler".

Christian GUÉRIN

(1) Ce concert a été donné au profit de l'association humanitaire **"Musique Espérance"** *et grâce au concours de l'Hôpital général d'Arles, de la Municipalité de la ville d'Arles et aux pianos Gebelin.*

PRÉSENTATION DE L'ASSOCIATION CLINIQUE DES OBJETS DE RELATIONS

par Marcel THAON

Je voudrais présenter en quelques mots l'Association que nous avons créée, qui s'appelle **C.O.R. (Clinique des Objets de Relations)** et qui — d'un point de vue sémantique — renvoie à la fois **au corps** qui est l'investissement primordial de l'être, mais aussi au **core** — le terme anglais pour noyau — ce centre à partir duquel se déploie le futur fruit.

Plusieurs raisons pour créer cette association : la fondamentale, simple, est que nous organisons depuis quelques années ces journées à Arles après les avoir un temps situées à Aix-en-Provence. La préparation de ce travail se fait de manière extrêmement familiale, à partir d'un petit groupe d'amis et par des rencontres informelles renouvelées qui tendent à la fin de l'année, à définir un thème autour duquel s'organisent des Journées d'Etudes relativement officialisées. Nous avons pensé qu'il était peut-être maintenant temps de transformer cette structure et de l'ouvrir beaucoup plus sur l'extérieur ; de la transformer si vous le voulez en **outil de travail** qui serait disponible à toute personne suffisamment intéressée par l'approche clinique et sociale-clinique de la rencontre inter-humaine.

Alors pourquoi Clinique des Objets de Relations ? Parce que ce qui nous intéresse, c'est d'abord ce que l'on pourrait appeler des Objets Intermédiaires, au sens de René Kaës, que nous faisons évoluer vers la définition suivante : ces objets qui sont le tenant-lieu de la recontre clinique et représentent **l'état de la relation établie entre deux appareils psychiques.** Les **O.I.R.** (Objets Intermédiaires de Relations), on les trouve dans trois champs d'expérience :

D'abord dans la pratique **clinique individuelle** : les O.I.R. seront par exemple les outils que nous employons dans la clinique qui vont servir **d'articulateurs** entre le thérapeute et le patient. C'est particulièrement vrai de la clinique infantile lorsque nous travaillons avec des jouets, des feuilles de papier, des dessins qui ouvrent un champ inter-actif efficace. La technique du **Squiggle** proposée par D. W. WINNICOTT est un exemple d'interactivité où l'enfant et le thérapeute, tout à tour, participent à la construction d'un objet intermédiaire commun. Cet O.I.R. va être le dépositaire de la rencontre entre ce que Donald MELTZER appelle les **parties infantiles** de deux psychés en contact. Mais **comment** ces objets **deviennent-ils** intermédiaires, puisqu'il n'est pas possible de postuler que la qualité d'intermédiaire soit contenue **dans** l'objet ? Au contraire, rien n'est donné à l'avance. Nous proposons par exemple un jouet à un enfant lors d'une séance, mais cet objet-jouet ne devient intermédiaire relationnel entre lui et nous que dans la mesure où il va le faire sien et le transformer en une représentation de la relation source **d'associations ultérieures** et donc de travail supplémentaire. Il n'existe donc, au sens propre, aucun objet intermédiaire tant que la rencontre n'a pas vraiment commencée. En fait, nous devrions parler **d'investissement intermédiaire** de l'objet à la manière dont WINNICOTT dévoile l'investissement transitionnel derrière **l'objet** transitionnel. L'objet est le **témoin objectif** de la relation en train de se développer, pas la relation elle-même. Mais le fait que ce témoin soit un **objet réel** reste extrêmement important : il n'est pas simplement le signe d'une relation qui pourrait exister sans lui. La rencontre se fait à travers l'objet intermédiaire et les caractéristiques physiques mêmes de celui-ci sont importantes dans l'approfondissement du contact entre les protagonistes.

Lorsqu'il n'y a pas d'objet particulier dans la pièce qui serve d'articulateur potentiel — avec les adultes par exemple — c'est le **langage** lui-même qui va devenir une sorte de micro-culture intermédiaire entre le thérapeute et le patient. Par là je veux dire que lorsque nous rencontrons une personne adulte, nous présupposons au départ qu'elle partage avec nous une culture, un langage qui fait que nous pouvons lui parler et être compris d'elle. Nous présumons aussi, quand un patient parle, que nous pouvons comprendre ce qu'il nous dit. Je vous le dis : c'est **faux** ! Nous *croyons* comprendre et nous nous mettons à travailler dans ce que WINNICOTT aurait pu appeler *une illusion efficace de compréhension* qui est étayée sur le fait que nous semblons partager la même culture. Mais cette culture en vérité est **à construire** ; elle est en devenir. Elle deviendra objet de relation lorsqu'elle se révélera **culture commune intermédiaire** entre les deux partenaires de la rencontre. Le plus souvent lorsque, quelques mois après le début d'une thérapie, on se retourne vers ce dont on se souvient des premières séances, on comprend avec effarement combien on a laissé passer de détails importants déjà présents dès l'abord. Ces éléments fondateurs déjà là étaient passés à travers nous comme par un tamis aux très, très larges trous, car en ces premiers instants il n'existe pas encore d'espace intermédiaire Relationnel apte à fonctionner comme **conteneur** et à recueillir les éléments cliniques de la relation.

Le second des champs possibles est l'espace du **groupe,** puisque le lieu où se construisent les premiers Objets Intermédiaires Relationnels est bien sûr la famille. En elle se développe un champ culturel qui unifie ses membres. Du point de vue théorique, je vous renvoie par exemple aux travaux de René KAËS sur l'aspect groupal de la psyché et sur le groupe interne, mais aussi aux recherches d'André RUFFIOT sur la Thérapie Familiale Psychanalytique. Le groupe familial va se donner très vite des objets intermédiaires ; il va utiliser primitivement par appropriation l'espace de la **maison** qu'il occupe qui va se mettre à fonctionner comme espace d'articulation entre les membres du groupe. On pourra ainsi étudier avec profit la disposition spatiale des personnages de la famille et de leurs objets à l'intérieur de leur propre maison pour repérer les points d'articulation et

de dissonances. De la même façon, lorsqu'une famille viendra rencontrer un ou des thérapeutes, elle va se placer dans la pièce de la rencontre de telle manière à créer un champ de relation ou de défense, d'articulation ou de désarticulation qui questionnera l'interlocuteur. Et ce seront souvent les enfants qui viendront révéler par leurs **mimes** et leurs jeux donnés à voir — qui produisent des effets en écho dans le contre-transfert des thérapeutes — ce qu'il restera encore à dire.

Certains objets intermédiaires de la famille resteront totalement inconscients ; ils passeront à travers le temps et les générations comme l'ont bien montré les travaux de Maria TOROK et de Nicholas ABRAHAM sur le fantôme, ces structures qui auraient pu être des fantasmes familiaux, producteurs de scénarios et de rêves, mais sont restées des liens secrets causes d'agirs répétitifs.

Le troisième des grands champs de l'intermédiaire est enfin celui de **la culture,** puisque pour nous la culture fournit à chacun une série d'objets intermédiaires potentiels qui sont en devenir d'être utilisés pour rencontrer d'autres psychismes et alléger ainsi la souffrance de l'altérité. Les travaux de Georges DEVEREUX sur l'ethnologie clinique montrent bien que la culture fournit les modèles de pensée — un modèle de penser le symtôme par exemple — qui sont des formes pré-établies (G. DEVEREUX et Tobie NATHAN parlent de "prêt à porter") dans lesquelles la pathologie individuelle viendra se glisser. Prêt à porter du **symptôme** fourni par la culture que l'on peut concevoir comme un objet intermédiaire qui permet au malade de s'articuler aux autres membres de son groupe. R. KAËS dira que le symptôme en tant que formation de compromis (cf. S. FREUD) se tient en intermédiaire entre le dedans et le dehors. Nous pouvons pour notre part le penser comme un objet intermédiaire **muet** : muet au patient, muet au thérapeute et pourtant visible, tellement visible qu'il n'a plus rien à dire. Le travail du thérapeute sera alors de redonner la parole à ce qui est image, et cela grâce au fait que — dans le transfert — le symptôme se révélera bientôt intermédiaire relationnel, nouvellement informé des associations produits par la rencontre.

Pour conclure, je dirai que l'Objet Intermédiaire Relationnel, dont l'étude sera au centre des travaux du C.O.R. dans l'année à venir, peut être conçu comme un articulateur physique : il va servir à **contenir** une émotion ressentie pendant la rencontre en lui donnant une forme et donc une **qualité.** S'il n'existe pas d'objet intermédiaire et donc pas de conteneur des affects provoqués par la relation, l'émotion disparaît comme l'eau s'écoule d'un contenant percé ou elle se transforme en agirs dont la force ne révèle plus que la **quantité** d'énergie dépensée. Mais si l'O.I.R. fournit son travail, l'émotion va se transformer en **représentations** aussi diverses que la vie, d'autant plus diverses que la rencontre aura été fructueuse et profonde.

Merci de votre attention. Les personnes intéressées trouveront en fin de volume un synopsis des activités du **C.O.R.** en 1985-1986, sur ses trois bases locales : Aix-en-Provence, Arles et Marseille.

CONSTRUIRE LA RENCONTRE CLINIQUE
Introduction aux journées d'études

Christian GUERIN *

Ce matin, je me suis levé de bonne heure. De très bonne heure. Le jour dormait de son profond sommeil. J'étais à mes papiers : une enclave laborieuse dans l'épaisseur de la nuit. Puis, quelque chose s'est organisé dans la luminosité naissante. Une fracture entre une zone qui devenait de plus en plus claire, supportée par un bleu laital, et une zone sombre encore accrochée à la nuit : la découpe d'une maison qui résistait à la lente levée du jour. Quand le soleil s'est manifesté avec ses teintes pourpres et rosés, alors la maison à son tour s'est réveillée. Elle est apparue dans ses formes et dans ses couleurs distinguées. Ainsi avec le jour naissait la différence, s'organisait un paysage familier. Ainsi, aussi, une double rencontre de la nuit et du jour, mais aussi d'un même paysage à des moments différents.

Sans doute la rencontre avec l'autre, avec l'objet, a-t-elle aussi ces nuits et ses jours, ses zones d'ombre et de clarté, ainsi qu'une succession nécessaire de toutes ces étapes. La rencontre clinique prend nécessairement en compte ces deux moments et le mouvement qui va de l'un à l'autre. Ainsi le monde externe m'offrait le spectacle de ce que je tentais de décrire.

Au cours de ces journées, nous essaierons d'en dire un petit peu plus, de mieux repérer la pulsation entre la nuit et le jour, de mieux présenter, de mieux discuter, de mieux comprendre ce qu'il en est de la rencontre clinique. Mon propos, ce matin, vise à introduire plus qu'à développer, à susciter plus qu'à répondre.

La **rencontre** suppose la présence d'une personne vivante avec quelque chose qui a du sens pour elle : une autre personne, un groupe, un objet. La rencontre se constitue alors de la relation, elle est à la fois entre les bornes et le point de leur contact, de leur liaison. La rencontre est **clinique** lorsque nous avons affaire à :

- une attention particulière portée sur ce qui est en jeu de la **vie psychique** au moment de la rencontre ;
- la prise en considération de **l'inter-subjectivité** qui définit le champ de la clinique par rapport aux autres champs des sciences humaines. (A ce titre l'objet culturel en tant qu'objet inanimé porte la marque du travail humain dont il résulte, dans sa forme, sa fonction, sa fabrication. Porteur d'investissements, il est une "subjectivité endormie". Il a son paradigme dans l'œuvre d'art) ;
- une attitude particulière du récepteur qui se constitue comme destinataire (le thérapeute face au patient), et qui se **laisse toucher** (double mouvement de la projection et de l'introjection) par les messages qu'il reçoit. Ceux-ci apparaissent sous trois manifestations :

1) Ce que le thérapeute comprend immédiatement de la problématique, que ce soient les données conscientes partagées par le patient ou les données inconscientes qu'il a appris à connaître.

2) Ce qu'il se met à comprendre au fur et à mesure du déroulement du travail clinique et par l'intermédiaire du jeu transférentiel.

3) Ce qu'il ne peut pas comprendre dans la séance, qui semble être hors transfert (hors rencontre ?) et qui ne peut être compris parfois seulement qu'après coup, ailleurs et dans d'autres conditions. Il s'agit là particulièrement de la rencontre avec le "négatif" de la personne ou du groupe, dont le thérapeute peut être le dépositaire à ses dépends faisant l'expérience de ne pas pouvoir lier le matériau reçu. Celui-ci se manifeste alors chez le thérapeute par des effets somatiques, des troubles de la pensée, des lapsus,... qui n'ont pas seulement à voir avec sa propre histoire.

La rencontre clinique est tissée de tous ces fils, et il s'agit chaque fois de rester en contact avec les mouvements psychiques de l'autre, ainsi que des siens. La rencontre clinique est une construction qui s'inscrit dans la durée et qui se développe. Elle résulte de l'expérience éprouvée d'être avec l'autre.

Suite à ces quelques données générales je voudrais introduire deux idées qui reprennent certaines des composantes que je viens de présenter et qui me permettront certaines précisions.

La rencontre clinique a quelque chose de paradoxal : non seulement elle ménage le sujet (et le groupe) dans sa singularité à travers sa manière d'être, mais de plus elle prend en considération ce qui fait défaut dans la rencontre. La rencontre clinique inclue ce que l'on pourrait appeler une non-rencontre, une rencontre avec ce qui apparaît sous forme négative. Voilà pour le paradoxe et je crois que cela en est un.

La rencontre clinique est toujours une triple rencontre, avec l'autre, avec soi-même et avec un objet qui articule le passage de soi à soi et de soi à l'autre. Objet que nous pourrions appeler un objet de relation ou bien de rencontre. J'utiliserait pour illustrer ce deuxième point une légende italienne du XIII^{e} siècle. Le premier aspect apparaîtra à travers une séquence d'un travail fait par plusieurs personnes à propos d'un cas dans une institution. Bernard Chouvier nous précisera tout à l'heure l'étymologie multiple et complexe du mot rencontre. Je rappelle qu'elle renvoie simultanément à l'idée de hasard, de coup de dés et à celle de combat. Je l'ai pour ma part découvert.

** Docteur en psychologie, psychologue clinicien, Centre Médico-psychologique, Hôpital Van-Gogh, Arles.*

D.W. WINNICOTT est un clinicien et un théoricien de la rencontre. Il en a construit les bases humaines fondamentales. J'évoquerai seulement ce tryptique bien connu actuellement, du maintien (holding), du maniement (handling), et de la présentation de l'objet (object presenting) (*) avec lequel WINNICOTT permet de penser comment l'enfant rencontre sa mère et à travers elle, lui-même et finalement le monde extérieur.

Une autre référence concernant WINNICOTT, son ouvrage très important sur **la consultation thérapeutique et l'enfant,** Marcel THAON y fait allusion tout à l'heure à propos de sa technique du squiggle qui a permis notamment de faire advenir ce qu'il appelle "le moment sacré ", temps fort de la communication avec l'enfant, paradigme de toute rencontre clinique.

Je voudrais maintenant présenter certaines notions liées à la rencontre sans pour autant les développer. Il s'agit de la notion de tact, de nuance ; celle de temps de la rencontre ; la notion d'hésitation ; enfin ce que BION appelle l'arrogance et que l'on pourrait rapprocher de ce que WINNICOTT appelle l'empiétement.

Le **tact** : simplement ce propos de WINNICOTT, tiré de son article **"La ficelle : un aspect technique de la communication",** que l'on peut apprécier en soi. Il s'adresse à une mère après avoir pris la mesure de la problématique de son enfant : "Je lui dis que si elle venait à trouver du sens à ce que je lui expliquais, je voulais qu'elle aborde cette question avec le garçon à un moment favorable". (1960, p. 318).

L'attention particulière de WINNICOTT tient en ce qu'il oriente cette mère vers son propre état psychique et la manière dont elle peut s'en servir pour rentrer en relation avec son enfant sur la base de ce que WINNICOTT a compris. Ainsi que le dit Th. REIK dans son ouvrage **"Le psychologue surpris"** : "Le tact participe non seulement de la considération envers autrui, mais aussi de l'observation de ses propres motions pulsionnelles et en particulier réactionnelles". (1935, 1976, p. 143).

Le temps : rencontrer l'autre, c'est aussi prendre le temps, le temps d'aller vers l'autre et de laisser l'autre venir vers soi. Il s'agit en fait, à ces moments là, de donner à la temporalité une valeur psychique fondamentale. Le temps de la rencontre est un temps de travail, un temps en travail, un temps de mouvements internes aux psychées présentes. Lors de mes débuts dans la pratique de psychologue clinicien, j'avais hâte de savoir, de comprendre, de trouver. M'inspirant d'une chanson du poète Argentin Atahualpa YUPANQUI, j'avais noté en contrepoint de mon empressement : "Petit chemin qui unit, si nos pas sont pressés tu deviens coupable de la distance".

La distance, c'est l'écart qu'il y a entre deux êtres et le chemin à parcourir pour la rencontre. Dans le temps de la rencontre, dans le respect mutuel, dans le tact dont fait preuve WINNICOTT, il y a bien entendu des enjeux narcissiques importants : la part de soi qu'on laisse toucher et la part de l'autre que l'on désire toucher.

En ce qui concerne **l'hésitation,** un propos de HEIDEGGER m'a beaucoup ému. Il fait parti d'un recueil d'articles intitulé **Acheminement vers la parole.** J'ai retenu ce passage : "L'hésitation, dit HEIDEGGER, a vraiment lieu quand ce qui est lent est porté par la pudeur. Voilà pourquoi j'aimerais ne troubler votre hésitation par aucune précipation hâtive". Plus loin, il poursuit : "Si l'on peut, après longue hésitation regarder en face, alors a lieu ce que HÛLDERLIN nomme le "regard décent", regard d'Aphrodite ; alors devient possible la **verecundia** latine : servir et garder comme il faut, c'est-à-dire à l'exacte distance, ce qui sans cela irrémédiablement s'enfuit". (1959, 1976, p. 113).

** Je rappelle la récente publication d'un ouvrage sur WINNICOTT, par Anne CLANCIER, Jeanine KALMANOVITCH, 1984. **Le Paradoxe de** Winnkott. Paris, Payot.*

Nous retrouvons dans ces quelques mots de HEIDEGGER ce mouvement de WINNICOTT, où il laisse à la mère le temps de trouver le bon moment pour s'adresser à son enfant. L'hésitation est un éprouvé relatif à ce qui n'est pas pleinement présent à la pensée de la personne. Elle est la marque de ce qui apparaît du manque, de ce qui est entrain de se chercher. La pudeur est ce temps d'attente qui va permettre à l'autre de faire l'expérience de lui-même. C'est-à-dire, l'expérience de son émotion qui a besoin d'un temps et d'un espace pour s'exprimer, se mettre en forme, et être intégrée par la psyché. Il s'agit aussi de l'expérience de la douleur relative à ce qui est en jeu psychiquement à chaque fois que le sujet fait la découverte d'une partie de lui-même, par un processus de détachement de ce qui justement était à l'état d'indifférenciation et qui va se différencier, s'articuler. Ce passage est toujours psychiquement douloureux mais source d'intégration et de vie.

L'arrogance : Dans son texte sur **L'arrogance** (1957), BION apporte des éléments précieux concernant la question de la rencontre clinique. La démarche clinique — ainsi que toute démarche scientifique — est supportée à minima par ce que BION appelle "la recherche de la vérité". Celle-ci devient arrogance à partir du moment où elle doit advenir coûte que coûte. "Il me semble, écrit BION, que des émotions extrêmement fortes soient associées à la mise en valeur excessive par l'analyste ou le patient des qualités nécessaires à la recherche de la vérité, en particulier la capacité de tolérer les tensions liées à Pintrojection des identifications projectives d'une autre personne. Pour le dire autrement, la visée implicite de l'analyste qui est de rechercher la vérité coûte que coûte apparaît synonyme de l'affirmation d'une capacité de contenir les aspects éclatés, clivés d'autres personnalités tout en maintenant son équilibre. Ceci semblerait être le signal immédiat d'explosions d'envie et de haine". (Op. Cit. p. 100).

La liaison hâtive des parties éclatées déposées chez le thérapeute a comme effets :
1) De provoquer l'envie et la haine du patient : il y a trop **d'écart** entre son état psychique et celui du thérapeute, ce qui entraîne un impossible lien entre les deux, une impossible rencontre.
2) De mettre le thérapeute en situation de passer à côté des composantes psychiques de celle-ci tant pour lui-même que pour le patient, particulièrement à travers le jeu des identifications projectives. Cette situation implique non seulement ce fantasme que des parties de la psyché peuvent être déposées dans l'autre, mais aussi la manière dont ces parties, ces "éclats" peuvent être psychiquement supportés, c'est-à-dire introjectés par le récepteur. La mise en sens hâtive revient à transformer l'état des choses — du clivage à l'union — en évitant l'expérience psychique qui y est liée. La rencontre clinique est aussi l'éprouvé d'une telle expérience. Il y a dans le fait de vouloir comprendre coûte que coûte, au-delà du temps nécessaire à la rencontre, par delà le moment d'hésitation l'équivalence de ce que WINNICOTT a appelé l'empiétement, non seulement comme intrusion dans le secret de l'autre, mais aussi comme transformation précoce de son état psychique avec ce que cela peut signifier d'un rejet insconscient de la personne dans ce qui la caractérise à ce moment-là.

La place du défaut dans la rencontre. Il y a ce que l'on appelle la perception de l'autre par défaut. Nous savons que c'est aussi notre manque à percevoir et à comprendre qui donne une certaine qualité significative à la rencontre. Il s'agit là d'une dimension tout à fait particulière par rapport à l'ensemble des sciences qui ont un abord plus positiviste de l'objet. L'expérience psychanalytique et les théories de la psyché qui en résultent rappellent constamment que la réalité du sujet n'est pas toute entière dans ce que l'on voit, dans ce que l'on entend. Il y a de plus une part de non-dit, une part négative qui se manifeste d'une manière émotionnelle. Cette présence par défaut est un facteur important de la rencontre clinique. Construire la rencontre clinique inclue

nécessairement cette dimension à un niveau partageable. Et nous pourrions soutenir que la rencontre clinique est fondée sur ce qui n'y est pas dès l'abord, sur ce que manque à celle-ci, sur ce qui fait défaut. Nous savons que le concept d'inconscient a ouvert un espace de travail à cette expérience du défaut.

Une séquence d'un travail en institution pourrait illustrer cette problématique qui se manifeste dans ce cas à travers une dimension groupale. Il s'agit d'un travail d'équipe dans un centre médico-psychologique. Un enfant a été reçu dans le cadre des entretiens préliminaires. A l'issue de ceux-ci, l'avis d'un psychomotricien est demandé quant à la dimension corporelle de la problématique. Celui-ci fait ses examens et sait en rendre compte avec beaucoup d'intérêt. Au moment de conclure il fait part d'une impression particulière à propos du corps de l'enfant qui n'est pas directement liée à ce que ses outils lui permettent d'appréhender, mais qu'il trouve important de rapporter. Ainsi, cet enfant laissait apparaître une particulière légèreté dans sa manière de se mouvoir : il lui donnait l'impression de voler. Disant cela, le psychomotricien exprimait toute son émotion face à ce qu'il avait vu et senti sans pouvoir lui donner un sens précis tout en étant persuadé de l'importance du phénomène. Il s'était autorisé à parler de quelque chose dont le sens lui échappait en exprimant sa perplexité. Ceci était en soi très important et pas toujours facile dans un groupe, partant d'une donnée qui touchait sa propre sensibilité. A partir de cet élément qui pourrait être qualifié de périphérique et qui en fait était devenu rapidement au centre de la discussion, il a paru important de revenir sur les notes prises lors de l'examen préliminaire et sur les souvenirs qu'il en restait. Un lien très fort s'est alors constitué entre la manière dont cet enfant "utilisait" son corps et son grand-père paternel qui était aviateur. Cette relation d'abord hypothétique a été le moteur d'une relecture extrêmement féconde des premières notes et a permis une nouvelle évaluation de la problématique.

Les notes portaient donc en germe une information qui ne pouvait être développée. Il a fallu pour cela que quelqu'un d'autres se sente destinataire d'une donnée incompréhensible en elle-même, mais suffisamment forte pour l'émouvoir ; qu'il la réintègre dans le groupe de travail et à ce moment là seulement elle a pu être articulée.

Cela ne se passe pas toujours ainsi et il faudrait apprendre à travailler en ce sens : où ce qui manque chez l'un réapparaît chez l'autre. Et ce qui faisait défaut n'était pas l'information en elle-même, mais la possibilité de la lier. Dans la rencontre clinique il faut s'éprouver comme porteur du manque de l'autre. Porteur actif qui transmet et transforme à la fois.

Il y a de multiples manifestations liées à ce phénomène. Ainsi lorsque nous parlons d'un cas, il y a fréquemment une série de lapsus, d'incohérences... qui peuvent advenir. Il est cliniquement et théoriquement important de souligner que ces phénomènes ne sont pas du seul faifde la personne qui parle, mais ont à être considérés comme des échos en elle de ce qui a été reçu de la problématique. Evelyn GRANJON nous parlera cet après-midi de son expérience du travail avec les familles et précisera sans doute, ce que l'année dernière elle présentait à propos des "objets bruts".

J'ai eu l'occasion récemment de voir un film **Lady HAWKE** (de Richard DONNER, 1984) tiré d'une légende italienne du XIII^{e} siècle. Il met en scène la question de la rencontre et des éléments qui permettent celle-ci. Je voudrais m'en servir pour illustrer à l'aide d'une fiction la proposition énoncée plus haut : la rencontre clinique est toujours triple, avec l'autre, avec soi-même, avec un objet de relation.

Une jeune femme déclenche la folle passion d'un évêque, seigneur tout puissant du lieu et des alentours. Bien entendu, elle ne partage en rien un tel élan, d'autant qu'elle est amoureuse du capitaine de la garde, amour qui est alors partagé. Il se trouve que tous deux ont le même confesseur. Lors d'un état d'ivresse il confie à l'évêque l'amour que la belle a pour le capitaine. Celui-ci rentre dans une grande colère et noue un pacte avec le diable. Il peut ainsi tout à la fois chasser le couple hors de la cité et leur jeter un mauvais sort. Le sort est le suivant : ils seront simultanément réunis et séparés. Comment cela ? La nuit il sera loup, le jour elle sera faucon. Ils demeureront ainsi toujours ensemble sans jamais pouvoir vraiment se rencontrer tant dans la forme humaine que dans la forme animale. Il y a un autre aspect important lié à ce double clivage. Non seulement ces amoureux ne peuvent pas se rencontrer, mais en plus ils ne gardent pas la mémoire de ce qu'ils ont été lorsqu'ils changent d'état. Ils ne se souviennent ni de leur compagnon humain, ni de sa sollicitude. Et pourtant ils sont indissociablement liés et n'ont de cesse d'être ensemble.

La problématique de la légende est bien de permettre à ce couple de se rencontrer. Il y a dans l'histoire un personnage, un adolescent, qui a une place très importante. Il est le véritable héros du film, un être intermédiaire, de relation entre l'homme et la femme. Il a été emprisonné dans les cachots de l'évêque pour mensonge et il a pu s'en échapper, ce qui est habituellement impossible. Ceci est du reste un présage qui indique à l'évêque qu'un danger le menace et au capitaine solitaire, une voie d'accès vers la résolution de sa situation. Protégé par le capitaine, il lui reviendra la charge de réunir (étymologiquement : remettre ensemble des choses séparées), les amants. Il se trouve être le seul à pouvoir rentrer en contact avec l'homme et le faucon le jour, la femme et le loup la nuit. Voyez comme les objets de relations, les personnes intermédiaires ne dorment pas beaucoup ! C'est dire aussi qu'ils sont dans une temporalité particulière.

Il est aussi le seul à pouvoir recréer le lien rompu. Il est , celui qui va permettre de recouvrer la mémoire, réunissant en lui-même les parties clivées du couple. Il sera l'objet (le corps) transitoire de leur conjonction. Ceci permettra l'avènement d'une parole qui sera étroitement liée à la question du mensonge dans ce qui est en rapport avec la transformation de certaines données. Deux manifestations particulières à cela :
- il va transmettre en les interprétant **à partir de** son propre éprouvé, toute l'émotion non partageable du couple séparé. Il se fera le chantre du lien amoureux qu'il tissera à travers ses mots et sa sensibilité, ce qui déclenchera un mouvement envieux du capitaine à son égard ;
- il se trouve paradoxalement que le capitaine a des attitudes qui ont pour effet l'aller à l'encontre du travail du garçon. Nous reconnaissons là une manifestation de la lutte contre l'intégration des parties clivées. Mentir sera le moyen d'aller **contre** ce mouvement qui échappe à l'homme et que l'adolescent perçoit, afin de mener à terme la rencontre. La question du mensonge est ici le point de bascule entre un monde organisé sur le mode paranolde-schizol'de et celui organisé sur le mode de l'intégration.

Malgré tous ces obstacles, la rencontre aura lieu. Il y faudra le concours du confesseur coupable qui veut réparer son. forfait en dévoilant le moyen de déjouer le sort : le couple doit se trouver réuni devant l'évêque à ce moment précis où le jour et la nuit se confondent, c'est-à-dire lors d'une éclipse. Grâce au travail de l'adolescent, ceci sera possible et aura comme effet d'annuler le sort et de conduire l'évêque à sa perte.

Cette légende est intéressante car nous voyons comment un personnage objet de relation a permis à un couple de faire corps.

Si nous suivons les étapes concernant les actions de l'adolescent, nous pourrions trouver un modèle concernant la genèse et les fonctions d'un objet de relation. En effet, le film débute par le moment où l'adolescent s'échappe par les voies les plus immondes de la prison, passant de la glaise, aux égouts, jusqu'à l'eau terminale qui le conduit à l'extérieur. Nous assistons à une véritable naissance. Puis il est sauvé de ses poursuivants par le capitaine sans savoir pour-

quoi. Et il est aussitôt "prisonnier" du capitaine. Il remplit sa mission en étant à la fois la mémoire, l'interprète et le menteur. Enfin, il trouve sur son chemin le double de lui-même (l'éclipsé) qui est le complément externe à son travail. Le dénouement lui rendra sa double liberté, à l'égard du capitaine, mais aussi de l'évêque.

L'éclipsé figure, à travers le dédoublement de l'objet de relation, ce moment où celui-ci d'une position extérieure en vient à trouver un équivalent psychique interne. Et faut-il qu'il existe pour fonder et assurer l'intégration, c'est-à-dire la rencontre.

Voilà pour la triple rencontre de l'homme avec lui-même, de la femme avec elle-même par l'intermédiaire de ce personnage qui fait lien.

Je voudrais vous faire part de ce qui m'apparaît comme le rattage d'une rencontre à travers la question de l'interprétation. "Ce n'est pas à moi d'interpréter" me dit une femme suite à ce que je mettais à sa disposition et qui tentait de faire un lien (comme l'adolescent du film) entre une expérience infantile très précoce qui la mettait en relation à sa mère et plus particulièrement au sein, et une expérience plus récente relative au dégoût qu'elle éprouvait au moment d'allaiter ses enfants. C'est au moment où je rapproche ces éléments qu'elle fait cette réponse. Celle-ci a eu un effet de surprise pour moi et j'en donne ici un aspect de mon élaboration. Entre ces deux moments, il y a eu une étape intermédiaire qu'elle a qualifiée de source de son dégoût. Dans un lieu public, tandis qu'elle était enfant, elle a vu une femme dégager un sein énorme et nourrir un bébé. La scène a provoqué chez elle un tel déplaisir qu'elle se serait jurer alors de ne jamais allaiter ses enfants. Ceci nous amena à une question relative à sa propre mère, il s'agissait de savoir si elle-même avait été allaitée. Il y sera répondu par une incertitude : "Je ne me souviens pas". Cependant elle concevait l'idée de s'en assurer. La séance suivante, elle évoque aussitôt sa rencontre récente avec sa mère. En effet, elle avait été allaitée, mais elle sous-entendait dans sa réponse et à travers sa manière de me l'adresser, une sorte de : "Vous voyez bien que ça ne vient pas de là le dégoût !". Mais ce qui se répétait d'un lien impossible à faire, laissa la place, à travers les propos qui suivirent, à une donnée que sa mère ne lui avait pas rappelée : "J'avais oublié de vous dire que ma mère a cessé de m'allaiter car elle avait des abscès aux seins", et d'ajouter : "Cela risquait de m'infecter". C'est sur la base de ce matériel que je propose le lien entre le rapport de ses seins à l'égard de ses enfants et son expérience précoce du sevrage.

Je comprends sa réponse comme une non rencontre avec le sens, comme un rejet de l'activité de liaison, la mienne bien sûr en écho à ce qui a été vécu par elle comme un rejet maternel. Cette femme a montré une grande sensibilité à l'état psychique du nourrisson qui fait l'expérience d'une frustration très grande avec menace d'empoisonnement psychique.

L'interprétation, c'est aussi une prétation-entre si l'on joue avec le mot, son étymologie, sa découpe. L'interprétation a vocation de circuler, c'est un objet de relation, quelque chose qui se prête, se perd, se refuse, se négocie. Dans notre exemple, nous pourrions repérer les divers niveaux où sont en jeu les pôles à partir desquels quelque chose peut ou non circuler. Il en est ainsi pour les épisodes non reliés de la vie de cette femme où ce qui se répète est un effet du raté de la rencontre. Mais c'est aussi dans la relation clinique, cette femme et moi, l'objet qui circule étant le sens. Plus généralement les deux termes sont la mère et l'enfant, l'objet qui circule c'est alors le sein. L'enfant n'est pas dans la même position que la mère. Il reçoit ce que la mère lui offre. La mère est la prêteuse, celle qui d'abord met quelque chose entre elle et l'enfant, celle qui par le geste d'allaiter et à travers cet acte, inter-prète et permet ainsi à l'enfant de faire l'expérience d'inter-préter à son tour, c'est-à-dire à ce moment là de recevoir dans la continuité, puis de pouvoir penser la discontinuité et de faire des liens.

Au-delà de la parole il s'agit de faire l'expérience de quelque chose qui circule et c'est l'avènement de la parole qui va le sceller. Elle ne sera partageable sur le plan verbal que parce qu'elle l'aura été sur le plan pré-verbal, sensoriel, émotionnel. Si la parole a un sens, c'est parce qu'elle est précédée par l'expérience de la rencontre.

"Ce n'est pas à moi d'interpréter", autrement dit, et c'est ainsi que je le comprends, ce n'est pas de mon côté que la chose s'est passée, mais de l'autre côté, à l'autre borne, une borne encore innomable et qui n'est découverte que sur le fond d'un sein dangereux, absent, puis rejeté. Ceci étant justifié non par la douleur maternelle mais par la crainte de l'empoisonnement de l'enfant. Je parlais à ce propos d'empoisonnement psychique, ce qui signifie une atteinte au travail de la pensée miné par la frustration et l'envie.

Je voudrais terminer ces éléments introductifs à la question de la rencontre clinique par BORGES avec un extrait de conférence (1980) : "Les rêves sont un des thèmes préférés des Mille et une nuits. Admirable est l'histoire des deux hommes qui rêvent. Un habitant du Caire rêve qu'une voix lui ordonne d'aller en Perse, dans la ville d'Ispahan, où l'attend un trésor. Il affronte les périls de ce long voyage et arrivé à Ispahan, il se couche, épuisé, dans la cour d'une mosquée pour se reposer. Il est, sans le savoir, parmi des voleurs. On les arrête tous et le cadi lui demande pourquoi il est venu dans cette ville. L'Egyptien le lui explique. Le cadi rit alors à gorge déployée et lui dit : "Homme insensé et crédule, trois fois j'ai rêvé d'une maison au Caire au fond de laquelle il y a un jardin et dans ce jardin un cadran solaire, plus loin une fontaine avec un figuier et sous la fontaine se trouve un trésor. Je n'ai jamais cru à ce mensonge. Je ne veux plus te voir dans Ispahan ! Prends cette monnaie et va-t'en". Notre homme retourne au Caire : il a reconnu dans le rêve du cadi sa propre maison. Il creuse sous sa fontaine et trouve le trésor".

Sans doute y-a-t-il des rencontres à faire, ici aujourd'hui, des trésors à trouver. C'est aussi vous qui allez nous y conduire. Je laisse la parole à Bernard CHOUVIER.

BIBLIOGRAPHIE :

BION Y., 1958. L'arrogance. *In : Réflexion faite*. Paris, P.U.F. 1983, p. 97-104.

BION W., 1959. Attaques contre la liaison. *In : Réflexion faite*. Paris, P.U.F., 1983, p. 105-123. BORGES J.L., 1980. Les Mille et Une nuits. *In : Conférences*, Paris, Gallimard 1985, Coll. Folio-Essais, p. 54-70. CLANCIER A., KALMANOVITCH J., 1984. *In : Le paradoxe de Winnicott*. Paris, Payot. DU LAC M., 1985. Filiation et famille. *In : Penser la famille*. Actes des journées d'études de psychologie sociale clinique, Arles (p. 13-18).

GUERIN Ch., 1984. Une fonction du conte : un conteneur potentiel. *In :* Kaès R., Perrot J., Hochman J., Guérin Ch., Méry J., Reumaux F., 1984. *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fictions*. Paris, Dunod, coll. Inconscient et culture (p. 81-132).

GUERIN Ch., 1985. L'obstacle et le lien. *In : Penser la famille*. Actes des journées d'études de psychologie sociale cliniques, Arles (p. 43-51).

GUILLAUMIN J., 1985. Mots en souffrance et attitude d'écoute en psychopathologie clinique, *Psychiatrie Française*, 2, p. 121-127.

HEIDEGGER M., 1959. *Acheminement vers la parole*. Paris, Gallimard, 1984. Coll. TEL.

REIK Th., 1935. *Le psychologue surpris*. Paris, Denoël, 1976.

WINNICOTT D.W., 1960. La ficelle : un aspect technique de la communication. *In : De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1975. (p. 316-320).

WINNICOTT D.W., 1971. *La consultation thérapeutique et l'enfant*. Paris, Gallimard, 1975.

SENS ET INTUITION DE LA RENCONTRE

Bernard CHOUVIER *

L'étymologie offre au clinicien autre chose que de simples évocations analogiques et descriptives. Elle joue réellement à titre d'argument, dans la mesure où les différentes stratifications, les couches anciennes du sens, portent, sous-tendent et dynamisent l'usage actuel d'un terme. Comme l'a pratiquée Freud pour dégager la symbolique des rêves, la recherche étymologique aborde les mots en tant que dépositaires de l'inconscient. Chacun d'entre eux est chargé affectivement de ce qu'il a reçu à travers les cultures et l'histoire. Il n'y a pas de mots qui ne soient lestés de la sorte et, sortis de leur gangue fonctionnelle, ils sont tous à même de livrer leur rayonnance active.

Le terme de rencontre est tout à fait riche de ce point de vue et, pour peu que l'on veuille prendre la peine d'interroger la variété lexicale, et de la construire, on découvre, à travers les anciennes strates sémantiques, ce qui constitue originairement les forces vives de la rencontre : l'aléatoire et l'émergence pulsionnelle.

D'un côté, c'est sous l'égide du hasard que s'opère toute rencontre. Elle est un **coup de dés,** à la fois jeu et surprise. Elle désigne le caractère fortuit d'un contact.

De l'autre, on peut dire — et c'est peut-être la conséquence du premier sens, que la rencontre est liée à **l'émergence de l'affect.** Rencontre combattante ou rencontre amoureuse. Ou les deux à la fois. Elle existe dès qu'il y a **face à face,** entre deux armées, deux équipes, deux personnes. Violence et libido sont aussitôt mobilisables. Que ce soit pour se battre ou pour s'aimer, la rencontre désigne toujours **le contact imprévu entre des êtres.**

1. Au hasard des rencontres

"Tout se fait par rencontre et à l'aventure". Cette affirmation biblique du Livre de l'Eclesiaste (IX, 11) met en évidence la place centrale de la rencontre Rour la vie humaine. On a affaire là à une véritable généralisation du principe de hasard... Quel que soit le lot de chacun, l'important c'est la **loterie.**

Tout se passe comme si, paradoxalement, les événements essentiels pour la vie de quelqu'un ne pouvaient être que le fruit du hasard. En somme **l'accidentel** devient l'essentiel. C'est ce qui advient occasionnellement à la substance qui, au fond, la détermine.

L'accident — ce qui arrive par hasard — est, en réalité, ce qui a le plus de chance de fournir du sens. L'habituel, au contraire, épuise les significations. La rencontre de quelque chose ou de quelqu'un qu'on n'attendait pas est une chance de découverte. Il faut savoir se laisser surprendre. La surprise est propice à la révélation.

L'émergence de l'inconscient s'effectue bien ainsi. Dans le lapsus par exemple, l'irruption du primaire dans le secondaire vient dégager un nouveau niveau de signifiance. Le déroulement normal et prévisible du discours dans le champ de la rationalité est brusquement interrompu et détourné vers un "saugrenu" qui, en définitive, l'explique, lui offre son sens **affectif.** C'est l'impromptu du discours qui en donne la clef.

Plus le taux de probabilité est faible, plus la surprise est grande et plus la situation est riche. Plus l'étonnement va être fort et plus l'interrogation, puis l'investigation va se développer : qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça cache ? Il fallait que ça ait vraiment une importance capitale pour que ça se soit passé maintenant, au moment où, vraiment, çà n'avait aucune chance de survenir... Expliquer un tel "concours de circonstances" revient à chercher un sens à la rencontre, un sens **intérieur** à toutes ces circonstances extérieures. Si le destin a une quelconque signifiance, si le **fatum** est réparable, c'est bien à l'intérieur du sujet qu'il s'inscrit. Un événement nouveau vient donner leur sens à une série d'événements qui jusque-là étaient **insignifiants** et, sans lui, le seraient restés.

On en trouve la confirmation dans la théorie même de l'information : il n'y de quantité d'information mesurable que du non-prévisible. Seul ce qui n'est pas attendu dans le cours de la chaîne discursive est de l'informatif. Tout ce qui échappe au répétitif est à même d'enrichir le discours.

Le "coup de dés" représente aussi le modèle de "l'association libre". Le hasard fait, encore ici, bien les choses. Le registre du sens s'inverse lorsqu'on passe des processus secondaires aux processus primaires, lorsque la liaison ne s'opère plus selon la même logique. L'anodin devient central, le superficiel prend la place du profond et le libre jeu des fantasmes orchestre la psyché sous les signe des occurences.

Pour introduire à la portée clinique effective de la dimension factuelle de la rencontre, je partirai de l'analyse d'une histoire présumée "drôle". Elle met en scène deux personnages plutôt ordinaires, Monsieur A et Monsieur B, avec un animal, lui, quelque peu étonnant.

Un jour, Monsieur A rencontre son ami, Monsieur B, en compagnie d'un pingouin. Surpris d'abord de voir cet étrange bipède déambuler dans les rues de sa ville et ensuite de constater que son vieil ami est avec l'animal, il communique son étonnement :

— Que fais-tu là avec ce pingouin ?

Monsieur B paraît gêné, pleinement au fait de l'embarras de sa position et de son côté irréductiblement inexplicable :

— Eh bien... Je ne sais pas. Je l'ai croisé par hasard ce matin et depuis, il me suit. Il ne me quitte plus...

Monsieur A marque à nouveau sa surprise, mais cette fois, laisse apparaître son sens pratique :

— Ah bon ? Et que comptes-tu faire ?

* *Docteur en psychologie, Psychologue clinicien, Assistant en psychologie, Université de Lyon II.*

Monsieur B, visiblement englué dans la situation, n'est pas en mesure d'émettre un projet. Il reste très évasif :
— J'ai pas tellement d'idées...
Monsieur A prend le problème en main :
— Et si tu l'emmenais au zoo ?
Monsieur B acquiesce, heureux de se sortir de l'inconfort où le place son indécision :
— Tiens, tu as raison. C'est ce que je vais faire.
Les deux amis se quittent alors. Quelques jours plus tard, Monsieur A rencontre à nouveau Monsieur B, toujours en compagnie du pingouin. Monsieur A, comme on l'imagine, laisse apparaître sa surprise, avec même peut-être une pointe de réprobation, sinon d'indignation.
— Mais... tu es encore avec ton pingouin ?
Monsieur B prend un ton jovial, presque satisfait :
— Ah oui. Oui, oui.
Monsieur A insiste :
— Tu ne l'as donc pas emmené au zoo ?
— Si, si, je l'ai emmené au zoo...
— Et alors ?
— Ça lui a bien plu. Maintenant je l'emmène au cinéma...

Dans cette histoire, il y a plusieurs niveaux de rencontre à distinguer, plusieurs interventions du hasard, qui signent plusieurs niveaux de compréhension.

L'histoire commence par une rencontre insolite, placée avec l'irruption du primaire dans le secondaire. Un élément dissonant, le pingouin, s'immisce dans le cours logique des choses et vient court-circuiter les réactions habituelles.

Monsieur B eût été avec un chien, son contact avec Monsieur A serait resté dans le cadre du familier et du régulier. Il n'y aurait donc pas eu d'événement notable, il n'y aurait donc pas eu véritablement de **rencontre.**

Si l'animal avait été un lion ou une panthère, on sortait certes du registre du familier, mais on restait malgré tout dans le plausible, dans le vraisemblable. La situation devenait, dès lors, dangereuse et aurait suscité des réactions de défense, de fuite ou d'attaque, compréhensibles sur le plan adaptatif.

En compagnie d'une licorne, d'un sphynx ou autres, Monsieur B nous faisait entrer tout droit dans le fantastique, dans ce monde que BORGES et MICHAUX se sont plu à explorer. Plus d'humour, mais de l'inquiétante étrangeté.

Avec un personnage tenant en laisse un hareng — comme a pu par exemple l'imaginer Alphonse ALLAIS —, la situation sombrait dans l'absurde et devait typique des situations du **non-sens.**

Mais un pingouin ? Où se situer avec un tel animal ? Aucun des registres précédents ne convient. La chose n'est ni familière, ni dangereuse, ni fantastique, ni absurde. Le pingouin est un être plutôt sympathique, même s'il n'est pas courant sous nos latitudes. Gentil et drôle, pas du tout agressif. Un peu bonne sœur, un peu moine, pas vraiment sexué. En somme un être indifférencié, **presque neutre en tous points vis-à-vis de l'affect.** Dans le langage populaire, d'autre part, un pingouin désigne une sorte d'énergumène, un intrus, quelqu'un qui n'est pas vraiment à sa place là où il se trouve, notamment dans l'expression : "Qui c'est ce pingouin ?"

Tout ceci m'amène à voir dans le pingouin quelque chose qui se rapproche du fonctionnement de "l'objet bizarre" selon BION. L'objet est dans ce cas une construction faite de réalité sensible et de projections psychotiques. S'il n'y a pas envahissement à proprement parler du réel par les morceaux éclatés de la psyché qui donneraient à l'objet un caractère persécutoire, il n'en reste pas moins que l'impression onirique est persistante et fait quelque peu vaciller les repères. Tout est comme si Monsieur B n'était pas encore vraiment sorti de son rêve, tout en étant pourtant vraiment sorti de chez lui. Quant à Monsieur A, qui représente dans l'histoire, l'instance du Moi et plus précisément les modalités du fonctionnement rationnel, il a pour rôle de faire rentrer les choses dans l'ordre. Un pingouin est un animal exotique qui ne peut être logiquement un objet perçu dans les rues d'une ville occidentale. Sinon l'hallucination est présente et le menace de la décompensation existe. En bon gardien de Padaptabilité, le Moi veille et remet les réalités à leur place respective. Si pingouin réel il y a, le cadre qui est capable de le contenir dans une ville — il a bien une existence —, est le parc zoologique. D'où la proposition qu'il fait à son ami et tout est appelé à se terminer dans le **bon sens..**

L'histoire pourrait en rester là, mais non. Tout rebondit avec la seconde rencontre, dans la mesure où elle est la répétition fidèle de la première. Elle devient, du coup, inquiétante parce qu'elle constitue la preuve que la logique n'a pas eu raison de l'objet bizarre. L'objet bizarre n'a pu être ramené à sa seule composante réaliste, il n'a pas pu être décanté des projections qui le travestissent.

Il faut donc à présent s'attendre au pire, si j'ose dire, c'est-à-dire au surgissement de l'affect derrière le masque inoffensif du pingouin. Du libidinal, de l'agressif, de l'angoissant ? Quoi que ce soit, on est prévenu que les choses ne peuvent plus rester en l'état, qu'il va se passer quelque chose... Qui c'est ce pingouin ? Qui se cache derrière ?

Et puis il ne se passe rien, ce n'est qu'une fausse alerte. Le pingouin est bien là en tant que pingouin, c'est-à-dire comme animal familier au fond, et toujours sympathique. On l'a, en quelque sorte, adopté en même temps que Monsieur B, à la manière d'un enfant. On a envie de le promener, de le divertir. L'angoisse qui était sur le point de sourdre est, du coup, retombée totalement, et c'est la décharge libératrice du rire...

Je précise que les deux rencontres dont je viens de parler ne peuvent avoir lieu et, de là, signifier, que parce qu'initialement une autre a forcément existé : la rencontre **inaugurale** avec l'animal, d'une façon ou d'une autre, pour que l'ami puisse donner une réalité à leur co-existence, par son regard extérieur et fondateur. Il a bien fallu que l'impression s'objective pour que l'objet bizarre prenne corps.

Cette première rencontre est remarquable dans le mesure où son objet même a toutes les caractéristiques de la surréalité. Est surréelle en effet, pour André BRETON, toute situation où se mêlent et se confondent le rêve et la réalité. Et la rencontre y trouve sa pleine puissance.

Les surréalistes ont été parmi les premiers à mettre en évidence la portée de la rencontre comme **jeu de hasards.** On a affaire là, nous disent-ils, à ce qui est le plus crucial, à la fois au niveau de la découverte esthétique et créatrice et au niveau de la découverte personnelle et de l'interrelationnel. L'association libre héritée de la psychanalyse est ainsi prise comme modèle : on la systématise et on en fait le moyen privilégié de la création, la seule source authentique de l'inspiration. Et cela devient l'éloge paradoxal de l'automatisme, l'écriture automatique de BRETON et SOUPAULT, le dessin automatique de MASSON ou de ARP. La coïncidence des mots, des formes, des couleurs, fait apparaître des accords nouveaux, non seulement riches de sens, mais encore porteurs de beau. Tout le champ des rencontres est à explorer, l'univers des possibles est là qui n'attend que d'être exprimé pour émerger à l'existence.

La méthode n'est pas limitatrice. Elle vaut éminemment pour découvrir les êtres. Le fruit du hasard est le seul digne d'être croqué. L'amitié naît par accident et les amours authentiques ne sauraient être que les amours de rencontre.

André BRETON raconte comment, dans un hôtel de passage, il laisse la porte de sa chambre toute la nuit grande ouverte. Pour chercher l'aventure ? Pas du tout ! Au contraire, pour attendre dans l'impatience fébrile la **femme non-choisie,** l'envoyée du monde abyssal, celle qui ne peut être évidemment que la **femme d'élection...**

Une apparition a, par ailleurs, émue tout le groupe : une jeune femme, d'une beauté exceptionnelle, entr'aperçue par

plusieurs d'entre eux dans le même quartier de Paris. Ils sont séduits, entièrement conquis, mais personne ne parvient à la retrouver. Plus ils la cherchent, plus ils en parlent, plus le mystère devient fascinant. En somme l'objet de la rencontre se ramène à une ombre, un fantôme subtil et mythique, une vision. En bref, le personnage du rêve qui fait irruption dans la réalité, va l'embellir, la féconder par son seul passage.

La réalité ne devient dès lors objet d'investissement que si elle apparaît comme **réalité fantasmatique,** c'est-à-dire informée par les images et les scénarios du fantasme. Les surréalistes sont toujours en quête de l'hallucination escomptée, suscitée ou provoquée. Le délire peut même être présenté comme la méthodologie radicale du créateur. A condition, me dois-je d'ajouter, qu'il reste un outil de méthode, c'est-à-dire qui s'inscrit dans un espace de jeu. Sinon la visée créatrice elle-même est noyée dans les bouffées du délire.

Bonne ou mauvaise, longue ou brève, réelle ou illusoire, la rencontre est toujours marquée par la surprise. Il ne saurait y avoir véritablement rencontre que si l'on ne s'y attend pas ; rencontrer c'est être "pris". Pris par les mots, pris par la situation, pris par l'autre. Ainsi le sujet se révèle en tant que tel. A lui-même d'abord. A l'authenticité des échanges ensuite, au-delà des faux-semblants, des apparences qui recouvrent la réalité intérieure, au-delà des masques du **faux-self.**

2. Approche phénoménologique et réduction intuitive

L'apport de la phénoménologie est central quant à la compréhension même de la rencontre et son approche est incontournable pour qui tient à positionner au mieux la spécificité psychique du problème.

Avant même de donner quelque connaissance, la pensée phénoménologique est à appréhender en tant que méthodologie première. Offrir un repérage au ras des choses, les montrer et non les démontrer, les décrire, en somme, dès leur émergence au monde. Le phénomène en tant que tel — ce qui apparaît —, est antérieur à la constitution de tout objet, l'objet du désir aussi bien que l'objet du savoir. Rencontrer est à ce titre un acte qui s'inscrit à plein dans le champ phénoménal. Et BUYTENDIJK, dans un essai intitulé **Phénoménologie de la rencontre** se propose effectivement de développer cette conception. Partant de ma lecture analytique et critique de ce texte, je vais isoler les éléments qui constituent, à mon sens, les bases d'une théorie de la rencontre.

Le premier effet de la réduction phénoménologique est de retrouver la dimension animale de l'homme, ce par quoi il s'insère dans la communauté originelle de la vie, c'est-à-dire ses façons initiales d'éprouver et de sentir. C'est donc l'ethologique — le rapport à **l'ethos,** ,1e cadre décisif de l'environnement vital —, qui détermine le niveau de base sur lequel s'appuie toute rencontre avec le monde. Il ne définit nullement un savoir constitué, mais uniquement la façon foncière, **animale,** d'être **au** monde et d'être **un** monde.

L'émergence intra-mondaine se joue d'emblée à partir du **regard.** Regard qui voit les choses et, événement s'il en est, regard qui rencontre un autre regard. Sentiment étrange du même hors de soi et de l'autre en soi, qui ouvre, aux limites du sentir, l'éventail des émotions.

Au-delà de cette rencontre princeps, commune à toute animalité, qui est reconnaissance du semblable et reconnaissance du différent, on peut avancer, avec Ludwig BINSWANGER, l'existence d'une rencontre spécifique à l'humain, la rencontre "aimante" dont la rencontre de la mère et de l'enfant représente le prototype. **Aimant** est à prendre, au commencement, au sens physique : ce qui s'attire ou se repousse dans un champ magnétique. Ce ne peut être que sur cette base-là que s'instaure l'essentiel de l'humain qu'est l'accès à la parole. Ainsi la rencontre aimante devient véritablement une co-naissance.

Toutes ces données initiales mettent en évidence la place ontologique de l'intersubjectivité. Autrui est le complément pour l'existence subjective. L'être individuel n'est à même de se développer, de se révéler que dans le relationnel.

Donc **l'ouverture** est à considérer comme la caractéristique de la psyché qui, par et sur le mode de la rencontre, permet au Moi de se construire et de devenir l'instance fédératrice du sujet. Ouverture au monde, ouverture à l'autre, condition de possibilité de la communication et condition préparatoire des échanges symboliques.

Une métaphore empruntée à Heidegger est des plus parlantes à cet égard. Et c'est un modèle esthétique — notation à remarquer — qui lui sert pour penser l'être au monde du sujet. Comprendre et sentir la **présence** du dieu dans le temple grec est l'expérience la plus révélatrice.

Le dieu n'est pas là, d'emblée, visible pour quiconque. Il n'est pas non plus invisible puisque le temple est justement le signe éminente qui marque son existence. Mais en même temps que le temple manifeste et témoigne de la présence du Dieu, il en est le lieu secret. Il le marque, le contient et il offre la possibilité de son **dévoilement.**

La présence du dieu n'est donc pas quelque chose d'achevé, d'accompli, elle est inscrite dans le déroulement temporel. Si le dieu se **définit** par son **être** présent, il se **révèle** par son **devenir** présent.

Le mode de la présence du dieu dans le temple grec n'est pas non plus à comprendre comme une progression du partiel au total. Le dieu ne se découvre pas peu à peu, morceau par morceau, il est un devenir qui est, c'est-à-dire **rayonnance.** Une présence constamment active qui emplit tout le temple et qui, par le temple, prend expansion sur tout le monde environnant. Le temple n'est plus alors le simple signal d'appel pour marquer la trace du dieu, il est le symbole même du dieu, mieux il en est toute la manifestation. De la sorte la rencontre du dieu a lieu **dans** et **par** le temple.

Où nous conduit une telle analyse ? Quelle en est la portée clinique ? Le dieu dans le temple renvoie évidemment à la présence de la psyché qui s'exprime et se manifeste à travers le corps. La manière d'habiter son corps ouvre en quelque sorte sur la manière d'habiter le monde. Et ces modes distincts et complémentaires **d'habitus** sont déjà des "à la rencontre de".

Ce qu'il faut retenir principalement de cette analyse, c'est, je crois, l'affirmation de l'ouverture et du rayonnement de la psyché comme révélateurs du fonctionnement psychique.

Mais bien que BUYTENDIJK reconnaisse que toute rencontre est bien à chaque fois un ébranlement affectif, il valorise absolument les affects positifs. S'il a bien vu l'amour, il oublie la haine. L'ouverture de la psyché au monde et à l'autre n'est pas qu'élan et exaltation. Elle est aussi menace d'intrusion, voire d'invasion. Dans la rencontre, il convient de ne pas oublier tout le côté "contre", les forces du combat qui appartiennent à l'autre registre pulsionnel.

L'ouverture qui fonde la relation risque de devenir dépendance, duperie ou illusion. Quelqu'un comme Jean-Paul Sartre a mis en évidence combien toute rencontre, dès qu'elle se produit, au moment même où elle advient, est déjà un **enjeu.** Enjeu d'être pris sous le regard de l'autre, enjeu pervers des échanges piégés où l'autre, dans le renversement soumission-domination, apparaît comme un bourreau. R.D. LAING évoque aussi, pour sa part, l'expérience phénoménologique, quand il dévoile les mécanismes par lesquels les relations objectâtes sont subverties par les revendications narcissiques primaires. Le rapport interpersonnel s'étiole et se réduit à un lien enfermant, soumis à la logique implaccable de la rigidité psychotisante. Le cercle vicieux,

l'impasse sont alors les dominantes et le nœud qui réunit et rapproche se métamorphose, sans qu'on n'y prenne garde, en nœud qui ligote et étrangle. Réseaux inextricables où la psyché se perd. L'émergence du champ pulsionnel dégage les jeux et les enjeux de la rencontre et là il convient de regarder du côté de la psychanalyse afin d'aller plus loin dans la saisie du problème.

P. AULAGNIER, dans **la violence de l'interprétation,** invite dès l'abord à se pencher sur le sens de la rencontre dans l'expérience humaine. Elle reprend les grands acquis de la recherche phénoménologique et les soumet au champ analytique.

Vivre, c'est, en tant que tel, faire l'expérience d'une situation de rencontre. La psyché et le monde naissent dès lors l'un avec l'autre et l'un par l'autre. Quand sa bouche rencontre le sein, le nourrisson avale une première gorgée de monde, mais il n'y adviendra réellement qu'après la différenciation moi/non-moi et l'épreuve de l'absence.

Dans ses différentes rencontres avec le monde, la psyché **traite** les éléments de l'extériorité, soit pour se les approprier, les assimiler, soit pour les familiariser et réduire leur hétérogénéité. Mais elle n'est jamais en mesure de TOUT taiter. Il y a toujours du reste, de **l'intraitable réalité.** La rencontre, c'est donc pour le psychique, la confrontation avec quelque chose qu'il n'est pas en mesure d'atteindre. Dans ce qui ex-iste, il y a un élément **irréductible** auquel s'oppose la psyché, qu'elle n'arrive pas à métaboliser, qui lui résiste et qui lui fait violence. Et ceci à chacune de ses phases évolutives. Malgré les élaborations successives qu'elle est capable de mettre en jeu, cet irréductible réapparaît sous une forme autre. L'apport spécifique de la psychanalyse à la problématique clinique de la rencontre est, j'en suis convaincu, la découverte et l'insistance sur cette **butée** du psychique, butée en mesure de rencontre compte du **principe de déplaisir** qui régit le niveau du système inconscient. Il existe un au-delà que ne peut joindre le désir, source de souffrance et d'angoisse, au-delà même des émissions de la réalité intérieure.

Pour être tout à fait complet sur la question, il me faut mentionner ce que WINNICOTT a tout particulièrement pointé et que les phénoménologues ont tendance à oublier, je veux parler de la capacité de solitude. Rester seul est une épreuve qui se supporte et qui n'est pas en soi signifiante ; mais **être seul en présence de l'autre** témoigne éminemment de la base et de l'authenticité d'une rencontre. A côté des **a priori** de l'intersubjectivité, la **puissance monadique** du sujet est déterminante. La communication s'effectue sur des positions de justesse psychique si et seulement si le sujet est **constitué** en **solitude.** La présence ininterrompue de la mère en tant que présence psychique, puis l'intégration et l'internalisation de cette présence offre la sécurité interne — véritable sécurité ontologique —, nécessaire à l'enfant pour affronter la relation avec l'autre et en particulier l'adulte étranger.

Dans la relation clinique, la rencontre ne peut se fonder que sur le recours à l'intuition. Au même sens où la phénoménologie parle de et pratique la réduction, il est légitime de pratiquer et de parler d'une **réduction intuitive** pour positionner le clinicien.

Jean Guillaumin donne, comme condition de possibilité de la relation, le caractère non totalement **étrange** de l'autre. Sans cela rien ne peut se passer. Afin que naisse et se noue quelque chose comme un dialogue, l'autre doit pouvoir être d'abord constitué comme **partenaire.** Le sujet doit être à même de le reconnaître sous la forme d'un **alter ego.** Bien qu'il ne soit pas moi, il est mon **semblable.** De même — et peut-être initialement —, l'expérience du miroir ne peut être automorphique. Le "je" ne peut se positionner que sur fond d'humanité commune.

La rencontre, sous sa forme pure, se situe en deçà d'un savoir constitué, de tout savoir constitué. Elle est connaissance aussi bien que reconnaissance. Elle n'est pas non plus à identifier à un rite. Dès que le social ritualise, il cadre et gomme, il codifie et efface ce qui est le propre même d'une rencontre : l'inattendu, l'imprévu aussi bien de richesse que de menace. Seule l'intuition est à même d'être ici signifiante.

Mais si l'autre est bien mon pareil, la rencontre opère une sorte de flottement où va émerger l'inquiétante étrangeté, au moment même où les points de repère vacillent, où je et l'autre se confondent en se confrontant, où tout est à réinventer. Faire tomber les masques, oublier les faux-semblants, ne pas céder aux faux-fuyants ; en un mot la psyché ne fonctionne plus "à l'économie". La rencontre psychique est, par définition, non-économique.

Rencontre secrète, rencontre discrète. Je dois être à même **d'affronter** le secret de l'autre, sans le **dévoiler** pour autant. Le désir investigant tombe. Quand l'altérité de l'autre est enfin acceptée — étape ultime que vient clore le cycle —, comme **un irréductible définitif,** le "je" peux, grâce à l'intuition, inaugurer une relation authentique.

3. Une typologie des rencontres

Bien que chaque rencontre soit singulière et exclusive, force est de constater que, selon leurs modalités, leur contexte et leur approche, des différences s'instaurent, susceptibles d'opérer un classement.

Je tirerai mes exemples de la clinique infantile : c'est là que j'ai mon expérience et c'est là que la rencontre révèle une de ses dimensions essentielles, à savoir le contact de l'enfance.

Commençons par une anecdote significative. Un groupe d'éducatrices décide, avec leur équipe institutionnelle, d'emmener un après-midi, un groupe d'enfants psychotiques voir un film d'animation bien connu : "Dark Cristal". Même si ce genre de spectacle présente un intérêt éducatif certain, on n'est pas sans s'interroger, voire s'inquiéter sur les effets affectifs de telles représentations. Pendant la projection, une éducatrice, avec la stagiaire-psychologue et son petit groupe d'enfants, est très attentive aux réactions provoquées par les images. Arrive une scène très violente où des monstres entament un combat gigantesque, se déchiquettent et se dévorent. La petite Sophie, assise à côté de l'éducatrice, se met soudain à éclater en sanglots. Profitant d'un moment de calme dans l'action du film, la jeune femme entreprend de calmer l'enfant, en usant des arguments classiques dans ce genre de situation : "N'aie pas peur, ce n'est que du cinéma. Ce ne sont pas de vrais animaux, c'est du semblant...".

La petite fille s'arrête net de pleurer et, se tournant vers l'éducatrice, lui dit sur un ton sans réplique : "Non, c'est pas ça, j'ai pas peur... Ça m'a donné faim, voilà".

La réaction de l'enfant ne se situe pas là où on était en droit de l'attendre. Elle instaure un décalage de niveau tout à fait significatif.

La réponse fournie par l'éducatrice se situe à un niveau, je dirai névrotique : ce genre de scène est à même de réactiver, sur un mode oral certes, des angoisses de castration. L'intervention de l'adulte a pour fonction de venir au secours du moi de l'enfant afin de lui permettre de lever l'alarme angoissante.

Sophie quant à elle, ne reçoit pas la scène du tout de la même façon. Elle est d'emblée sur le registre psychotique. L'angoisse archaïque de dévoration n'est pas traitée sur un mode symbolique. Pour s'en sortir, elle s'identifie à l'agresseur, mais, comme il n'y a pas d'élaboration psychique possible, cette position déclenche automatiquement une réaction réflexe somatique : la poussée agressive orale, manger.

Ce qui m'intéresse dans cet exemple, c'est de voir comment, à partir du décalage des positions respectives de l'adulte et de l'enfant, positions affirmées et reconnues comme telles, une recontre devient dès lors possible, puisque les malentendus ont été dissipés. Dans le cas présent,

l'accès au langage permet l'échange sur des bases communes, mais le problème se pose évidemment de la rencontre avec les enfants psychotiques qui n'ont aucune part au symbolique. Là, l'échange est amené à recouvrer ses formes premières, notamment avec le regard et le toucher.

Une des rencontres possibles avec l'enfant, est ce que j'appellerai **la rencontre frontale.** Elle se produit dès que l'enfant se retrouve seul, directement confronté à la présence de l'adulte, dans la consultation de l'examen psychologique par exemple. Comme l'a bien souligné Jacques HOCHMANN, ce type de rencontre s'effectue toujours sur un fond paranolde. C'est l'angoisse de pénétration et de destruction qui est à l'œuvre ici, d'où l'évitement nécessaire de ce contact frontal ressenti par l'enfant comme intrusif et persécuteur. Une telle situation ne peut que provoquer les défenses de l'enfant et déclencher leur renforcement massif. D.W. WINNICOTT souligne combien les dessins que fait l'enfant durant cette période sont empruntés, appris, en appui constant sur les modalités obsessionnelles de l'abord du réel. Si la phase frontale n'est pas dépassée, si la problématique de l'affrontement ne trouve pas, en quelque sorte, de mode de résolution, les échanges vont se bloquer, la relation va se figer dans le conventionnel, les mécanismes répétitifs vont prendre le dessus et l'adulte et l'enfant seront amenés à se côtoyer dans la non-rencontre, à se courir après sans jamais s'atteindre **vraiment.** Tant que la rencontre ne s'instaure pas, il ne saurait être question d'un travail clinique avec l'enfant. Sinon c'est une image parentale archaïque dominatrice qui va être l'organisateur central des échanges, à la manière de la planche IV du Rorschach, cet ogre aux grands pieds, vu d'en-dessous qui suscite toute une série de fantasmes schizo-paranoldes.

Le second type de rencontre à répertorier est **la rencontre médiane** dont Marcel THAON a parlé dans sa présentation. Il est proposé à l'enfant des médiations — du papier, des crayons, de la pâte à modeler, de la peinture — pour instaurer avec soi une aire de jeux fondatrice d'échanges authentiques. René KAËS, analysant la catégorie de l'intermédiaire, en a mis en évidence la fécondité.

Rappelons cependant que les objets médiateurs utilisés dans le travail thérapeutique avec l'enfant, peuvent être appréhendés aussi comme des modes d'évitement. L'enfant peut dessiner, jouer pendant longtemps en présence de l'adulte sans qu'il ne se passe jamais rien, chacun campant sur ses positions respectives. Dans ces conditions, il faut dire qu'il n'existe pas de thérapie **par** le dessin ou tout autre moyen d'expression. Le leurre est ici de croire que l'expression a, par elle seule, des vertus thérapeutiques.

L'objet de médiation devient le porteur d'une relation objectale dans la mesure où il n'est plus un simple étayage narcissique mais l'occasion de la rencontre en tant que telle.

Pour illustrer mon propos, je prendrai le cas d'Oscar, garçon de dix ans, qui m'est proposé rw une collègue pour une psychothérapie, sans qu'il y ait de véritables échanges entre nous à ce sujet. Je vois la famille, tout semble se dérouler sans problèmes particuliers et je commence à travailler avec l'enfant assez rapidement.

Au bout d'un certain nombre de séances, j'ai l'impression un peu diffuse que les choses ont du mal à se mettre en place et que, peut-être, au fond, je n'ai pas tellement envie de prendre ce garçon en charge. Il reste sur des positions très scolaires, avec des préoccupations toujours directement centrées sur la réalité. On en arrive ainsi très vite à une incompréhension mutuelle et je me dis qu'il serait préférable d'arrêter avec oscar plutôt que de prolonger ainsi sur les bases d'un contre-transfert négatif.

Une fois que j'ai élaboré cela, la séance suivante, quand je reçois à nouveau Oscar et qu'il répète son activité habituelle, vidant mon placard de tous les jeux qu'il pouvait y découvrir, je décide moi aussi de prendre un jeu et de ne plus m'occuper de lui. Je me mets donc à construire un puzzle à mon bureau pendant qu'il est toujours affairé à trouver des nouveautés. Il me parle, je ne lui réponds pas : je me concentre sur ma tâche et commence à y prendre plaisir. A ce moment-là, je sens qu'il commence à s'exciter. Il est grimpé sur l'un des rayonnages et, à moitié enfoui dans le placard, il se met soudain à me parler de lui : "Tu sais, moi d'habitude, je fais toujours des conneries. Ça arrête pas. Dès que je touche quelque chose, ça va de travers. Regarde, je fais tomber toutes tes boîtes".

Effectivement des boîtes de jeux qu'il a bousculées en grimpant tombent à terre et il commence à mettre un grand désordre tout en continuant de me parler à moi qui persévère dans mon puzzle. A partir de là, je dirai que tout a basculé et qu'est née la rencontre entre nous, en se basant paradoxalement sur un plan **périphérique.** A partir du moment où moi j'ai laissé à Oscar le champ libre, dans cet espace qui était au fond le sien, à partir du moment où je ne suis plus occupé de lui, il a été en mesure de laisser sortir quelque chose réellement de lui et s'est amorcé alors un travail qui lui a permis d'aborder son problème concernant la maladresse, ses difficultés relationnelles avec ses camarades et avec ses parents, son agressivité. Tout cela a peu être amené par lui directement. Autrement dit, dans la mesure où s'est joué pour Oscar, sur la scène transférentielle, quelque chose de l'ordre d'un père vaquant à ses occupations propres alors que le fils joue à la périphérie, un réel travail psychothérapique s'est engagé.

Ainsi la rencontre n'a lieu que s'il y a de la surprise, que si l'on sort des chemins tout tracés à l'avance, que si l'on abandonne ses certitudes.

Je voudrais à présent me centrer sur la question de la rencontre de l'enfant avec l'animal. On a dit et répété maintes fois combien le contact avec l'animal était important pour l'enfant, combien il pouvait lui apporter pour se construire lui-même et transiter, en quelque sorte, à travers l'enfance. Ce qui va essentiellement m'intéresser ici, c'est la manière dont l'animal est investi comme support de projection des angoisses et comme substitut des objets affectifs parentaux.

Un aquarium ambulant a présenté, il y a quelque temps, un requin, dans la ville où habitent les deux enfants dont je vais vous parler à présent. Tous deux ont repris, à leur façon, en fonction de leur économie propre cet événement pour eux exceptionnel. Chez Jonas, le requin est apparu comme un objet phobique, alors que chez Georges, il a fonctionné d'emblée sur le registre identificatoire. Reprenons, de façon plus précise, ces deux modalités de rencontre avec le requin.

La première fois que j'ai rencontré Jonas, il m'a dessiné, comme ça, sans modèle, un magnifique requin, une reproduction quasi parfaite, avec la précision des croquis que l'on trouve dans les livres. Sa mère m'a appris, les fois suivantes, puisque je les voyais ensemble à cette époque, que dessiner des requins était devenu la seule occupation de Jonas, depuis le fameux jour où il avait pu voir le requin du zoo marin. Il avait d'ailleurs eu très peur et n'osait pas s'approcher. Il n'a vu l'animal qu'à travers la mince fenêtre laissée par les corps de son père et de son grand-père. Caché et protégé derrière eux, il regardait par l'interstice.

A partir de ce moment, il n'a cessé de lire et de regarder le livre de son frère sur le sujet, à tel point que ce livre tombe déjà en lambeaux. Il s'entraîne également, à l'aide des dictionnaires de la maison, à dessiner des requins et il est ainsi devenu grand expert en la matière. Il y a pour lui des "bons" et des "mauvais" dessins de requin et il juge en maître les dessins de ses camarades.

Il s'est construit de la sorte, par le biais de la reproduction réalistique exacte, la plus conforme possible à ce qu'est censé être l'objet réel, une sorte de modèle défensif, très coûteux économiquement, mais qui fonctionne. Il n'y a pas véritablement de symbolisation puisqu'on reste dans le domaine du réplicatif et du simple calque, bien que la construction de Jonas soit pour lui, un mode de résolution du conflit intérieur lié à la problématique oedipienne.

Son père est dessinateur industriel et sa mère est admirative de la perfection des dessins qu'il est capable de réaliser. Ainsi Jonas fait d'une pierre deux coups : il s'identifie au père en s'appropriant des qualités de travail équivalentes et il maîtrise et tient à distance l'objet castrateur (dévorateur et destructeur). Il intériorise, comme en miroir, les propres modalités défensives et créatives du père.

Un autre enfant, Georges, a vu le même requin, lors de la même exposition, mais l'a assimilé très différemment. Dans son inconscient, le cheminement de l'image a eu un tout autre tracé. Le requin est devenu, pour lui, le héros d'une bande dessinée qu'il élaborait avec moi au cours des séances. Personnage farceur et tout-puissant, il était aux prises avec "le patron" qui ne cessait de vouloir le contraindre à des tâches qu'il se refusait à accomplir. Alors le requin s'échappe de l'aquarium, part en voiture, en avion, toujours poursuivi par le patron qui le traque. Entre-temps il est devenu un "requin-marteau" (reprise par Georges de l'image des enfants marteaux qui viennent au Centre voir le psychologue) qui répare, rafistole tout ce que le patron a cassé.

Ainsi, Georges joue, sur un registre maniaque et tout-puissant son vécu transférentiel, tentant par ces subterfuges d'éviter la castration oedipienne.

On voit donc comment la rencontre avec l'animal est à l'origine, pour l'enfant en période de latence, de constructions défensives grâce à des processus intellectuels. Bien qu'il ne s'agisse pas du tout du même processus qu'avec l'animal domestique, la réalité de la rencontre et le choc de cette réalité a produit, sont d'importance pour la mise en place des réponses psychiques à l'événement.

DISCUSSION

Marcel THAON :
Merci à Bernard CHOUVIER de son travail librement associatif, élégant mais aussi dense et ferme. Il provoque en nous des pensées. Nous allons essayer d'utiliser ces échos.

Mme X :
J'ai été tout à fait heureuse de vous entendre évoquer les surréalistes. Je l'attendais impatiemment et je regrette seulement que vous n'ayez pas lâché le mot "hasard objectif" qu'a créé BRETON : Je crois que c'était en vous, mais vous ne l'avez pas dit : c'est une expression tellement belle et tellement vraie. J'ai pris beaucoup déplaisir à vous entendre et lorsque vous avez parlé du défaut, du manque qui était fondateur de la rencontre, je pensais en moi-même en terme d'"aporie".

B. CHOUVIER :
Je suis tout à fait d'accord avec vous pour placer l'apport surréaliste en bonne position et, si je n 'ai pas parlé directement de hasard objectif, c'est tout simplement un oubli que vous faites bien de réparer. Pour ce qui concerne l'aporie, on peut effectivement la mettre en relation avec la rencontre.

Mme X :
D'autant qu'il s'agit d'une impossibilité logique à lier quelque chose. D'autre part, j'ai trouvé que vous êtes passé très vite quand vous avez parlé de la libido et de l'agressivité, comme si vous mettiez l'agressivité en dehors de libido. Alors là, WINNICOTT, auquel vous faites souvent référence semble-t-il, comme moi d'ailleurs, semble mettre l'agressivité — le mouvement d'approcher, a gredior —, dans le mouvement pulsionnel libidinal lui-même. De même Françoise DOLTO fait une distinction entre instinct de mort et instinct de meurtre. Quant à moi je ne sais pas très bien, je continue de chercher sur ce point. J'aimerais que vous développiez un peu votre pensée sur ce thème.

B. CHOUVIER :
Dans la vie psychique, libido et agressivité sont effectivement toujours intriqués et ce n'est bien souvent que pour l'approche théorique qu'on est amené à les séparer, pour signifier notamment le dualisme pulsionnel tel que FREUD l'a présenté.

Sur ce point, les recherches de Jean BERGERET sur la violence fondamentale me paraissent tout à fait riches, dans la mesure où la violence apparaît comme constitutive du mouvement vital lui-même. Personnellement je crois que les pulsions mortifères existent en tant que telles et, si elles en arrivent à se détacher des pulsions de vie, on a affaire à une destructivitépure qui se manifeste individuellement dans les passages à l'acte sadique et collectivement dans la tyrannie et le totalitarisme.

M. Y :
Après votre intervention je pense à ce qui s'est passé récemment dans une institution. A la première séance, deux objets intermédiaires sont apparus d'emblée, le temps et un paquet de cigarettes. Au début, comme je n'avais pas de cigarettes, j'en emprunte aux membres du groupe. C'était, je crois, une erreur, dans la position d'intervenant extérieur où je me trouvais. Or hier, lors de la dernière séance de cette intervention, j'ai laissé mon paquet de cigarettes avec six cigarettes à l'intérieur, ce qui correspond exactement au nombre des membres du groupe. Or, je venais juste de rappeler que j'avais commis une erreur au début du groupe en omettant de mentionner **la règle de restitution.**

Le deuxième point intermédiaire du groupe a été les six minutes de retard de l'un des participants, le chevalier servant d'une des femmes de ce groupe. Tout au long des séances ce laps de temps a fait beaucoup parlé. Ce chevalier servant, en s'identifiant à moi, prend une grande place dans l'élaboration qui s'opère.

Or le second chevalier servant du groupe qui, au début, s'était montré très participant et élaborant, a quitté le groupe six minutes avant la fin de la dernière séance. Il avait passé toute cette dernière séance à répéter : "Pour moi, ce groupe est mort".

B. CHOUVIER :
C'est un groupe de PHILIPS 66 que vous avez animé là ! La série de rencontres et d'occurrences que vous mentionnez là sont véritablement informatives du fonctionnement inconscient du groupe. Le moins que l'on puisse dire est que le chiffre qui représente le nombre des participants d'un groupe est un chiffre porteur qui va servir de médiation et de support des fantasmes du groupe, à travers ce que René KAËS appelle la chaîne associative.

Anne CLANCIER :
Je vous remercie de votre bel exposé et des éléments intéressants que vous nous avez apportés. Comme vous avez parlé de surréalisme, je voudrais juste donner quelques remarques. Je fais actuellement un travail sur Philippe SOUPAULT. BRETON est mort et il ne peut plus parler de leur expérience commune. Par contre, SOUPAULT que je connais bien, m'a parlé des champs magnétiques et de la façon dont ils ont fait ce travail en voulant suivre strictement leur règle de libre association. Ils se sont réunis pendant des jours et des nuits, ils ne se quittaient plus pratiquement, ils habitaient le même hôtel et travaillaient sans arrêt, en s'excitant, en buvant, en parlant ; c'était plutôt une excitation intellectuelle d'ailleurs. Cela a duré pratiquement trois semaines. Il m'a dit que BRETON ne voulait pas suivre la règle complètement. Après il a voulu qu 'on retravaille le texte, qu 'on le réécrive, parce qu'il trouvait que ce n'était pas parfait. Il

avait ce côté artiste qui lui faisait vouloir retravailler la forme. Ph. SOUPAULT a complètement refusé, il voulait complètement jouer le jeu. Il dit avoir refusé tout travail et le texte a été publié tel quel : et il reconnaît qu'ils ont arrêté, bien qu'aucun terme n'eut été fixé, parce qu'ils ont senti, tous les deux, qu'ils allaient devenir fous. Mais, en ce qui concerne ses propres poèmes, SOUPAULT a toujours utilisé la libre association. Ils lui sont toujours venus spontanément, comme un surgissement, souvent la nuit. Son premier poème lui est venu lorsqu'il était à l'hôpital pendant la guerre de 14. Il a toujours refusé, pour sa part, de retravailler ses poèmes. Il n'a peut-être pas eu tout à fait raison dans certains cas, mais c'est intéressant de voir qu'il a toujours accepté ce surgissement des poèmes, sans les solliciter, alors que, pour ses activités de romancier, de reporter, il retravaillait ses textes. Un point qui m'a intéressé dans la partie clinique de votre exposé, c'est ce que vous avez dit à propos des requins et du film sur les monstres. Pour suivre le thème central de ce congrès, j'appelerai ces animaux, les monstres intermédiaires. Il est très important que ces monstrent puissent être montrés à l'enfant. Et à ce sujet, il y a l'anecdote que tout le monde connaît sûrement, à propos de cette petite fille qui est allé voir un de ces genres de films sur la Rome antique où l'on voit des chrétiens donnés à manger aux lions. La petite fille se met elle aussi à pleurer, comme la petite Sophie dont vous avez parlé, et on cherche aussi à la consoler. Et contrairement à toute attente, elle dit : "C'est à cause du pauvre lion qui n'a pas de chrétien à manger"... Elle fait toujours rire car ça remue quelque chose en vous... Alors je pense à tous ces enfants en thérapie (ou les enfants de collèges d'ailleurs qui, vers 6-7 ans, dessinent tous des monstres avec un évident plaisir), qui dessinent des diplodocus, des animaux composites apparemment terrifiants ; ils y prennent un grand plaisir et il y a là, effectivement une liaison de l'agressivité par la libido. C'est manifestement l'époque où l'enfant revit ses émois œdipiens, avec tout ce que cela comporte. Et je pense à une petite fille, je l'appellerais Sophie aussi, qui était normale, trop normale à mon avis, un peu surdouée, qui voulait répondre à l'Idéal du Moi des parents qui sont tous les deux professeurs. Elle parlait comme un livre et elle n 'avait ni frère, ni sœur, donc pas d'occasion d'expérimenter son agressivité. Et un jour où elle était en vacances chez moi, on a vu le film de Cocteau, à la télévision, la Belle et la Bête. Alors elle a eu un coup de foudre, vraiment un coup de foudre pour la bête. Elle est tombée amoureuse de cette bête de Jean Marais, grimé en bête et elle ne parlait plus que de lui. Elle me disait le matin qu'elle avait rêvé à lui, que ce n'était pas du tout un cauchemar, que c'était merveilleux. Il a fallu que je découpe dans le programme de la télévision l'image de Jean Marais et elle l'a mise dans sa chambre et pendant des mois elle rêvait à lui, elle le regardait le matin. Tout cela lui a permis certainement une élaboration de ses pulsions. Voilà donc quelques cas de monstres intermédiaires.

B. CHOUVIER :

A propos des surréalistes, je vous remercie vivement des informations que vous nous avez livrées. Il est toujours passionnât de voir et de découvrir les créateurs à l'œuvre. Quand on se fixe une règle, ce qui aussi est très signifiant, ce sont les écarts à cette règle.

Pour ma part, j'ai fait, il y a quelque temps, un travail sur le fait de donner un nom, de nommer une œuvre, que ce soit une peinture ou un roman par exemple. Chez les surréalistes, quand ERNST ou PICASSO avaient créé une toile, ils la proposaient au groupe qui se réunissait pour chercher collectivement un titre, en associant librement. Et ils s'arrêtaient sur le titre qui convenait à tous.

Pour ma part, je mettrai ce travail de hasard objectif, de la rencontre occurente, du côté d'un travail élaboratif. Mais est-ce que l'on doit en rester là et faire l'économie de l'effort d'équarrissage, de peaufinage qui va donner à l'œuvre une allure esthétiquement achevée ? Faut-il conserver le matériau à l'état brut ou lui donner un traitement secondaire ? A chacun de choisir. En ce qui concerne les monstres, je suis heureux de voir que nos expériences se rencontrent. Il n'y a rien déplus important que cette familiarité du monstre pour l'enfant.

Christian GUERIN :

Je rappelle que Bernard CHOUVIER travaille aussi sur la question de la création, de la création littéraire notamment et qu'il est en train de terminer un travail très intéressant sur OR WELL et la question de la filiation. Je rappelle également qu'il a mené un travail de recherche qui a donné naissance à un livre, sur la question de la militance, publié aux Presses Universitaires de Lyon sous le titre "Militance et Inconscient".

BIBLIOGRAPHIE :

AULAGNIER P., 1975. *La violence de l'interprétation.* Paris, P.U.F.

BINSWANGER L., 1947 et 1955. *Introduction à l'analyse existencielle*, tra., fr., Paris, Ed. de Minuit, 1971.

BUYTENDIJK F.J.J., 1952. *Phénoménologie de la rencontre.* Paris, Desclée de Brouwer.

CHOUVIER B., 1982. *Militance et inconscient.* Lyon, P.U.L.

FREUD S., 1900. *L'interprétation des rêves.* Paris, P.U.F., 1967.

FREUD S., 1919. L'inquiétante étrangeté, *In : Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.

HEIDEGGER M., 1950. *L'origine de l'œuvre d'art.* Francfort, Holzwege.

GUILLAUMIN J., 1977. *La dynamique de l'examen psychologique.* Paris, Dunod.

KAËS R., 1985. La catégorie de l'intermédiaire chez Freud : un concept pour la psychanalyse ?. *In : L'évolution psychiatrique.* 50,4. e

LAING R., 1971. *Soi et les autres.* Paris, Gallimard.

WINNICOTT D.W., 1958. La capacité d'être seul. *In : De la pédiatrie à la psychanalyse.* Paris, Payot, 1969.

VIVANCE EMOTIONNELLE

Madeleine DU LAC *

Dans la ville des rencontres photographiques, voilà que l'on décide de réfléchir sur la rencontre clinique. Lorsque j'ai accepté de participer à cette démarche, curieuse du rapprochement des mots "rencontre" et "clinique", je ne savais pas dans quelle galère j'embarquais !

Une rencontre qui n'est ni une rencontre familiale, ni sportive, ni amicale, ni au hasard, tout au moins pour le patient. Quel a été mon désarroi lorsque, remettant le titre et les quelques lignes requises, Christian m'a dit : "Et la bibliographie ? Tu n'as pas de bibliographie". Stupeur, confusion. "Je n'en ai pas" lui ai-je répondu du milieu de moi. Tout ce que je pourrais vous donner ici, hormis mes rencontres à l'hôpital, serait mes rencontres avec des tableaux, des romans ou des poèmes, des airs de musique et des lectures de hasard.

Je vais essayer, à partir de quelques cas, de dégager les réflexions auxquelles j'ai été amenée, **dans un premier temps le thérapeute** à partir de l'observation de moi-même en tant que thérapeute, **dans un deuxième temps, le patient** vu à travers ma lorgnette arbitraire, ne disposant que de cela comme moyen d'observation.

Un troisième temps ne sera pas abordé ici, que j'aurais appelé les effets tangentiels de la rencontre, c'est-à-dire ce qui se passe, qui induit les transformations, le changement dans l'entourage du patient : transformations physiques chez certaines mères, changement des statuts pour les membres de la famille.

1. Comment j'ai rencontré Amélie : tandis que dans un dispensaire, je suis dans mon bureau porte fermée, j'entends une enfant discuter avec sa mère. Je suis frappée par le timbre et l'intensité de cette voix. "Trop fort" me disais-je. J'écoute malgré moi. En ouvrant la porte, raccompagnant la dame qui était dans mon bureau, j'aperçois une petite fille "pas plus de 5 ans" me dis-je. A la fin de la consultation, je rencontre la psychologue. Elle avait examiné Amélie. "Oh ! là là" fait-elle, et je m'entends répondre "elle n'a pas la voix de son âge !".

Le médecin avait vu la maman d'Amélie et Amélie elle-même. Il me demande d'examiner Amélie : un bilan orthophonique pour un retard de langage, peut-être. J'ai en mémoire la conversation d'Amélie dans le couloir. Ni retard phonologique, ni retard grammatico-syntaxique. Je me souviens avoir été attentive à cela. Lexique ? Compréhension ?

Entrent dans mon bureau Amélie et sa maman. J'écouterai Madame X. Elle présente sa fille. Je me surprends à observer l'attitude d'Amélie par rapport au corps de sa mère et par rapport à mon regard jusqu'à ce que sonne à mes oreilles, dans un cri "après je t'appelle pour que tu ranges" la voix d'Amélie. Et Amélie crie et sa maman parle : un fracas, jusqu'à ce, comme un apaisement, un souffle : "Cette nuit, j'ai dormi ça fait rien, maman, de rester un peu éveillée". — "Tu appelles toujours un peu" — "Ça fait rien" dit Amélie, le ton juste. Et alors quelque chose tressaille — la petite voix du silence — Amélie dessine comme apaisée.

Elle a quitté le corps de sa mère, elle lui montre les prémices de son dessin et rassurée poursuit, me regarde, incline la tête. S'instaure un petit manège : je souris, il me semble, et Amélie fait connaissance à la dérobée.

Alors je m'entends dire notre rencontre à Amélie, qui refuse de dire ce qu'elle a dessiné. La question est posée par sa mère. "Amélie, Madame X et moi nous rencontrons".

C'est tout ce que je dirai pendant cette séance. La voix d'Amélie "Maman, je n'avais pas fini mon dessin", dans un cri en franchissant la porte.

Lors de la mise en commun des bilans, ce ressenti de la voix, de la "scène" contribuera à préciser le contour clinique, car pourquoi venait-elle consulter, la maman d'Amélie ne le savait pas au juste. "La maîtresse le lui avait recommandé" — "le langage" disait-elle.

Amélie ou la petite voix du silence. No tongue — ail eyes — be silent pour moi, comme dans la tempête.

Ce que je retiens de cette rencontre : comment du monde extérieur à nous, surgit à un moment donné, un point qui sera l'essentiel de ma perception. Je repère là où je me suis laissée prendre à quelque chose, la butée. De mes organes sensoriels, l'oreille, les yeux ont été touchés. Dans la réalité de la scène, un matériau parmi le matériel constituant a été privilégié, la voix.

Un autre cas sur lequel j'aimerais réfléchir avec vous : Xavier, 47 ans, chauffeur de poids lourd. Le 8 mars : infarctus iléo-mesentérique par thrombose de la mésentérique supérieure - Athérome. Résection des 2/3 du grêle. Réanimation pendant 4 jours. 30 mars : réintervention pour péritonite. 5 avril : encore une intervention - Réanimation polyvalente - Remonte au 3 le 20 avril en chirurgie. Anxiété - douleurs abdominales - vomissements - épisodes fébriles - amaigrissement majeur.

Demande de sa femme d'abord, du personne puis du malade lui-même. J'irai voir le malade seulement lorsque lui-même le demandera, au rythme d'une séance tous les deux jours.

Début 4 mai - Du 4 au 27 mai, parle aisément - de lui, à partir de 13 ans jusqu'à maintenant, de sa famille proche : de sa femme, ses enfants. Je noterai : "Je ne rêve jamais". Il se lève, marche, s'épuise en promenades dans les couloirs ou le jardin de l'hôpital à pied ou en fauteuil roulant. Il commence à s'alimenter. Le service et les proches crient victoire.

** Psychanalyste, orthophoniste, Centre Médico-Psychologique, Hôpital Van-Gogh, Arles.*

Ce que je noterai : une conduite ordalique dans laquelle il s'est depuis longtemps installé : aller jusqu'au bout de ses forces, jusqu'à l'épuisement dans lequel il s'éprouve comme corps vivant, dans des prises de risque de plus en plus grandes. Je rumine ses dires. Puis viendra le silence pendant un mois, à partir du 27 mai jusqu'au 29 juin.

Je travaillais porte ouverte et à la fin juin, il éteindra la télévision et je serai invitée à m'asseoir.

Ce qui me frappe, la peur puis la régression : hoquet, rots, régurgitations, vomissements, pipi, selles, faim et soif, les bruits de son corps et les grimaces de sa bouche. Je relèverai durant la séance la faim, la soif, le besoin, les bruits de son corps les plus marquants pour moi, le corps nouveau. Les mots viendront comme tisser l'histoire d'un enfant — lui dans une face cachée de lui-même — à lui-même. Ainsi se établit l'équilibre de son corps. Je saurai que les mots font mouche, aux modifications de son corps qui recouvre la santé. Je résisterai aux mises à la porte, la sienne le 27 mai, puis celle de son épouse le 3 juin.

Ce dont je parle, du paradoxe : j'étais venue pour entendre des mots et dans cette cure ce ne sont pas les mots mais les bruits de son corps qui seront les points d'ancrage de mon attention et partant de ma parole.

Il ne s'agit pas pour moi dans ce cas d'une psychothérapie encore moins d'une analyse mais d'un accompagnement. Dans l'accompagnement je puise ma résistance.

Pour Amélie comme pour Xavier, je repère que s'est instaurée une attitude psychique, **l'attention.**

Pour FREUD — et là je vous renvoie à **l'Esquisse d'une Psychologie Scientifique** — "il n'y a attention quand s'établit une **situation d'expectation** (1), même en ce qui concerne certaines perceptions qui ne concordent pas même partiellement avec les investissements de désir. Il est devenu important d'envoyer un investissement vers **toutes** les perceptions. L'attention trouve une justification biologique. Il s'agit seulement de faire savoir au sens quelle sorte d'investissement il doit établir, décision qui dépend des informations de qualité. L'instauration de l'attention exige un investissement perceptif, une annonce de qualité (...). La perception suivante du même objet aura pour effet (loi qui régit les associations) de réaliser un investissement plus poussé de l'objet perçu et ce n'est que cette dernière perception qui va trouver son utilisation psychique (...). L'attention abandonne donc les indices de qualité pour se tourner vers les neurones perceptifs qui là alors sont surinvestis. Les indices de décharge ou de qualité constituent avant tout des indices de réalité permettant une différenciation entre les investissements des perceptions réelles et celles des désirs". (S. FREUD, 1895 (p. 372-373).

Quand surgit un indice de qualité, l'investissement perceptif alors présent, doit être surinvesti. L'attention découle de la perception et ne s'applique d'abord qu'aux indices de réalité. Elle implique un **jugement.**

Le jugement constitue donc un processus psychique, que seule une inhibition du moi rend possible. Autrement dit, **qu'est-ce qui peut porter du sens si ce n'est le pensé** ?

Dans l'Esquisse on trouve ainsi plusieurs modes de pensé : celui de l'identité, celui du reconnaître, celui du reproduire, le pensé d'attention, celui du juger, le pensé inconscient que S. FREUD appelle le pensé commun (comme Un).

Donc différents modes de pensé selon la variabilité d'excitabilité du système, excitabilité qui doit se traduire en phénomènes spécifiquement psychiques. Pour que les indications de la pensée surgissent, il faut absolument qu'elles soient investies d'attention.

L'attention se distingue de l'investissement de désir en ce que dans le système des perceptions que FREUD articule, il n'y a aucun parallèle encore entre le perceptif et le désir lui-même.

Je ne peux m'empêcher de penser à la mère et à l'enfant. Je suis étrangère au patient. Qu'est-ce que cette fonction d'attention — qui rend la mère attentive à l'enfant ? Elle lui est étrangère aussi.

Pour que l'attention puisse fonctionner, chez la mère comme pour moi, il faut que soit réalisée la chaîne :

P	SP	Ics	PCs	Cs
Perceptif	Système Perceptif			

II faut que ça, soit réalisé chez celui qui est en place de répondre.

Il y a **synchronie** dans l'un et l'autre cas :
- entre le besoin, le désarroi de l'enfant et l'attention de la mère ;
- entre le désarroi, la souffrance du patient et l'attention du thérapeute.

D'autre part, ce qui fonde la constitution de cet appareil, c'est le désir. C'est le **désir** qui va constituer un ensemble de forces mouvantes, en monde extérieur. Il faut que la mère surgisse du magma universel. Pour qu'il y ait réponse il faut qu'il y ait un extérieur et c'est là que surgit quelqu'un en place de répondre à l'appel.

Il surgit, il y a **séparation,** création d'un monde extérieur mais aussi, pour l'enfant, quelqu'un qui est en place d'en tenir lieu.

Donc : 2 protagonistes	Un ensemble qui est devenu
2 lieux	monde extérieur.
	Quelqu'un qui est porteur de cette structure-là, sensé appelé à répondre.

Le mode de séparation qui est synchronique de l'existence du point et d'où ce point est surgi s'appelle juger.

Ce qui est constitutif dès l'abord, c'est **la séparation** et en même temps ce qui fonde un monde extérieur explorable, exploitable et quelqu'un qui en répond. HIPPOLYTE appelait la séparation dé-jugement. Pour pouvoir répondre, il faut avoir fait ce dé-jugement antérieur au jugement.

D'autre part, comme la mère je ne réponds pas à mais je réponds **pour** et je réponds de quelque chose, à savoir que je suis porteur de cette structure que démontre FREUD.

Le point qui s'est séparé de la chose (la chose c'est ce qui est hors, le disparate) et c'est le passage du point vers le **"semblable",** c'est rendre psychique ce qui ne l'est pas encore, c'est traduire en termes psychiques le frayage neuronique. Le frayage c'est ce qui installe le circuit, le transfert traduit le circuit et les phénomènes du circuit.

Où est la dimension du semblable ? C'est la récurrence du corps propre. Le corps propre susceptible de témoigner de l'existence du perceptif. Ce témoignage est témoignage de l'existence psychique. Il s'élabore par investissement du corps propre.

C'est le jugé qui est le reconnaître, qui est le reproduire, qui est être attentif à inscrire encore mieux la non-identité du désir.

L'identité perceptive va être, non pas de se placer au niveau de l'association des signes, mais d'installer des associations purement psychiques, c'est-à-dire que si nous avons des traces mnésiques, d'associer des traces mnésiques, de barrer la présence perceptive afin que le **pensé inconscient,** ce pensé commun comme FREUD l'appelle, ait lieu d'un transfert de traces à un autre transfert de traces.

(1) C'est moi qui souligne.

La satisfaction pour l'enfant n'est autre que le signe de l'objet perceptif élevé en objet de désir, mais ce signe vient de celui qui fait fonction de répondre. C'est un signe qui appartient à l'autre. C'est un signe de l'Autre et c'est ce qui fonde la subjectivité de l'infans. Ce qui émerge comme objet d'attention de l'autre devient signe de constitution subjective pour l'infans.

La réponse de la mère en tant que sujet inconscient fonde pour l'autre son propre inconscient. Quel effet ce signe donné à l'autre pour sa propre constitution, a sur celui qui en a répondu ?

Peut-être là le point capital, l'effet du signe sur une trace déjà constituée, l'effet de retour de ce signe chez l'autre, pour l'autre.

C'est peut-être ainsi que s'instaure l'amour maternel et le **transfert chez le thérapeute.**

C'est là ce qui a fait ma persistance à rester dans la chambre de Xavier malgré la porte ouverte, la télévision en marche, le mauvais accueil de l'entourage.

Les mots en tant que lettres potentielles viennent après. Ce serait peut-être le 2e retour, le 2e retour qui permet de nommer la peur, de nommer l'absence et le souvenir de la rencontre première, celle de l'infans et de la mère, mots qui ont fait écho dans Xavier.

Donc je fais l'hypothèse d'un transfert du thérapeute, l'élément premier qui fonde son jugement — dès l'abord — dans la rencontre.

Une autre réflexion, c'est Antoine qui m'y a amenée. 15 ans 1/2, psychotique. Antoine m'a bousculée jusque dans mes derniers retranchements, yeux fermés, gestes choréiques, bouche qui avale les mots.

J'avais démutisé Antoine à 3 ans 1/2, puis perdu de vue, après la maternelle où il était adapté. Je l'ai retrouvé à 9 ans. Il était avec ses parents. Après un essai infructueux ailleurs, Antoine demandait à me voir, me diront ses parents. J'ai écouté le père, la mère, parler et tout cela pour entendre Antoine s'écrier dans le couloir en partant : "Elle est folle Madame du Lac aujourd'hui". Bien mérité. Je savais qu'il disait vrai. Où étais-je pendant cet entretien ? Je n'avais ni yeux, ni oreille, ni parole, une bouche seulement.

La monstreuse importance que j'avais accordée au discours. Où était Antoine ? Où était sa parole ? Voilà que je découvrais ce jour qu'il y a être et non-être, que ce qui se passe dans la rencontre privilégiée c'est le moment où, ce qui pourrait apparemment n'avoir aucune signification devient, d'un coup, la réalité immédiate.

A partir de ce jour, je me dis :
- que le thérapeute sait qu'il y a ce pont, qu'on doit passer le pont pour que effectivement, le fait de se retrouver dans la même pièce, devienne une rencontre ;
- que ce n'est pas le symbole en soi qui est important mais l'objet concret dans lequel il se manifeste, ce que j'appellerai l'hyper-réalisme du psychotique.

Le passage vers autre chose, vers un autre monde, une autre manière d'être, que de fois l'ai-je cherché dans les séances avec Antoine. (Il est en cure analytique depuis 3 ans).

Souvent dans la séance, lorsque tout semblait peser dans le magma, je me disais "il doit y avoir une issue". C'étaient des mots sur ma propre peur en même temps que la séparation.

Voici les moments thérapeutiques que j'ai relevés :
- pendant longtemps Antoine touchait sa chemise, son pantalon : "beau, hein maman !" me semblait-il distinguer dans les borborygmes. Il était les vêtements que sa mère lui donnait à porter.

- Je dis ne pas être vue, ne pas voir le regard, ne pas pouvoir entendre des mots, ne pas savoir si j'étais entendue. "Zombi, zombi" répétera Antoine. "Non pas zombi mais petit d'homme" et je dis l'état civil.

- Viendra la dimension du futur ; de l'à-venir et nons plus le temps calendrier, "je serai pâtissier" occupera toute une séance. Les premières émotions parlées d'Antoine : sa découverte des copains, des filles.

- Puis la sacoche de son frère, les papiers qu'il en tire et le petit sachet de sucre en poudre qu'il déposera un jour sur le bureau, en guide de paiement.
Ce que je ferai du sucre : pâtissier d'abord, puis il évoque lait sucré, sucré, surtout nourriture de bébé — lait reste — lait-mère. Et d'un coup je comprends. Ce qui aurait pu être comme une coquille dans le texte d'un journal, devient un code... Un code à interpréter avec le calendrier lunaire. Et je perçois alors un Antoine me parlant de sa mère sur un autre mode.

Je comprends pourquoi il m'envoyait une carte écrite et signée de lui en même temps qu'il ne pouvait pas écrire et apprenait les i et les o dans l'établissement où il se trouve, pourquoi il pédalait en Arles sur son vélo et était infirme moteur ailleurs.

Comme le bébé qui prêt à rencontrer, à montrer sa sympathie à une autre personne craint la jalousie de sa mère. Je le pointerai à Antoine "faire comme le bébé qui demande à sa mère la permission d'être gentil avec quelqu'un d'autre".

Les séances suivantes montreront les intérêts nouveaux d'Antoine pour la vie, la sienne et celle des autres : événements du quotidien, la presse, son goût pour la danse et la musique — il apportera un disque — les compétitions sportives.

M'était apparu, dans l'après-coup, avec lait-mère, l'image du bébé qui va faire les frais à quelqu'un d'autre et jette un regard à sa mère pour en obtenir la permission.

L'après-coup m'éclairait lorsque je faisais la répétition de la séance en mon for intérieur, le mystère de la première répétition. Remonter le temps. Antoine joue juste, lui l'acteur, dans la scène d'une séance, affranchi du contexte historique et moi thérapeute du moment, en pleine conscience, il me faut assumer un moment historique. Comment expliquer ?

Dans la dernière séance, Antoine dira : "Vous ne savez pas, là ? (sous-entendu pour ces choses que je dis)... Oh ! putain !".

Que les choses deviennent des représentations de mots plus importantes que les mots dits, Antoine me l'a appris. Ce que j'appellerais l'hyper réalisme.

La leçon d'Antoine :
- "Il y a une issue" pensée importante pour le thérapeute.
- L'importance de la 2e fois, le même phénomène chez l'un amène un remaniement chez l'autre, le thérapeute, l'interprétation qui devient outil et rend l'accompagnement possible.
Peut-être est-elle à l'intersection de ces deux lignes la rencontre clinique ?
- Dans les comportements autistiques et psychotiques, comment le message est-il chiffré ? Il s'agit moins de travailler sur des traumatismes que sur l'interprétation qui en est faite par un sujet.
Le problème pour le thérapeute ne serait-il pas un problème de traduction, le passage d'un mode d'expression à un autre , Heraclite toujours là ! Au fond le mouvement ne change pas, il n'y a que la direction qui change ! A quel moment y aura-t-il acceptation ? Combien de temps le sujet mettra-t-il pour quitter, abandonner le plaisir de la représentation ?

II - Pouvons-nous aborder, le 2e versant de la rencontre clinique, la difficulté de la rencontre pour les patients ?

Lorsque se fait la distinction entre ce qui se mange et ce qui se parle, que d'enfants jouant de leur peau, de leurs orifices, là où se fait une distinction entre moi/non moi, dans le corps :

- la bouche : ouvrir, déglutir, parler
- le nez : souffler, respirer
- les yeux : entrouverts, fermés, les tics des paupières ouvert sans regard.
- les oreilles : percevoir, entendre, refuser d'entendre
- l'anus : expulser, retenir.

Comment l'anorectique établit un rapport bouche/sexe, norexie aménhorée chez certaines adolescentes comme un bstacle à la faim de se dire et à dire qu'on a faim.
L'enfermement, le mutisme et qu'est-ce que c'est que enfant qui n'obéit pas ?
La bouche verrouillée, pincée, atone, bavante, les cris, les urlements.
La bouche cousue.

Sans doute avez-vous remarqué les mots qui font ouvrir, ermer les yeux, la respiration, les bruits du corps. Parler à uelqu'un c'est déjà dire qu'il n'est pas moi — alors naît la eur — de la rencontre. La parole scande, déplace et chacun le nous n'a-t-il pas peur d'être dérangé, déplacé par rapport l'imaginaire, le nôtre ? C'est aussi faire l'expérience de la imite, franchir le seuil. Le rêve de l'anorexique ne serait-il as de se nourrir que de soi ? Et qu'est-ce que la parole qui e se donne pas ? Par la rencontre, peut se définir un soi ruit d'équilibre reconnu en permanence dans un orga- isme, face à un autre soi dans un autre corps parlant.

Parler à quelqu'un c'est d'abord l'écouter, ouvrir l'espace où l peut se rendre présent pour quelqu'un d'autre. Écouter/obéir ont le même emploi dans notre langue.

Articuler, parler, écouter détacher de l'imaginaire, amène penser l'obéissance qui fait céder la répétition et sourdre n désir inconnu, amène à l'altérité. Comment se fait-il que ertains patients soient aussi amoureux des épisodes de ejet, aussi attachés aux symptômes qui les font souffrir ? Qu'avons-nous peur d'entendre qui surgit, ombilic du nilieu que nous avons organisé nous-mêmes, c'est-à-dire du lésir ?

La parole signe la rencontre dans la cure analytique : onstamment quelque chose se met à jouer qui n'est ni de ui, ni de moi, qui est rapport au vrai. Ce qui va le baliser ce apport, c'est ce qui se découvrira comme erreur, comme mensonge aussi.

Cependant il est des rencontres de silence, des cures qui se déroulent dans le silence. L'enfant, aussi bien que l'adulte dans ces cas, avaient besoin de s'éprouver dans le silence.

Je me souviens d'un enfant de 9 ans, face à moi, dans le plus grand silence. Il avait cessé de parler sans raison organique. Il me regardait de temps en temps, pas un geste, juste l'intervalle d'un bureau, plage vide... Et ceci, des mois. Plongée moi-même dans le silence, j'avais fini par prendre un livre. Alors la distance grandit entre lui et moi : un jeu de billes qu'il joua seul. Là, je me servis de quelques mots. Lui, bouche cousue, "Un", ce fut le mot de la fin, et le seul de lui que j'ai entendu. En partant, il me donna sa photo.

Si je réfléchis à ce cas et d'autres, je ferai l'hypothèse d'un silence :
- comme la séparation d'avec, la césure ;
- pour faire cesser le parasitage dont l'enfant ou l'adulte est ou a été l'objet ;
- pour construire, ménager, ouvrir l'espace où il peut se ren dre présent pour quelqu'un d'autre ;
- pour rendre possible la rencontre, l'échange, dans la sépa ration même de l'altérité où chacun accède.

En corollaire, je barrerai l'intuition divinatrice qui court-circuite la parole. Deviner quelqu'un, n'est-ce pas éviter l'inconfort de l'attente. Anticipation, précipitation s'allie-raient à surdité.

J'évoque Véronique, 14 ans, qui me posait des devinettes. Le bébé qui cache quelque chose pour que vous le lui demandiez. Je ne trouvais jamais la réponse.

Et la joie dans la reconnaissance que la réponse à la question posée, demeure dans celui qui la pose, pour autant que quelqu'un d'autre témoigne que ça se passe en lui comme ça. Ça devient je. Ultime degré de la question du sujet. Devine qui je suis, devine où je suis, voix qui parle de lui en nous et entre les autres.

Je vous remercie de votre attention. Vous ai-je parlé de la rencontre clinique en disant quels échos, quelles modifications cela apportait en moi ?
Vous êtes un public savant. Vous avez étudié, médité les sens profonds et les examens cliniques. Je savais bien pourquoi je ne voulais pas vous rencontrer !

DISCUSSION

Christian GUERIN :
Merci Madeleine en tout cas tu as bien fait de venir, je le crois tout à fait. Je dirai que, l'an dernier, tu nous a fait rêver, cette année, tu nous a fait penser par ton travail avec une dimension qui est nouvelle de théorisation — en ce sens que tu nous fait penser —. Tu as transformé les données cliniques en données théoriques. C'est un travail très difficile. ANZIEU, dans son travail à propos de FREUD, parle du travail de la symbolisation de la symbolisation. C'est aussi une manière de permettre aux autres, ceux qui écoutent, de rencontrer l'objet d'un point de vue différent et complémentaire.
Il y a aussi, dans le cas du Monsieur, cette insistance qui est à tienne, de rester sur le seuil alors qu'on te demande de partir. Et tu restes... Si on ne te veux pas, tu restes. C'est le paradoxe de la rencontre. C'est comme si j'imaginais que tu rencontres les gens à reculons.
Un autre point quand tu parles du silence : tu parles de cet enfant qui finalement après t'avoir abandonné te dira "un" et te donnera sa photo. J'ai pensé tout de suite au cas de Bernard CHOUVIER où il en arrive à se retrouver seul dans son coin. L'enfant, dans ton cas comme dans celui de Bernard, ne peut pas rencontrer l'autre directement. Il met le thérapeute dans une épreuve : celui-ci doit rencontrer l'objet qui va permettre ensuite de rencontrer l'enfant. Le thérapeute doit, par sa capacité de vivre malgré tout et sa capacité déjouer, construire l'expérience de l'objet intermédiaire pour que l'enfant s'en serve. Je crois que c'est le point commun que je retrouve personnellement, entre le cas de Bernard CHOUVIER et le tien. Mais c'est aussi une question que je vous pose.

Participante :
Je voulais juste vous dire que ce public savant, c'est un public imaginaire. On est peut-être un public d'enfants qui ont écouté. Moi, j'ai le sentiment que ça m'a parlé tant de fois mais que c'était tellement dense qu'il y a des tas de choses qui m'ont échappées. C'est tout !

M. DU LAC :
Le mot "dense" me fait chaud parce que quand on a écrit quelque chose, on a toujours l'impression de vide et de zéro.

A. CLANCIER :
Chère Madeleine, je vous ferai une grave critique. Je vous reprocherai d'être trop modeste. Ceci dit, je vous ferai des compliments pour votre discrétion et pour la façon dont vous savez présenter l'objet, vous présentez vous-même, selon WINNICOTT, au patient, cette qualité de discrétion, d'écoute et de respect de la distance. Vous avez su affronter la famille hostile, surtout la télévision. Affronter la télévision ça me paraît une épreuve redoutable ; vous avez su le

faire. Et comment vous savez instaurer un espace, l'instaurer comme dans le cas de CHOUVIER, un espace dans lequel il ne faut pas trop s'approcher et au fond, quand on sait rester là, ne pas parler, on apprend au patient la capacité d'être seul qui lui manque beaucoup. Ceci le rassure et il peut lui-même chercher le contact avec vous. Je vous remercie de tout ce que vous nous avez dit.

M. DU LAC :

Si je peux ajouter quelque chose, Anne : il y a quatre jours quand j'ai dit au chirurgien que j'allais parler de ce cas, j'ai voulu revoir les épisodes manquants pour moi, avec son dossier : lui, les faits notés, moi, les bruits corps que j'avais travaillé.

A. CLANCIER :

Je vais ajouter un petit mot. Vous me faites penser à quelque chose que j'avais oublié de dire après l'exposé de CHOUVIER : l'importance de regarder nos notes anciennes — et c'est ce que \tous avez fait — même si c'est un cas travaillé pendant longtemps — si c'est un cas ancien, le fait de revoir le dossier vous fait trouver toujours quelque chose de nouveau. Si le patient a terminé, ça ne servira pas pour lui mais pour d'autres patients. S'il n'a pas terminé, ça nous permet de l'aider plus efficacement encore.

***Participante** :*

Je voulais dire que peut-être quelque chose passe quand nous sommes à côté de quelqu'un, lorsque nous renonçons ou ne voulons pas consciemment être utiles. De même que la psychanalyse apporte à la santé quelque chose de surcroît. Une fois j'écrivais que la littérature était par rapport à l'art engagé du même ordre, c'est-à-dire, l'art engagé échoue toujours, la littérature quand elle se veut sans objectif conscient, sans but, elle produit à ce moment là ses fruits qui sont de valeur. Dans la rencontre c'est ça, nous cliniciens nous voulons souvent militer. L'ouvrage de Monsieur CHOUVIER "Le Militantisme de l'Inconscient", je le comprends très bien mais il m'inquiète aussi, en même temps.

Ch. GUERIN :

Peut-être justement que, Bernard CHOUVIER, en contrepoint de ce que Madeleine vient de dire, de ce qui vient d'être évoqué par Anne CLANCIER et vous Madame, pourrait dire quelques mots de ce qui est inconsciemment en jeu dans la militance.

B. CHOUVIER :

Juste deux mots sur ce point, ce qui m'a frappé dans les rencontres avec les militants. J'ai travaillé avec les militants aussi bien politiques que religieux, dans les partis, les sectes, etc... c'est de voir comment j'ai eu très souvent l'impression d'avoir à faire à quelque chose du militant qui est de l'ordre du faux self, la construction chez le militant d'un self idéologique et qui est là, toujours en avant et qui vient masquer en quelque sorte et protéger, je pense aussi, le self blessé ou à réparer narcissiquement souvent ou à un autre niveau et c'est cette dimension qui est le souci du militant.

Le souci du militant dans la rencontre, c'est de vous militanter et pas de vous rencontrer. Ça se joue souvent sur un processus de séduction — ce que j'ai appelé **militantation** *et tout doit passer par là, il y a jeu qui se fait dans le rapport. Ce qui échappe devient source d'angoisse. Alors, évidemment ce qui n'est pas de l'ordre de la conformité qui est constitutif de l'enveloppe protectrice, ce qui est de l'ordre de l'humour, du mélange de niveaux, de paradoxe, est ressenti tout de suite comme angoissant, voire destructeur et va être systématiquement rejeté par le jeu de ce qui est de la défense idéologique et vient frapper, remettre les choses dans l'idéologie.*

C'est une rencontre en faux ou en porte à faux puisqu 'elle ne se joue que sur le contenu de l'idéologie et sur ce que je dis, la tendance à faire du même, à refuser ce qu 'il y a d'altérité dans l'autre, d'étrangeté qui nous met parfois dans une position inconfortable mais qui est signe de quelque chose d'authentique qui se passe entre deux personnes.

***Participant** :*

Ça me touchait beaucoup ce que vous disiez sur la mititance. Ça me donne envie de lire votre bouquin. Mais je trouve aussi que dans la militance il y a le jeu du double très important appuyé sur le narcissisme et sur l'idéologie servant de double, le double qu'on chercherait, une illusion, vraiment une illusion perdue.

Ch. GUERIN :

Cela nous fait revenir à la situation décrite par Madeleine : cette insistance têtue à rester sur le seuil, dans le courant d'air de la sortie, mais à rester quand même, avec ce qui pouvait se passer à ce moment là.

M. DU LAC :

Oui, c'était tout bête ce qui venait en moi, c'était l'attitude physique. Et c'est là où les traces amnésiques sont venues, prégnantes : quand on tire un enfant qui a peur, on le tient par la main, il avance et il domine sa peur. C'est ça qui m'a fait rester quand il m'a mise à la porte. Quand sa femme m'a mise à la porte, je savais que c 'était sans importance, c'était sa jalousie du moment et ça allait passer. Si je suis restée, c'est l'importance de ce que j'ai appelé le deuxième retour, la construction du transfert chez le thérapeute.

Ch. GUERIN :

En ce sens, bien entendu, cette insistance à rester n'a rien à voir avec le pilier militant.

M. DU LAC :

Absolument pas (rires). Pardon. Non ce n'était pas du militantisme. C'est là justement ce qui fait l'étude de Bernard très féconde.

Ch. GUERIN :

J'ai aussi été, comment dire, impressionné, par l'accent que Madeleine a mis sur ce qu 'il y a eu de la voix. Je crois que sa pratique d'orthophoniste, de thérapeute et de psychanalyste permet, d'amener à rencontrer d'un autre point de vue des objets qu 'on connaît depuis longtemps : le tissu des sons, les bruits de la voix. On doit pouvoir entendre les bruits de la voix. Je crois que l'expérience et l'attention orientent vers une nouvelle rencontre à l'égard de l'objet parole.

M. THAON :

C'est ce que montre BION quand il dit que le psychotique a une plus grande acuité de perception que nous parce que nous sommes sensibles au message, nous cherchons le message, alors que lui est sensible au fond de la parole, au mouvement de la voix, au fait qu'une petite vibration de la voix lui montre précisément qu'on ne veut pas le voir, etc..

M. DU LAC :

II en a tellement peur de la parole !

Participant :

Ce qui m'a frappé dans votre exposé, c'est quand même l'observation de ce qui se passe au-delà des mots qui vous permet après de théoriser, parce que je crois qu'il y a une militance de la théorie qui peut cacher beaucoup de choses. C'est quand même l'observation qui fait le clinicien. C'est peut-être pour ça qu 'ilpeut théoriser. Il y a une militance de la théorie qui est très idéologique.

Ch. GUERIN :

Madeleine nous a dit qu'elle était revenue sur ses notes et qu'elle était revenue ensuite sur un travail complémentariste (je pense aux travaux de Joël DE MARTINO) avec le chirurgien. Comment le chirurgien a entendu ton point de vue ? Je sais que tu le connais bien.

M. DU LAC :

C'était très drôle. Nous n'en avions jamais parlé. Il s'était contenté de dire : "Je ne sais pas ce que tu lui dis, je ne sais pas ce que tu lui fais, mais ça fait !" en riant. Quand, confrontant telle semaine, moi, bruits du corps, le rot, lui, ce qui avait été fait : enlevé perfusions, flacons de sérum, début d'alimentation : soupe, un peu de purée. Il m'a ditl: "écoute, c'est fou, c'est fou" et en même temps, il se grattait la tête ; ça lui donnait à penser... (rires).

J'ai entendu ce "c'est fou" avec le même sentiment que j'ai eu, quand tout d'un coup le paquet de sucre Flunch d'Antoine est devenu pour moi, un message que j'avais compris. Je me disais "c'est fou, c'est fou" et j'étais quand même acculée à lui dire. Bien sûr ils s'arrangent toujours tant que vous n 'avez pas résolu le problème, ils insistent, d'une façon ou d'une autre et il m'avait tendu la perche Antoine et moi, je disais "c'est fou".

Ch. GUERIN :

Là tu pourrais reprendre le problème, comme avec le chirurgien par identification avec lui. Comment s'opère la rencontre, entre deux champs d'approche deux disciplines distinctes, sur le même objet ?

N'y aurait-il pas la possibilité d'aménager tout ce qui constitue la rencontre clinique, la possibilité de silence, d'un temps d'attente, aménager un espace, la constitution d'idées intermédiaires, la constitution d'objets de relation, etc. Joël qui a travaillé là-dessus pourrait nous faire part de sa réflexion quant à la rencontre des différentes disciplines sur un même objet.

M. DU LAC :

Ce que je peux dire, historiquement, il y a quelques années une dame qui sortait du coma pour laquelle j'avais été appelée et on avait vu une première transformation. Puis j'ai été appelée, un ou deux ans après, pour un adolescent qui sortait du coma aussi. Et là, la semaine dernière, il devenait évident que le service de chirurgie devait fonctionner avec une attention psychologique. Cela m'a paru comme un grand mûrissement de pensée.

A. CLANC1ER :

Désolée de trop parler peut-être, mais vous me donnez tellement d'idées quand vous parlez. C'est à propos du coma. Vous m'évoquez une expérience intéressante et bouleversante. Je pense qu'il faut toujours parler aux gens dans le coma même si on croit qu'ils n'écoutent pas. C'est l'expérience d'une collègue qui avait fait une analyse puis arrêtée. Elle a eu un deuxième enfant, fait une hémorragie, un coma. On était prêt à l'abandonner parce que ça durait des jours et des jours. J'ai été mise au courant par son mari : on pense qu'elle est perdue, disait-il, si cela durait elle resterait idiote, c'était désespérant. Elle en est sortie, elle est venue me raconter son expérience.

Elle avait eu des problèmes, en naissant, avec sa mère et ensuite pendant longtemps, cette enfant la représentait. Elle était la deuxième enfant, la fille de la famille. Elle avait l'impression que ni elle, ni cette enfant, n 'avaient le droit de vivre. Elle me disait : "Pendant tout le temps que j'étais dans le coma, je pensais, j'essayais de comprendre ce qui se passait, j'essayais de reprendre le fil de l'analyse en me disant que si je n 'arrivais pas à retrouver, je ne m'en tirerais pas".

Si quelqu'un avait pu me prévenir ou prévenir son analyste, avait pu l'aider à reprendre le fil, son analyste ou un autre, qu'on ait pu lui parler, on l'aurait peut-être aider à sortir plus tôt. Enfin elle a eu de la chance, elle en est sortie : quelques petites pertes de mémoire puis elle a retrouvé l'intégralité de ses fonctions psychiques. Il est important ce que l'on peut faire dans les services de chirurgie, de réanimation, pour des gens dans ce moment.

M. DU LAC :

Pour les gens qui sortaient du coma, dans ce service là c'est devenu patent. Donc, ils sentent qu'il y a quelque chose à faire.

M. THAON :

Quelque chose nous pousse à sortir mais c'est un voyage dangereux car pour ceux qui viennent pour la première fois, il y a quelque difficulté pour trouver le lieu de la nourriture. Il faut se faire guider par quelqu'un.

BIBLIOGRAPHIE :

FREUD S., 1895. Esquisse d'une psychologie scientifique. *In : la naissance de la psychanalyse*. Paris, P.U.F., 1956.

DE FREUD A MELANIE KLEIN ET WINNICOTT UNE PRATIQUE CLINIQUE

Anne CLANCIER *

Toutes les sciences, et notamment les sciences humaines utilisent, à partir de leurs observations et de leurs découvertes, des modèles pour élaborer la théorie.

FREUD a commencé à utiliser un certain nombre de modèles, les uns pris dans les sciences physiques, biologiques ou économiques, d'autres dans la littérature, la mythologie, la philosophie.

Les modèles littéraires occupent à partir de l'élaboration du complexe d'Oedipe une place importante car deux des principaux concepts, ce complexe d'Oedipe et le narcissisme sont construits sur des modèles littéraires et sur des mythes. Deux autres concepts importants, le sadisme et le masochisme ont également pour modèle des œuvres littéraires.

Les disciples et successeurs de FREUD ont repris à leur compte les concepts freudiens et en ont introduit de nouveaux.

Mélanie KLEIN est l'une des premières à avoir élaboré une théorie qui tout en restant fidèle à FREUD, apporte des éléments nouveaux, notamment en ce qui concerne les périodes pré-œdipiennes ainsi que l'organisation d'un complexe d'Oedipe précoce. Mélanie KLEIN a utilisé elle aussi des textes littéraires pour illustrer le clivage (Si j'étais vous, de Julien Green), la position schizoparanolde et la position dépressive (**L'enfant et les sortilèges** de Colette). Il ne s'agit pas ici d'étudier les modèles sur lesquels ces auteurs se sont appuyés mais de voir quelles sont leurs conséquences dans le domaine de la technique psychanalytique. Après Mélanie KLEIN, parmi les auteurs qui ont apporté des concepts nouveaux et des variantes techniques, on peut citer WINNICOTT, BION, KOHUT, KERNBERG, MELTZER.

Comment nous, qui sommes avant tout des cliniciens, pouvons nous utiliser ces modèles théoriques et ces variations techniques ?

Si nous privilégions le modèle freudien ou le modèle kleinien, ou si nous prenons des positions mixtes, c'est que nous avons des raisons pour cela. Il nous faut des motivations sérieuses puisque cela va infléchir notre pratique et nous amènera, à donner des interprétations différentes par exemple, et à intervenir à des moments différents de la cure.

Nous devons nous demander quand et pourquoi choisir plutôt tel ou tel modèle. L'utilisation de telle ou telle théorie pourrait être fondée au départ sur la structure des patients. On pourrait ainsi dire, schématiquement, à structure œdipienne typique, théorie freudienne ; à fixation ou régression à des stages prégénitaux, technique kleinienne ; à des structures border-line ou psychotiques, technique winnicotienne ou meltzérienne, mais ce serait établir un cadre trop rigide.

Si la structure du patient nous incite au départ à choisir plutôt tel ou tel modèle, il ne faut cependant pas être trop systématique et il est parfois nécessaire d'utiliser telle ou telle théorie, telle ou telle variante technique selon les moments de l'analyse, chez un même patient. Pratiquement, à part quelques psychanalystes qui tiennent à rester strictement freudiens, à ne jamais utiliser les travaux des successeurs de FREUD (1) ou encore des psychanalystes strictement kleiniens, la plupart d'entre nous utilisent tout à tour tel ou tel modèle, tel ou tel type d'interprétation, telle variante technique.

Le cadre

Si des aménagements techniques sont parfois utiles, la rigueur s'impose en ce qui concerne le cadre analytique.

La permanence du cadre et du setting analytique sont essentiels pour qu'une analyse et une psychothérapie puissent aboutir à un résultat valable pour le patient.

En effet, lorsqu'un sujet, du fait de sa structure ou de certains moments de la cure, nous oblige à introduire des paramètres, à utiliser des variantes techniques, nous sommes souvent en présence d'une personnalité fragile qui a besoin, encore plus qu'une autre, d'un cadre fixe, rassurant et sécurisant, qui lui permettra une restructuration psychique. Ceci sera illustré par certaines des séquences cliniques que nous allons voir.

MARTHE : Marthe, 46 ans, mariée, mère de famille, a déjà fait, avec deux psychanalystes différents, des psychothérapies qu'elle a interrompues toutes deux sans, dit-elle, avoir obtenu des résultats appréciables. Pourquoi demande-t-elle une troisième psychothérapie ? Elle a acquis au cours des précédentes cures des connaissances intellectuelles ; elle a même entrepris des études de psychologie et de sociologie, mais elle a l'impression "qu'elle fonctionne mal, qu'il y a quelque chose de vide en elle". Elle se plaint de malaises physiques, elle a de fortes et fréquentes migraines, ses jambes la tourmentent, sans qu'elle puisse bien exprimer ce qu'elle éprouve "des douleurs dans les jambes, des fatigues". Elle marche, danse, pratique des sports et tout d'un coup elle a l'impression que ses jambes ne la tiennent plus. Elle se sent mal à l'aise dans son corps et dans son esprit sans symptômes précis. Elle a quelques difficultés dans les relations avec autrui mais rien de grave semble-t-il avec son mari et ses enfants.

* *Psychanalyste à l'Institut de Psychanalyste de Paris, Paris.*

(1) Cf. Malcolm J., 1984. Un métier impossible : psychanalyste. Paris, Clancier-Guénaud.

Marthe se plaint d'être débordée par ses différentes occupations. Elle surveille la maison, fait le ménage, la cuisine, elle a appris à coudre depuis peu de temps. Les études entreprises il y a quelques années lui donnent un grand plaisir mais également des difficultés car elle n'arrive pas toujours à comprendre ou à se concentrer ou à apprendre. D'après sa description, il semble manifestement qu'elle s'impose trop de tâches et a, ensuite, du mal à les remplir. Malgré ses malaises, elle a, malgré tout, une assez bonne santé. Elle paraît robuste, elle est habillée de façon stricte, soignée, mais un peu terne. Elle donne une impression de grisaille.

Elle est très motivée pour entreprendre le plus vite possible une psychothérapie et accepte immédiatement les heures qu'on lui propose en disant qu'elle s'arrangera, malgré toutes ses occupations. Nous commençons donc à travailler ensemble car l'analyse est un travail à deux et plus encore ce genre de psychothérapie en face à face, souvent éprouvant pour l'analyste.

Marthe parle, parle, parle. Elle ne laisse pas un vide, pas un interstice, elle est absolument à l'opposé de ces patients qui au début de la psychothérapie restent silencieux, demandent qu'on leur pose des questions. Il esr vrai qu'elle connaît la technique... Mais d'après différents indices donnés les uns par elle-même, les autres par la personne qui me l'a envoyée, je comprends que cet assaut de paroles, je souligne le mot assaut, à une raison profonde. Il s'agit presque d'un symptôme qui gêne ses proches. Ce n'est pas seulement le flux de paroles qui les gêne mais le contenu de son discours plein de plaintes et de récriminations.

Marthe accuse immédiatement ses parents, en excusant toutefois, parfois, un peu son père. Elle était nantie de plusieurs frères aînés qui occupaient, selon elle, une place privilégiée. Les parents pensaient être des parents modèles et pourtant donnèrent une curieuse éducation à leurs enfants. C'est ainsi qu'ils n'envoyèrent pas Marthe à l'école, assurant eux-mêmes son instruction.

Il s'ensuivit pour Marthe une grande solitude car elle ne fréquentait aucun enfant, à l'exception de ses grands frères. Elle ne fut pas non plus en contact avec des adultes étrangers, instituteurs, professeurs qui auraient pu relayer les images parentales, et lui fournir d'autres modèles d'identification.

Elle s'ennuyait beaucoup ; était anxieuse car on était très exigeant avec elle et il s'ensuivit un refus des activités intellectuelles qu'elle déplore aujourd'hui.

Marthe passa de nombreuses semaines à critiquer ses parents, à revendiquer, expliquant aujourd'hui encore qu'elle veut leur faire reconnaître leurs erreurs éducatives et pédagogiques, ce qu'ils n'acceptent nullement, bien entendu.

Cette attitude répétitive dans l'analyse, comme à l'extérieur, selon ses dires, m'amène à lui montrer que cela lui sert à rester constamment collée à ses parents et à occuper une position de tiers vis à vis du couple parental.

Peu à peu deux thèmes nouveaux surgissent, celui des jambes et celui des vêtements.

Marthe trouve étrange que ses jambes soient alternativement fortes (elle pratique des sports) et faibles (ses jambes se dérobent sous elle, parfois elle tombe). Les jambes, représentation symbolique de sa virilité, sont en relation avec sa rivalité fraternelle et l'angoisse de castration.

Marthe parle longuement du tissu qu'elle aime toucher, assembler, pour faire des vêtements. Lorsqu'elle confectionne des vêtements pour elle, elle n'arrive généralement pas à les finir et si elle y parvient, elle ne peut se permettre de les porter. Elle pense qu'elle a un problème avec son corps. Il semble qu'elle ait une difficulté au niveau de la constitution d'un **moi-peau** (D. ANZIEU).

Marthe a peu d'insight, peu de capacités d'élaboration bien qu'elle ait une connaissance intellectuelle de la théorie psychanalytique, elle rêve très peu et ses rêves sont pauvres ; le conflit œdipien est peu structuré. De nombreux indices font penser à une faille importante dans la première enfance. Peut-être un manque de holding, de contact physique et affectif avec la mère qui, dit-elle, ne la voulait pas ayant déjà trop d'enfants, et de plus n'aimait pas les filles.

La psychothérapie doit pouvoir jouer le rôle d'un cadre dans lequel pourra s'effectuer un holding, une réparation des carences primaires et une reprise de la vie fantasmatique manifestement bloquée. Quelle technique pourrait aider le plus efficacement Marthe ? Une analyse prudent et longue ? Mais elle ne souhaite pas faire une analyse, elle se croit trop âgée et elle a encore de grandes résistances. Une psychothérapie suffira-t-elle ? Quelles variantes techniques y aurait-il lieu d'introduire éventuellement ?

J'en suis là de mes interrogations, lorsqu'un jour Marthe arrive en manifestant une excitation physique qu'elle n'avait encore jamais montrée. Elle explique qu'il s'est passé un événement inattendu qui l'a bouleversée depuis la dernière séance ; elle ne pense plus qu'à ça car ce doit être très important. Elle explique qu'au cours d'un dîner mondain, quelqu'un a parlé d'un homme, absent ce jour-là en disant : "Oh, celui-là il lui faut du volume !" Elle a été sidérée en entendant cela. Pour la première fois, elle exprime un affect intense, et elle me décrit tous les sentiments, toutes les idées qui lui sont venues depuis ce jour-là. Elle a d'abord pensé : "Moi, je n'occupe pas de volume !" puis d'associations en associations, cet ensemble d'images et d'idées lui est venu : "Moi, je n'occupe qu'une toute petite surface... Je n'ai pas d'épaisseur, je suis plate. Et même je repose sur un vide, tout repose sur un vide. C'est comme s'il y avait une base vide en moi... Je n'ai pas de volume. Comment peut-on occuper un volume ? Les autres peuvent peut-être, mais pas moi, Jai toujours pensé que j'occupais une toute petite surface sans volume, dès mon enfance... On dit des gens qu'ils font du volume, qu'ils déplacent de l'air, qu'ils tiennent de la place, etc.. etc.. Moi j'ai l'impression que je ne suis qu'un tout petit morceau de quelque chose, une toute petite surface rétrécie, recroquevillée comme un morceau de parchemin. J'ai pensé alors que ce n'était peut-être pas normal d'être comme ça. J'ai toujours cru que je ne devais pas occuper de volume. C'est peut-être pour cela que j'ai du mal à me faire des robes et à les mettre... C'est très bizarre ce que j'éprouve. Mais je pense que cela a quelque chose à voir avec le fait que je n'ai jamais pu comprendre les mathématiques. J'avais beaucoup de mal à travailler seule avec mes parents, mais j'arrivais cependant à un résultat, sauf en mathématiques ; là j'étais à peu près nulle, je ne comprenais pas. Je viens de m'apercevoir que c'était surtout lorsqu'il s'agissait de surfaces et de volumes que je ne comprenais pas. Quand j'essayais de dire à mes parents que je n'avais pas compris, ils disaient que c'était parce que je ne voulais pas. Or, cela a à voir, avec quelque chose de très profond en moi qui s'est réveillé lorsque j'ai entendu cette phrase l'autre jour. Il faut absolument que je trouve ce qui s'est passé et ce qui se passe en moi. Il me semble maintenant que si je n'arrive pas à occuper un espace ou un volume, je ne pourrai jamais être moi-même, comme si je m'étais repliée pour occuper un tout petit espace, pour me préserver, comme si c'était dangereux d'occuper de la place".

En écoutant Marthe, je pense à WINNICOTT, à son concept de faux self, à ce petit moi fragile, secret, caché derrière un faux self que le sujet montre aux autres et qu'il utilise comme un masque, comme une cuirasse afin de protéger son frêle moi. Marthe continue ses associations. Elle parle des arts plastiques, elle s'aperçoit que si elle aime beaucoup la peinture, elle n'apprécie guère la sculpture et découvre que c'est parce qu'elle ne voit pas les statues "en volume", pour elle, c'est quelque chose de plat comme la peinture et comme il n'y a pas de couleurs, c'est moins intéressant".

Elle se demande alors si cela n'est pas également en relation avec le fait qu'elle-même "ne se sent pas en volume".

C'est alors que je pense à une technique parfois utilisée avec les enfants et avec certains patients psychotiques : le modelage. Je demande à Marthe si pendant son enfance, on lui donnait de la pâte à modeler. "Jamais, répond-elle, ma mère se fâchait et me l'interdisait. Il ne fallait pas non plus jouer avec l'eau ou avec le sable, avec rien qui puisse salir les mains, les vêtements ou l'appartement. Comme je n'allais pas à l'école maternelle, je n'ai jamais pu avoir des activités de ce type". Elle aurait bien aimé jouer comme cela, mais ce n'était pas possible, elle y avait donc renoncé.

Et plus tard, avait-elle envisagé de faire de la sculpture ? Non, du dessin oui, de la sculpture non. Pourtant, maintenant, il lui semble qu'elle aurait plaisir à toucher de l'argile, peut-être faire des petites statues, si elle en était capable, ou même des boules, rouler de l'argile dans ses mains, ou de la pâte à modeler (elle fait le geste).

Au cours de séances successives, cette idée se développe. Marthe a envie d'acheter de la pâte à modeler et de l'argile, mais elle ne se décide pas encore, pourtant, pense-t-elle, cela lui serait probablement bénéfique.

Il est probable que si Marthe se permet d'essayer de modeler un corps à son image, un visage à son image, aussi maladroit que cela puisse être éventuellement, tout en poursuivant le travail psychique, cela l'aiderait à franchir un pas dans la reprise de son évolution individuelle et faciliterait l'intégration du moi.

Le thème de la revendication virile est de plus en plus fréquemment abordé. Marthe parle de sa rivalité avec ses frères et actuellement avec son mari. La culpabilité qu'elle a éprouvée lorsqu'elle a entrepris des études de psychologie a pu être mise en relation avec la rivalité avec ses premiers analystes.

Un jour au cours d'une séance, elle reproche à son mari de la critiquer, de se moquer d'elle comme le faisaient autrefois ses frères. Par exemple il lui dit "pourquoi fais-tu des études ? C'est parce que tu veux paraître intelligente ! "A ce moment là Marthe prononce cette phrase étonnante : "Pourtant, il n'a pas à être jaloux de moi, croire que je veux lui être supérieure, car j'ai tellement de trous par ailleurs, que je ne suis pas dangereuse". Elle reprend en expliquant que ce sont des vides en elle, des lacunes, des déficiences. "C'est pourquoi, dit-elle, je suis absolument inoffensive". "Or, mon mari est là, me regarde et il attend que je craque".

Je lui dis : "Alors, si on est plein, on est dangereux ?" et elle répond : "Si on a été opprimé, on devient oppresseur, mon gros problème, c'est d'avoir à juguler cette agressivité, je sens souvent des bouffées d'agressivité qui montent comme des ondes, et certainement cela a un rapport avec les migraines".

Je lui dis "Pourquoi ne voulez-vous pas **penser** cette agressivité ?".

Marthe m'explique alors que, par moments, son agressivité lui échappe, par exemple, elle fait des gaffes, dit des choses qu'elle ne devrait pas dire et qui peuvent paraître agressives. Elle perd le contrôle, etc. Je lui demande comment cela se manifeste et elle me donne un exemple vraiment très anodin, ce qui montre à quel point elle a peur de nuire.

Dans l'ensemble Marthe, maintenant, se montre de plus en plus fine dans ses observations. Je remarque aussi que depuis quelques semaines, elle ne parle plus sans arrêt, elle s'arrête pour réfléchir et elle a davantage d'insight.

Jusqu'à présent le conflit œdipien a été abordé dans son versant négatif, la rivalité avec le père comme avec les frères était évidente ; maintenant Marthe commence à aborder le versant positif. Lorsqu'elle parle de son père, elle s'arrête de temps en temps pour dire qu'il était plus affectueux que sa mère mais, immédiatement après, elle se reprend et dit que comme il était taquin et se moquait d'elle, cela l'empêchait de s'approcher de lui. Une certaine jalousie envers la mère commence à pointer dans le matériel actuel.

Jusqu'à cette période, l'important a été dans ce traitement le fait d'écouter Marthe, de pratiquer un holding, de lui servir de contenant, de lui fournir un **moi-peau,** selon le concept de Didier Anzieu.

URI : Uri a fait avec moi, il y a vingt cinq ans, une analyse classique, strictement freudienne, à l'issue de laquelle il avait obtenu les résultats qu'il souhaitait, et il avait quitté l'analyse et la France pour revenir dans un pays où il avait habité auparavant et dans lequel il devait avoir une situation intéressante. Là-bas, il avait réussi, s'était marié, avait eu des enfants et un jour il décida de liquider ses affaires et de revenir habiter en France avec sa famille dans le but de terminer son analyse. C'est ainsi qu'il s'exprima le jour où il revint me voir. Quelques mois avant de prendre la décision de quitter son pays, il avait perdu son père, ce qui n'a sans doute pas été sans influence sur ce changement dans sa vie.

Uri entreprend donc une nouvelle tranche d'analyse. Son attitude a complètement changé par rapport à celle qu'il avait dans sa première analyse. Alors qu'il s'était montré coopérant, que ses résistances n'avaient pas été excessives, et que les interprétations semblaient efficaces en lui permettant une nouvelle élaboration de ses conflits, maintenant il utilise des défenses plus rigides, notamment l'intellectualisation. Il a beaucoup lu, il a même fait des études qui l'ont amené à réfléchir beaucoup sur les théories psychanalytiques et l'on peut dire qu'il parle comme un livre. Il sait tout, il interprète lui-même, notamment ses rêves, à l'issue desquels lorsqu'il a associé et interprêté, il me dit, d'un ton condescendant : "Voyez-vous quelque chose à ajouter ?".

Sans entrer dans le détail de cette nouvelle analyse, on peut dire que ses défenses ont été interprétées et qu'un certain matériel m'a amenée à faire des interprétations qu'on pourrait qualifier de kleiniennes, dans la mesure où elles s'adressaient à des conflits et à des niveaux préœdipiens, il avait eu des problèmes dans la toute petite enfance, et sa mère avait une personnalité sans doute très pathogène pour un bébé. Mais quelles que soient les interprétations que je donne, j'ai l'impression que son attitude signifie "cause toujours !..." Il me réduit à l'impuissance.

A l'extérieur, il fait des "acting" qu'il interprète ensuite pendant les séances. Ces acting ont gravement compromis sa situation de sorte qu'un jour il ne peut plus assurer le paiement de ses séances, et risque ainsi de compromettre le cadre analytique, encore qu'il respecte bien le "timing" des séances, il n'est jamais en retard et si, du fait de circonstances extérieures, il risque un jour de ne pas arriver à l'heure, il est absolument bouleversé, ce qui montre combien il tient à l'analyse, tout en la compromettant. En réalité, ce qu'il veut c'est que l'analyse soit interminable afin de ne jamais être séparé de moi car il est extrêmement vulnérable aux séparations.

Je suis amenée à lui montrer qu'une partie enfant, rageuse, de lui-même, essaie de démolir l'analyse au fur et à mesure qu'elle se déroule et qu'il n'est pas possible que cela continue de la sorte. Il faudrait que la partie adulte de lui-même essaie, accompagnée par moi, de comprendre vraiment ce qui se passe et de prendre cet enfant en charge, afin de l'aider à faire l'analyse et à affronter le sevrage et la séparation qu'il redoute plus que tout. Ce jour-là, il paraît très ému et dit qu'il va réfléchir.

A la séance suivante il dit qu'il veut vraiment arriver au terme de cette analyse et déjà il s'est organisé pour pouvoir régler les séances qu'il me doit. Je cesse d'interpréter pendant assez longtemps me contenant de l'accompagner, d'écouter son discours et même d'analyser mon contre-transfert lorsqu'il essaie à nouveau de me noyer sous ses rêves et ses interprétations et m'empêche de penser. Il est en éveil lui-même au sujet de cette attitude destructive et petit à petit se produit un changement dans son comportement. Il commence à penser qu'il pourrait arrêter son analyse et qu'il serait peut-être bon d'en fixer le terme. Il utilise moins

les rêves comme résistance et ses rêves se modifient. Il rêve, à plusieurs reprises, d'un animal blessé qui souffre et agonise. Toutes les souffrances et les conflits qui ont pu se situer chez lui avant le conflit œdipien, vraisemblablement avant même l'apparition du langage peuvent enfin être pris en charge par le moi et élaborés. J'ai tout lieu de croire, si l'évolution se poursuit, qu'il sera capable d'assumer la séparation dans quelques mois.

Pour définir la technique analytique que j'ai utilisée pendant cette dernière période, je dirais qu'elle est plutôt winnicottienne. Ce faisant on a découvert ensemble qu'il remplissait à outrance ses séances, pratiquant une sorte de bourrage, parce qu'il ne supportait pas que le silence s'établisse entre lui et moi. Il a essayé de l'affronter, ce qui provoqua en lui une vive angoisse : il avait l'impression que j'étais morte, qu'il me perdait, car il n'avait pas encore acquis la capacité d'être seul en présence de quelqu'un, selon la description de WINNICOTT.

A titre d'exemple, je cite ce qu'il disait après les dernières grandes vacances : "J'éprouve de la rage vis à vis de vous, j'ai l'impression de quelque chose de chaotique, je ne supporte pas que quelqu'un m'approche, je ne sais pas qui je suis. J'ai l'impression que tout le monde a un corps et une limite, et moi je n'ai qu'un cerveau et des yeux. Je suis au-delà du temps aussi. Je suis là en train de parler et de voir et je ne prends pas contact avec l'analyse. J'ai beaucoup rêvé ces temps-ci, je ne me souviens plus de tout, mais le thème était un animal blessé en train de mourir et puis des maisons avec des balcons qui n'ont pas de garde-fous. Puis il parle de sa mère qui est vieille et qui va, peut-être, bientôt mourir. Il a pris conscience du fait qu'il parlait sans arrêt pendant les séances mais c'est que, dit-il "si je ne parlais pas, il n'y avait pas de contact entre vous et moi. Les moments de silence ou de laisser aller, ce serait admissible s'il y avait déjà un contact entre nous, mais si je ne parle pas le contact ne s'établit pas et les paroles sont alors vides de sens. Il me faut d'abord les vivre à l'intérieur de moi et ensuite les formuler". Puis brusquement il a la nostalgie de sa ville natale, ce qui ne lui est pas habituel, il retrouve le souvenir d'une vieille parente qui était très affectueuse avec lui alors que sa mère a une sévère névrose de caractère, avec des colères élastiques très effrayantes pour un enfant puisqu'elles l'étaient pour son propre père qui lui en a fait la confidence. Il dit ensuite qu'il croit avoir tout détruit, et ne sait comment faire pour établir une liaison avec moi, il parle d'un deuxième rêve dans lequel il y avait encore un animal blessé qui pleurait et lui pleurait également et éprouvait de la pitié pour cet animal.

Au cours des séances suivantes on voit apparaître des sentiments de compassion, ce qu'il n'éprouvait jamais, compassion envers les autres, mais aussi compassion envers lui-même, envers les parties agressives de lui qu'il croyait devoir détruire. Il tente de les réparer. Quelques séances plus tard, il fait un troisième rêve sur le thème de l'animal blessé. Il ouvre la portière de son auto. Il voit sur la banquette arrière une biche blessée, il s'occupe d'elle, il lui met un bandage provisoire avant de l'amener chez le vétérinaire mais il la laisse dans la voiture au lieu de l'amener immédiatement et lorsqu'il revient trois jours après, il voit l'animal en train de mourir, car il n'a ni mangé ni bu depuis son départ.

C'est alors que depuis vingt cinq ans que je le connais, il évoque pour la première fois le souvenir d'une nourrice qui s'est entièrement occupée de lui depuis sa naissance jusqu'à deux ans. Il l'appelait Manou. Un jour ses parents sont allés habiter une autre ville et il n'a jamais revu Manou. Il l'avait oubliée et il est très étonné à la fois de l'avoir oubliée et de s'en souvenir aujourd'hui. Il est très ému, il pense qu'il me parlait souvent d'une grand-mère qu'il voyait pourtant très peu, mais qu'il jugeait très affectueuse, c'était sans doute, pense-t-il, parce qu'il la mettait à la place de Manou. Il est ému, il reste silencieux, se détend et tout d'un coup il dit, comme en plaisantant : "Ah, je comprends maintenant, on m'a trompé une fois, on ne m'aura pas une seconde fois ; c'est pour cela que je ne veux pas finir l'analyse".

Quelques semaines après cette séance il décide de fixer le terme de l'analyse. Pour la première fois il se met à faire ses deuils, celui de Manou, celui de sa grand-mère, celui de son père. Il peut enfin pleurer et exprimer son amour et son chagrin.

J'ai choisi de vous parler de ce cas, qui m'a posé des problèmes, et m'a amenée à utiliser des variantes techniques parce qu'il illustre le thème de ces rencontres et permet, je l'espère, de votre part des observations, des rappels cliniques de vos propres cas. La confrontation de nos travaux avec ceux des collègues nous apporte des encouragements et des éclairages nouveaux, nous permettant de continuer ce métier de psychanalyste qui est, comme le disait FREUD, un des trois métiers impossibles.

DISCUSSION

M. THAON:

A propos du cas de Marthe je pensais en vous écoutant, aux travaux de Donald MEL TZER et à son concept d'identification adhésive, avec notamment l'identification à une surf ace chez des patients assez dégradés. Je lisais récemment un article dans lequel il était question de cet état de dépendance chez certains patients qui n 'arrivent à penser leurs pensées que dans la mesure où elles ont été pensées par quelqu'un d'autre, avant de revenir dans leur tête, comme s'il leur fallait un double pour pouvoir arriver à se construire une métaphore ; comme si la pensée devait être supportée par un corps pour qu'elle revienne en eux qui peut-être n'ont pas d'autre corps que celui qu'on leur prête.

A. CLANCIER :

En effet, quand Marthe m'a parlé de plans et de volumes, j'ai pensé à une identification adhésive mais je n'ai pas voulu en parler ici car j'attends d'avoir davantage d'éléments en faveur de ce concept pour en faire état.

C. GUERIN :

En suivant l'idée de Marcel on pourrait rapprocher cela avec les séquences de Bernard CHOUVIER et de Madeleine DU LAC dans lesquelles apparaissent l'impossibilité pour le patient adulte et l'enfant de pouvoir accepter d'entrer directement en contact psychique. Bernard et Madeleine se mettent alors à construire une relation avec un objet qui va devenir un objet intermédiaire et, comme le dit Marcel THAON, le patient va pouvoir s'étayer sur la pensée d'un autre.

A. CLANCIER :

Cela me paraît tout à fait juste.

B. CHOUVIER :

Au début de votre exposé, vous avez parlé du rapport du créateur avec la théorie et rappelé que des constructions telles que le sadisme et le masochisme étaient parties d'œuvres littéraires. Comment peut-on concevoir cette apport du mythopoiétique à la construction théorique ? Quel est le mécanisme qui se met en place, quelle est la dialectique qui fonctionne et qui faisant référence à la littérature dans le domaine psychologique, psychanalytique, lui donne une place prépondérante ? Un autre point m'a sollicité, la question du volume et de la réduction à une petite surface qui m'a beaucoup parlé intuitivement, et je pensais aux approches phénoménologiques de l'espace. La question du volume suppose qu'il y ait un devant, un derrière, des côtés,

une droite, une gauche, en somme une occupation ce l'espace qui se fait au niveau d'un habitus du corps. Ce que disent les phénoménologues de la façon dont le corps peut être le siège de la présence m'a été rappelé, intuitivement, par cette réduction de la présence dont vous avez parlé.

***A. CLANCIER** :*

Vous posez là des questions pertinentes et extrêmement intéressantes qui demanderaient une longue réflexion et une réponse détaillée. Je vais simplement, pour être brève, vous rappeler ma communication du colloque de Lyon (colloque Corps/Création, dirigé par Jean Guillaumin (1) sur la création poétique. J'insistais, dans ce travail, sur l'importance des traces mnésiques qui ressurgissent chez le poète et sous-tendent sa création. FREUD disait que les poètes lui ont beaucoup appris. Je pense que les patients aussi nous apprennent beaucoup lorsqu'au cours de la séance émergent des traces mnésiques à partir desquelles nous pouvons faire une élaboration et leur donner notre interprétation. Les écrivains font eux-mêmes ce travail dans et grâce au langage et à l'écriture, ce qui leur permet une intégration du moi, leur travail nous aide nous-mêmes à structurer notre théorie à partir de leurs intuitions et de leurs constructions. Il y aurait beaucoup à dire à propos de votre seconde question. Naturellement j'ai pensé à La peau de chagrin de BALZAC : celui-ci avait probablement une intuition de ces processus pour avoir si bien décrit la problématique de la peau de chagrin. BALZAC avait, comme on le sait, des alternances de boulimie et d'abstinence imposée, selon les phases de sa création. Je me souviens, à ce propos, d'une patiente venue demander une psychothérapie après un traumatisme psychologique, un abandon. Elle me disait qu'elle se sentait s'amenuiser comme une peau de chagrin. Elle sentait qu'elle allait se rétrécir intérieurement, se dessécher et mourir. Elle ne voulait pas se suicider à cause de ses enfants, mais elle avait l'impression d'un processus inéluctable.

Elle était inquiétante. Une de ses enfants l'a aidée à sortir de cet état et à guérir. Cette fillette âgée de 5 ans avait un objet transitionnel, un petit peloton de laine. Elle est allée trouver sa maman et elle lui a dit : "Je sais, maman, que tu n'es pas bien, alors je vais te dire ce qu'il faut faire. Je vais te prêter mon doudon — c'était le nom qu'elle donnait à l'objet transitionnel — tu vas fais comme moi, tu le frotteras tout doucement contre ta joue et ton nez et tu verras que tu iras mieux, tu me le redonneras ce soir, mais je te le reprêterai de temps en temps". La mère a été tellement touchée par l'attitude de sa fille qu'à partir de ce moment-là, elle a tenté de s'accrocher à la vie et a commencé à aller mieux.

***Madeleine DU LAC** :*

En vous écoutant, je pensais au livre de Violette LEDUC "L'affamée" dans lequel elle décrit sa rencontre avec Simone DE BEAUVOIR en des termes très émouvants et qui, justement, touchent à la surface. C'est intéressant de comparer le ressenti de Violette LEDUC avec celui de Simone DE BEAUVOIR dans "La Bâtarde". La construction intellectuelle de S. DE BEAUVOIR donne une impression qui n 'a rien à voir avec celle de Violette LEDUC.

A. CLANCIER :

Chacune a fait sa propre reconstruction.

***Madeleine DU LAC** :*

Une reconstruction en miroir. Quand on compare ces deux reconstructions, on découvre deux mondes absolument différents et passionnants.

***A. CLANCIER** :*

L'une intellectualisait beaucoup. L'autre ressentait sans doute plus en profondeur. Quelqu'un m'a raconté que Violette LEDUC était allée consulter René DIA TKINE, pour lui demander une aide, et que celui-ci, après l'avoir écoutée, lui aurait dit : "Ecrivez". Violette LEDUC se serait alors mise à écrire, serait ainsi devenue écrivain et aurait trouvé ainsi sa solution, l'écriture l'a aidée à se restructurer et à vivre.

***M. THAON** :*

A propos du deuxième cas, un des moments m'a beaucoup intéressé car il pose un problème capital du point de vue des interprétations. Vous avez dit à un moment : "J'ai cessé d'interpréter", c'est-à-dire que vous lui donniez des interprétations kleiniennes, freudiennes, il connaissait à l'avance tous les dialectes psychanalytiques et cela semblait ne servir à rien. Ceci implique que nous devons faire une réflexion du point de vue théorique sur le statut de l'interprétation, peut-être dans le sens de ce que VIDERMAN veut dire lorsqu'il distingue, à l'intérieur de l'interprétation, le sens et la force. Tout se passait comme si le patient vidait votre parole de sa force et qu 'il ne restât plus que le sens, sans qui lui devenait inutilisable.

***A. CLANCIER** :*

C'est un point très important, ce qui m'a beaucoup aidée à comprendre ce patient et à varier dans la technique, c'est l'article de Joyce Mac Dougall "le contre-transfert et la communication primitive" (dans son ouvrage **Plaidoyer pour une certaine anormalité,** *Paris, Gallimard 1978). Dans cet article elle pose le problème pour les patients chez lesquels il semble s'être passé quelque chose d'important avant l'apparition du langage. Il faut alors se demander comment reprendre cela dans le langage, dans l'analyse. C'est en somme le problème de la reprise des traces mnésiques. Comment peut-on aider le patient à les intégrer, à les élaborer, à se restructurer, comment, dans ces cas, interpréter ? On est souvent alors en présence d'un faux-self, c'était le cas de mon patient qui comprenait, avec toutes les acquisitions intellectuelles qu'il avait pu faire, mais tout glissait en quelque sorte sur le moi authentique, secret, fragile, caché. Il faut alors retrouver cette communication primaire entre deux insconcients pour aider le patient dans cette régression profonde par laquelle il faut souvent qu 'il passe pour se restructurer. Pratiquement dans tous les cas difficiles, je ne parle pas ici de psychotiques, mais par exemple, dans ce cas de névrose de caractère qui donne parfois l'impression qu'on ne pourra arriver à rien, le patient défaisant patiemment le travail qu'on essaie défaire avec lui. Il s'agit tantôt d'anti-analysants menés par la pulsion de mort, tantôt de séquelles de traumatismes de la première année de la vie, notamment de séparations précocissimes avec la mère.*

BIBLIOGRAPHIE :

ANZIEU D., 1985. *Le moi-peau.* Paris, Dunod.
MALCOM J., 1984. *Un métier impossible : psychanalyste.* Paris, Clancier-Guénaud.

(1) Corps/création, entre lettres et psychanalyse, dirigé par J. Guillaumin 1980, P.U.L.

SUJET ANAMNESE ET HISTORICITE

Joël DE MARTINO

"Comme toujours, le changement théorique viendra de la dialectique entre les découvertes stupéfiantes et une nouvelle façon de concevoir les évidences"

Edgar MORIN **(La méthode,** 1977, p. 66)

II est intéressant de constater que dans les diverses définitions de l'histoire qui peuvent être données, il y a un sous-entendu de sens ; il y a une co-présence de l'historien, qui va opérer un choix, et introduire implicitement ses propres cadres de valeur, préalables au décodage même du sens de l'histoire. Quand on lit par exemple la définition d'historicité et qu'on trouve "caractère de ce qui est **proprement** historique", il y a lieu de s'interroger sur l'adverbe présent dans cette définition. Il y a lieu de se demander "qui" va définir le "propre à", ou bien "qu'est-ce que c'est **qui est propre à chacun".** Est historique, **ce qui appartient** à l'histoire, dont l'histoire fait mention. Là encore, comment s'opère, se crée, se délimite, se pose la frontière d'appartenance à l'histoire. "Les temps historiques sont les époques sur lesquelles on **possède des relations écrites** (par opposition aux "temps fabuleux"). De nouveaux se pose la question du statut de cette relation écrite. Qui a écrit ? Et le clinicien sait très bien qu'on ne peut se targuer dans labsolu de l'objectivité de l'écriture, laquelle peut être, tout aussi organisée qu'elle soit, un magnifique lapsus. Ces données de définitions doivent être de plus, relatives, à la lumière de tous les travaux opérés dans le cadre de l'Ecole de Palo Alto, ou de ceux d'Edward T. HALL, sur les approches systémiques des différentes cultures, ou bien encore de tous les travaux méthodologiques, de DEVEREUX sur sa méthode d'"ethnopsychanalyse complémentariste". De plus, tous les travaux récents d'une branche de la sociologie, dont le chef de file est Alain TOURAINE, a réintroduit dans l'approche historico-sociologique des événements sociaux, le concept de Sujet, et redonné à la notion d'Acteur Social, une fonction heuristique féconde. Ce concept de Sujet — avec une dénotation un peu différente de celle de LACAN — réintroduit en premier plan, la notion de refoulement dans le processus historique, car l'action de l'Acteur, du Sujet, n'est rien d'autre que celle que lui permet l'architectonique de ses mécanismes de défense, le jeu plus ou moins poreux de ses enveloppes depuis sa gestation "jusqu'au capitonnage des sarcophages". Nous verrons que réfléchir sur le sujet, c'est prendre en compte le fait qu'il est dans une position articulaire entre les traces de sa psyché individuelle, et celles des classes sociales auxquelles il appartient, dans le registre culturel où il s'inscrit. Ceci a une place prépondérante dans la genèse de l'histoire, genèse qui nous amènera à déboucher sur une réflexion quant à la fécondité, la paternité, la vie, la mort. Mais nous verrons, que s'il y a une historicité à faire, même avec ses manques et ses lacunes, c'est celle du Sujet, surtout si l'on entend par là "le lien où le refoulé vient à réapparaître (LACAN 1956, 388) dans cette rencontre du Moi et du Je, qui reste toujours un mouvement bouleversant, émouvant, et qui par une certaine transcendance, confine au sacré. Et nous verrons dans ce sens, que le clinicien a par beaucoup de côtés, les mêmes problèmes, et une méthodologie identique à celle de l'historien dans l'approche archéologique du savoir.

Faire une analyse, c'est redire son histoire. C'est la retrouver. Quand on arrête son analyse — quand "on la termine" (comme on dit), la question qu'il faudrait se poser est : "Est-ce qu'on s'est suffisamment raconté ? Est-ce qu'on a tout parlé ?" Est-ce qu'il y a eu comme le dit MICHELET, à propos de l'histoire cette **"résurrection intégrale du passé** ? Et comment cette intégralité peut-elle être possible, quand on est marqué du "Refoulement Originaire" ? Tâche d'autant plus difficile quand il s'agit pour l'historien de "réduire autant que possible l'inexpliqué" (PALMADE, 1968, p. 430), de rechercher les lois endogènes de l'histoire au lieu d'avoir recours aux mythes, à la fortune, ou à un principe supérieur comme le faisait BOSSUET dans sa conception de la théologie de l'Histoire, quand il enfermait "le cours de l'aventure humaine dans un système caricatural où la Providence, réglant la révolution des empires (était descendue) au rôle de metteur en scène" (ibid p. 431).

La scène... L'autre scène... Le lieu du Sujet, le lieu d'archivé de mon histoire, de "ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs : dans les mouvements et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie peut sans perte grave être détruite ; dans les documents d'archives aussi et ce sont les souvenirs de mon enfance impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ; dans l'évolution sémantique ; et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m'est particulier comme au style de ma vie, et à mon caractère ; dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïssée véhiculent mon histoire ; dans les traces enfin qu'en conservent inévitablement les distorsions nécessitées par le raccord du chapitre dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens" (LACAN, 1953, p. 259).

** Docteur en psychologie, Psychanalyste, Aix-en-Provence*

Traces mnésiques, traces psychiques, empreintes indélibi-s, fondements historiques du Désir, déroulés sans cesse ans les demandes impossibles. "Qu'est-ce que le cerveau umain, sinon un palimpseste immense et naturel ? disait AUDELAIRE (1860, p. 451). Mon cerveau est un palimp-este et le vôtre aussi lecteur. Des couches innombrables idées, d'images, de sentiments, sont tombées successive-ent sur notre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a emblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune réalité n'a péri".

"Toute pensée est ineffable. Le palimpseste de la émoire est indestructible. Palimpseste de BAUDELAIRE, /underblock de FREUD.

Ce sera la tâche de l'historien, tout comme celle de analysand et de l'analyste de retrouver le Sujet "là où "je" oit advenir". C'est donc toujours dans le rapport du moi u sujet au "je" de son discours, qu'il vous faut compren-re le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à idée que le moi du sujet est identique à la présence qui vous arle" (LACAN, 1953, p. 301).

Comme le dit COLLINGWOOD R.G. (1899-1943) l'his-orien est l'auteur d'une étude à la fois critique et construc-ve dont le champ est tout le passé humain pris dans son ntégralité, et dont la méthode est de reconstruire le passé à artir de documents écrits et non écrits, analysés et interpé-és de critères qui permettent de juger l'authenticité d'un cte et d'établir la vérité, par la concordance de sources ndépendants (dom MABILLON, 1681 "De re iplomatica"). Jeu de signifiants, donc. Un insignifiant our un autre, des autres, signifiants. Et le Sujet, au milieu. à l'intersection métonymique, dans l'étincelle créatrice de métaphore — traduisez "transfert", ou encore "déplace-ment" (1) -. Le sujet est ce qui apparaît entre deux signi-ants. Deux signifiants jonctés, liés, articulés en symbole, un représentant de la représentation. Et pour un S oublié, ne querelle entre LAPLANCHE et LACAN. Vorstellung S epràsentanz - Le représentant de la Représentation. C'est dain qui voyait "l'histoire comme une juxtaposition de Mémoires (genre masculin !) dûment critiqués". Mémoires, ais aussi mémorandum. Cycle de la répétition. "L'histoire umaine deviendrait un non-sens si on négligeait le fait que es hommes ont des buts, des fins, des intentions" VEYNE . 1968, p. 424. L'histoire est un roman vrai, "un jeu littéraire" (PALMADE G. op. cit. p. 429) et la conception que historien se fait de la "causalité" historique est exactement même que celle que se fait un romancier de la causalité elle qu'il la met en œuvre dans son roman". Roman fami-al. Mythe du névrosé. Sujet mythique romancé. Romance u mythe du Sujet. Le Sujet de l'eschatologie, moment ter-minal "où le mystère de l'histoire sera pleinement élucidé, 'abord parce qu'alors l'histoire sera achevée et qu'alors eulement toutes les causes auront produit tous leurs effets, lors seulement chacune de ces étapes de ce long et complice inéraire (de la vie) révélera sa signification" (MARROU .I. 1968, p. 442). "Ce qu'il y a de terrible avec la mort, dit ALRAUX, c'est qu'elle transforme la vie en destin".

Mais alors que l'historien traditionnel reste résolument ourné vers le passé, dans la dynamique du Sujet, il y a des oints du futur **déjà** anticipés. C'est le principe de la névrose, le fondement même de son processus répétitif. La narque **inaugurale,** introduit déjà pour le sujet, l'épure lans laquelle il va devoir de façon **surdéterminée** s'inscrire, t se fonder. "Par cet effet de rétroversion par quoi le Sujet chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant, et ne 'annonce : il aura été, qu'au futur antérieur" (LACAN 960, p. 808).

Le Sujet est toujours dans l'entre-deux : entre deux signifiants, entre deux moments du temps. Mais quoi qu'il dise, quoi qu'il annonce, tout comme dans l'histoire-gag, où le narrateur sait déjà la chute de l'histoire, cet avenir ne sera jamais neuf, d'où l'illusion comme dans le rêve d'une prédiction futuriste. "Le rêve peut-il révéler l'avenir ? écrivait FREUD. Il n'en peut être question. Il faudrait dire bien plutôt : le rêve révèle le passé, car c'est dans le passé qu'il a toutes ses racines. Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés : mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé". (FREUD, 1900, p. 527).

FREUD, finalement est un "chronophage". "Les processus du système Ics sont **intemporels,** c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps". (FREUD, S., 1915, p. 97). Tout est là, avec nous. Tout dans sa totalité sans exclusion aucune. Il n'y a pas de mise à distance possible au niveau de l'Inconscient comme on pourrait avoir l'impression que les temps préhistoriques sont loin, des événements d'hier, même dans la culture occidentale où le temps est un réservoir vide qui attend qu'on le remplisse ; et où de plus le réservoir se déplace comme s'il se trouvait sur un tapis roulant... dit HALL ; un individu est jugé en fonction de ses réservoirs de temps" (1983, p. 102). "On distingue habituellement les temps sacré, profane, métaphysique, physique, biologique, et le temps des horloges, mais nous ne savons pratiquement rien sur la manière dont ils s'organisent pour former un ensemble cohérent, ni comment chaque type de temps influe sur notre vie" (ibid p. 25).

Et ceci est d'autant plus troublant, lorsque le profane "espère tirer de l'astronome le critère objectif qui lui permettra de définir la durée exacte de l'année. Il découvre alors l'étendue de son ignorance lorsqu'il s'entend demander à quel type d'année il se réfère : l'année tropicale (365 jours, 5 heures, 48 minutes, 45,54 secondes plus une fraction) ; l'année sidérale (365 jours, 6 heures, 9 minutes, 9,54 secondes) ; ou l'année anomalistique (365 jours, 6 heures, 13 minutes, 53,1 secondes)". (HALL E.T. 1959, p. 166).

Toutes ces réponses sont des réponses culturelles. "La culture n'est ni dérivée de l'expérience, ni reflétée par le miroir de celle-ci. Bien plus on ne peut la comparer à une chose mystique conçue en tant qu'expérience. L'expérience est une projection de l'homme sur l'univers extérieur, à mesure qu'il se détermine culturellement" (HALL E.T. 1959, p. 142). "Le substrat d'une culture s'est formé il y a des millions d'années, bien avant l'apparition de l'homme sur la terre, et pour le meilleur et pour le pire lie à jamais l'homme au reste de la nature" (HALL E.T. 1976, p. 71). Il existe un niveau de culture sous-jacent, caché et très structuré, un ensemble de règles de comportement et de pensées non-dites implicites, qui contrôlent tout ce que nous faisons. Cette **"grammaire culturelle cachée** détermine la manière dont les individus perçoivent leur environnement, définissent leurs valeurs et établissent leur cadence et leur rythmes de vie fondamentaux" (HALL (E.T.) 1983, p. 14.

C'est pourquoi, lorsqu'on parle du sujet, il est nécessaire aussi de prendre en compte le **contexte culturel** dans lequel la personne a été éduquée. HALL introduit alors trois types de distinction :

- a) les cultures à **"contexte riche",** et les cultures à **"contexte pauvre".**

La richesse ou la pauvreté d'un contexte fait référence à la quantité d'informations contenues dans un message comme fonction du contexte dans lequel il est communiqué. Dans un message très riche en contexte, la plus grande partie est dans le contexte, alors que très peu de signification est contenue dans le message transmis. Un mode de communication pauvre en contexte est comparable à l'interaction avec

!) En jouant sur les équivalences étymologiques des préfixes (meta, trans, lé) et les équivalences synonymiques (phore, fert, placement).

un ordinateur. Si l'information n'est pas explicitement définie et le programme suivi à la lettre, la signification est déformée. Dans le monde occidental, le domaine juridique se caractérise par un mode de **communication pauvre** en contexte, en comparaison avec des transactions courantes de nature informelle. Des individus qui se connaissent depuis des années ont tendance à utiliser un mode de communication riche en contexte" (HALL E.T. 1983, in : glossaire p. 261/2).

- b) Les cultures **monochrone** et les cultures **polychrone.** "Monochrome et polychronie désignent deux types de temps qui s'excluent mutuellement. Dans un **système monochrone,** un individu ne fait qu'une seule chose à la fois, selon le mode linéaire si familier aux Occidentaux. Dans un **système polychrone,** un individu fait au contraire plusieurs choses à la fois. Les horaires sont traités tout à fait différemment ; en fait il est parfois difficile de déterminer si un horaire existe ou non. La polychronie est courante dans les cultures méditerranéennes et latino-américaines". (HALL E.T. 1983, p. 263/4).

c) Enfin la distinction entre continuum des messages **rapides** et des **messages lents.** Chaque culture semble se fixer en divers points de "l'échelle de vitesse de communication" où ses membres communiquent le plus aisément. Il est assez malvenu de transmettre un message de type rapide à des individus aptes à recevoir des messages de type lent (1983, p. 78)". Ceci pose tout le problème du moment de l'interprétation.

"Le sens de la vie est un message qui ne se révèle que lentement au fil des années. L'Histoire est porteuse, écrit HALL, dans **"la Danse de la vie",** de messages de très longue durée appartenant à la catégorie lente" (ibid p. 79). Ici on peut trouver un lien avec les travaux de René KAES, Evelyn GRANJON, Christien GUERIN, sur la transmission psychique transgénérationnelle : comment un message à continuum lent va trouver le destinataire, c'est-à-dire celui qui **devait** recevoir ce message, à quel moment, et pourquoi ?

C'est pourquoi deux éléments majeurs font obstacle à F interculture, le caractère linéaire du langage et les forts préjugés et œillères inhérentes à toute culture" (HALL 1976, p. 71).

C'est ainsi par exemple, que le "15 octobre 1981, sous la grande tente de l'hippodrome à la porte de Pantin, 3.000 Parisiens étaient venus à l'appel de la C.F.D.T. acclamer Lech WALESA et quelques-uns de ses compagnons. A la tribune, les dirigeants de la Confédération entouraient le héros de Solidarnosc et la délégation polonaise. Après qu'Edmond MAIRE eût proclamé au nom de tous "Nous avons solidarité au cœur", ils se levèrent, par un réflexe historique, brandirent le poing et entonnèrent "l'Internationale". Profonde stupéfaction des Polonais ! Dans leur pays, œ sont les représentants des syndicats officiels qui chantent "les damnés de la terre" (F. DE CLOSETS, 1985, p. 47).

"Il y avait eu installation d'une pépinière d'idées neuves dans un sarcophage de mythes fossilisés" (ibid, p. 116).

Ces différents éléments de contexte, de chronie, ou de continuum posent toute la question de la rencontre entre le psychanalyste et le patient, entre le psychanalyste et la famille, car il s'agit bien ici de la rencontre de deux histoires, ayant chacune leur code, leur sensibilité. HALL montre très bien les conditionnements que nous imposent les cadres culturels, et les niveaux d'incompréhension qui peuvent en surgir, incompréhension souvent de plus en plus difficile, au prorata des efforts fait pour la lever.

Et par exemple, sur le plan méthodologique, tout le travail de FREUD, écrit par un Allemand, pour des Allemands, à partir de sujets allemands (certes il y avait un Russe **"l'homme aux loups")** peut-il être adapté et compris par un Américain, un Japonais, un Français, ou un Arabe, qui ont tous des **"danses de la vie"** différents ? C'est une question que je pose. Mais quand on lit les travaux de HALL et qu'on voit le nombre d'incompréhensions qui peuvent surgir à partir d'échanges banals, de messages tout simples, on peut se demander effectivement ce qui peut se passer lorsqu'on prend à notre compte la théorie freudienne, pensée par un Allemand, alors que nous sommes de culture française ?

C'est pourquoi tout comme l'historien, il est nécessaire de revenir à la trace et à la problématique de l'historicité.

Il n'est d'histoire que ce qui change. Le mot histoire désigne aussi bien ce qui est arrivé que le récit de ce qui est arrivé. La question qui se pose alors par rapport à l'écriture est de savoir **"Qui** décide de quoi il y aura histoire". "En ce sens, l'histoire a accompli deux mutations essentielles : la première avait été celle par laquelle elle s'était arrachée à sa fonction de mythe collectif, pour devenir connaissance désintéressée de la pure vérité. La seconde mutation est celle par laquelle nos historiens ont peu à peu pris conscience du fait que tout était digne de l'histoire" (VEYNE P. 1968, p. 424). Certes, mais là encore avec les interférences dues aux fondements même des cultures : "Qu'on soit dans le compilage des **annales chinoises,** où des bureaucrates spécialisés écrivaient détail par détail et au jour le jour tous les événements, mais dont à la limite on ne pouvait rien faire, faute d'une dimension critique", faute de Sens.

"Qu'on soit dans le **système de l'Inde** où le sens de l'histoire restait limité ou conditionné par le refus du temps ou du moins de la chronologie, la force des mythes cycliques aboutissant à la conception d'un éternel présent, le goût proliférant du merveilleux.

"Qu'on soit dans le **système islamique** où le livre Saint du Coran est considéré comme un livre d'histoire, et que les événements ne seront écrits qu'en fonction du Coran lui-même afin de faire la preuve qu'il est bien une religion révélée (PALMADE G. 1968, p. 430).

"Qu'on soit dans le **volonté de justification** sensible dans le récit que VILLEHARDOUIN donne de la IV^{e} croisade, au début du XIII^{e} siècle ; ou **le souci d'idéalisation** de la personne royale. C'est l'aspect hagiographique du Saint-Louis de JOINVILLE, ou même une **prise de parti politique** : FROISSANT au XIV^{e} siècle, puis les chroniqueurs du XV^{e}, sont au service d'un prince, d'une cause.

"Qu'on soit dans les **mythes de l'histoire ouvrière,** réécrite par la syndicratie comme le souligne François DE CLOSETS ; syndicratie qui "veille jalousement sur la relique qui sacralise son pouvoir" (1985, p. 127).

Ce que l'on peut constater c'est que "la vie sociale est extraordinaire d'inertie et de continuitié. Ici le passé perdu, l'enfance à jamais imprimée dans la mémoire et les fossiles d'anciennes batailles encombrent l'espace et paralysent l'action. Authentique ou falsifiée l'histoire effleure à chaque pas, comme dans le Bassin Méditerranéen où des peuples successifs ayant partagé les dieux, les sanctuaires et les pierres, ne distinguent plus l'inventé de l'empreinte. Seul l'assassinat de l'ancêtre tyrannique, si proche et si lointain nous donnera notre liberté adulte. Avant d'affronter l'an 2000 regardons une dernière fois son enfance convulsive et libérons par ce rappel historique notre inconscient comme une psychanalyse qui affranchit la conscience individuelle en faisant ressurgir un passé obscur et obsédant". (1985, p. 75).

Comme le dit MAZAURIC "La genèse de l'histoire montre assez que l'objectivité du savoir historique se prépare au sein de l'idéologie selon une démarche de rupture, inlassablement recommencée, avec l'idéologie elle-même (1968, p. 438).

Aussi, il me semble tout à fait passionnant de voir réapparaître sous la plume d'Alain TOURAINE, sociologue de l'Action, la notion de Sujet, avec la conscience qu'il a (dans l'action, l'historicité, les mouvements sociaux, les représen-

tions politiques des demandes sociales), "d'être coincé ntre, d'une part un nouvel individualisme désabusé, et autre part, les forces générées et bureaucratisées des repré- ntations anciennes de la vie sociale" (1984, p. 49).

Le concept de SUJET représente pour TOURAINE "la apacité des hommes à se libérer à la fois des principes anscendants et des règles communautaires".

"L'accent mis sur le sujet et sur la conscience donne un rincipe d'unité moderne, entièrement sécularisé, à la vie ociale qui peut dès lors être définie indépendamment de ntervention de l'Etat (TOURAINE A. 1984, p. 96).

L'essentiel est que **le Sujet ne peut plus être défini en ter- ues historiques.** La société était dans l'histoire ; maintenant histoire est dans les sociétés, lesquelles sont capables de oisir leur organisation, leurs valeurs et leur processus de angement, sans devoir légitimer ces choix par leur confor- ité avec des lois naturelles ou historiques (1984, p. 97).

Ainsi les trois éléments centraux de la vie sociale, que oursuit TOURAINE sont : le Sujet comme distanciations e pratiques organisées et comme conscience ; l'Historicité omme ensemble de modèles culturels (cognitifs, économi- ues, éthiques) et comme enjeu du conflit social central ; les Mouvements sociaux qui se combattent pour donner une orme sociale à ces orientations culturelles" (1984, p. 102).

Il devient nécessaire de reprendre en compte le Sujet dans anamnèse de son historicité, puisqu'il est entre l'histoire es précipités résiduels du jeu de nos mécanismes de éfense, et les replâtrages, parfois fallacieux des messages ultiformes de l'univers médiatique social, véritable condi- onnement. Tronqué ou dépossédé, d'un côté ; rempli, ourré, gravé de l'autre, tel est le Sujet. "D'autant plus que e Moi n'est toujours que la moitié du Sujet ; encore est-ce elle qu'il perd en la trouvant. On comprend donc qu'il y enne et qu'il cherche à la retenir en tout ce qui paraît la oubler en lui-même ou dans l'autre, et lui en offre, avec effigie, la ressemblance" (LACAN, 1955, p. 346).

Cette tâche des retrouvailles est rendue d'autant plus dif- icile, du fait même du langage, et de la parole. "Je m'iden- fie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme n objet. Ce qui se réalise dans mon histoire n'est pas le assé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le arfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur anté- ieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de evenir" (LACAN 1953, p. 300).

"Le Sujet est en exclusion interne à son objet" (LACAN 965 p. 861). D'où la nécessité absolue de l'intervention xtérieure, pour aller contre cette ectopie, en quelque sorte, t remettre les choses à leur place (représentation de chose, ais aussi représentation de mot), et de se rassurer en trou- ant dans les faits — qu'on dira "historiques" dans l'après- oup — le lien de la généalogie, c'est-à-dire finalement **l'his- oire des paternités et des maternités** précédentes. Et il est tonnant de voir sous la plume des historiens la fréquence u mot "père de", ou de l'expression "attribuer la paternité ". C'est aussi étonnant de constater que les grands philoso- hes qui ont essayé de s'affronter à la problématique u temps absolu, que ce soit HEGEL, ou NEITZCHE ou HEIDEGGER dans son deuxième tome de "L'être et le emps", toujours promis, mais jamais écrit, ont pu avoir ois figures du destin : le débouché dans la théologie du ôté de Dieu le père ("Alpha et Oméga de toutes choses") ; a sortie dans la folie ; ou l'échec castrateur qui a réduit à éant la fonction de l'écriture. Par cette sorte de butée sur le éel de LACAN, du côté de la Chose, du côté de l'impossi- le. "La Chose n'est pas nominable comme telle. C'est un oyau vide, un trou, une vacuole, au lieu de l'Autre. Elle est uette, elle se soutient d'un statut d'ex-sistence. Elle est pri- ordiale : elle surgit dans la première rencontre avec le pro- hain ; en même temps qu'elle était déjà là. Antérieurement u refoulement, elle existe néanmoins dans un champ de ngage. Par son vide, elle donne à la parole son caractère e loi, et ex-sistant au lieu de l'Autre, c'est la virtualité de sa puissance inconsciente. La Chose, c'est le sujet" (PORGE E. 1976, p. 164).

Le Réel, c'est effectivement l'impossible, car penser aux possibles qu'on imagine, serait contraire au déroulement de l'histoire. Il aurait été possible que Napoléon gagnât à Waterloo, mais **ce n'est plus possible,** puisqu'il en a été ainsi. C'est pourquoi le "Réel, dit LACAN, c'est l'interpré- tation".

C'est pourquoi FREUD a été le plus sage de tous en répondant à cette question inaugurale sur l'origine, par son concept de "Fantasmes originaires", ou par la belle méta- phore corporelle de l'ombilic du rêve. Ombilic, lieu mythi- que, lieu trace par excellence, lieu symbole, lieu magique, et les mères musulmanes le savent bien qui gardent précieuse- ment séchés dans un coffre ou entre les pages d'un Coran le reste de cordon ombilical de l'enfant qui sera utilisé en cas de maladies diverses pour cet enfant et lui seul, et paraît-il, selon Néfissa ZERDOUMI (1967, p. 81) avec des taux de guérison spectaculaires. Rationnels comme vous l'êtes sans doute, vous allez penser que je vous raconte des histoires !

Et il reste en tous les cas évidents, et parfois difficiles à vivre, que l'on prend conscience de l'importance de l'his- toire, lorsque les parents ou les grands-parents décident, et qu'ils emportent avec eux, tout ce qu'ils avaient gardé en mémoire et qu'ils n'avaient pas eu le temps de raconter, ou que nous n'avions pas osé le leur demander. Surtout quand une jeune sœur, ou un frère plus jeune, vient demander au frère aîné des renseignements histoirques sur sa propre vie. Est-ce que "tu sais ?" Est-ce que "tu as vu ?" est-ce que tu te rappelles ? (PICOCHE 1977, p. 696).

Nous retrouvons dans ces questions, Pétymologie du mot **histoire.** Histoire vient de la racine indo-européenne : WEID-voir d'où "wid-tôr Histôr" qui sait, qui connaît, d'où historia "recherche, information", "relation de ce qu'on a appris" (PICOCHE J. 1971, p. 696).

C'est pourquoi aussi il est émouvant de se trouver dans des lieux porteurs d'histoires, car ils nous offrent un témoi- gnage du passé, mais ils nous introduisent aussi à la dimen- sion de notre propre mort. La mort non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, inconnue certi- tude empirique du sujet, mais selon la formule qu'en donne HEIDEGGER, comme "possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indé- terminée du Sujet" entendons-le du sujet défini par son his- toricité.

En effet, cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme réelle, c'est-à-dire non pas le passé physique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est par- fait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé qui se manifeste renversé dans la répétition" (LACAN 1953, p. 318). Là où le sujet recevra sous la forme inversée qui con- vient à la promesse, son propre message oublié (LACAN 1957, p. 439).

Souvent, sur ces lieux la parole s'estompe, et le silence s'installe, traversé que nous sommes par la transcendance, et le caractère sacré de notre vécu intérieur. C'est pourquoi aussi, nous sommes très touchés par l'amnésique, car il nous renvoie à la dimension de la perte, à la dimension de l'irré- vocable au sens du **parier** (VOX) **de** la **vocation** (appel) et du **resouvenir** (évoquer). C'est pourquoi aussi les mémoires modernes "vives", "mortes" de nos ordinateurs, et toutes les technologies sophistiquées des "gardiens de la trace" exercent sur nous une étrange fascination. Comme nous parle directement tout ce qui touche aux O.V.N.I., aux êtres de l'espace, "venus d'ailleurs", extra-terrestres qui nous introduisent brutalement à un lien social autre qui nous sidère, nous inter-sidère. Cette rencontre du 3e type, ou bien encore le doigt magique de E.T. touchant le doigt fragile d'un bébé, fac-similé iconographique de la création d'Adam de Miche-Ange, acte sacré de la naissance, et de la vie, de la

réparation et de l'Eternité.

Le dernier roman de Vladimir VOLKOFF **"le Professeur d'Histoire"** est intéressant en ce sens.

Ce livre est bouleversant. Il s'agit d'une histoire de paternité doublée d'une histoire de paternité trichée. C'est l'histoire d'un jeune homme (Joël), qui vient voir son père (FONCREST) pour lui demander de l'argent pour un avortement que doit faire sa petite amie. Ce père a donné Joël à adopter à un autre monsieur qui est devenu son père adoptif. Dans ce roman, qui trace en parallèle l'histoire de ce père et l'histoire de ce jeune homme, on a tout au long du livre une foule de petites phrases où il est question d'un "secret" (p. 168-169). "Je connais le secret honteux...

"C'est le secret le mieux caché parce qu'on le cache dès qu'on le révèle... En tout cas, ils croient le révéler, et ils le camouflent. Plus ils le hurlent sur les toits, plus on passe à côté. Si peu de gens le connaissent vraiment ! Même ton petit curé intégriste... Toi ? Peut-être. Si tu le connais, il faut que je te dise que moi aussi. Si tu ne le connais pas, il faudrait que je te l'apprenne, seulement on ne peut pas l'apprendre à ceux qui ne le connaissent pas déjà. Pourtant, il me semble, c'est absurde, que si tu ne le connais pas, tu le connais tout de même, parce que tu es mon père, parce que tu es père : ce n'est pas ton intelligence qui le connaît, ce sont... tes glandes. Et, c'est encore plus absurde. Il me semble que si je ne le connaissais pas, je le connaîtrais encore, par ce que je suis ton fils, parce que je suis fils. Mon seul avantage, en ce moment, n'est pas de le connaître, mais de savoir que je le connais. C'est cela qui est gênant. En réalité tous ceux qui ne le connaissent pas le connaissent, Pat et Jules aussi, et pourtant eux moins que les autres, parce que c'est leur profession d'être pères, et qu'un secret pareil ne peut pas être professionnel... Enfin, tu vois ce que je veux dire", (p. 168-169).

Et jusqu'à la fin du roman nous sommes tenus en haleine avec ce secret. Et le secret est le suivant : on apprend que ce jeune homme est frappé d'une azoospermie totale (p. 206), donc, on comprend à ce moment-là que la grossesse pour laquelle il demandait l'avortement, il n'en est pas l'auteur. De plus, ce père qu'il vient ré-investir, et que très justement, VOLKOFF appelle "le professeur d'histoire", rentre dans les ordres et devient moine, ce qui permet au fils de créer un seul syntagme **"Papapapa".** "C'est curieux de pouvoir t'appeler doublement père" (p. 220). Et quand Joël demande à son père pour quelle raison il est entré dans les ordres, ce dernier lui répond d'une manière hautement pontifiante que les moines sont là car ils sont les "témoins de l'Invisible, rien de plus (l'index levé :) rien de moins, mais surtout rien de plus !" (p. 216). "J'ai eu l'occasion ici, dit le père, de beaucoup repenser à ma vie, parce que je cherchais ce qui avait dû déplaire à Dieu et ce qui, par extraordinaire, avait pu lui plaire. Ma **faille je la connaissais déjà,** mais je commettais l'erreur de l'attribuer à l'histoire. Je me disais : je suis né dans une de ces familles qui sont l'histoire d'un pays encore plus qu'elles ne la font. Et c'est vrai : nous appartenons, nous autres, au tissu de l'histoire, à sa chaîne et à sa trame. Pour l'action d'abord ; ensuite **par le souvenir.** Seulement, en réalité, il n'y a pas d'autre histoire que l'histoire organique de chaque être. Chacun prend le relais à son étape. Je suis tel que je suis à cause de ce qui m'a précédé, mais je suis responsable de moi tel que je suis et non pas tel que j'aurais pu être si j'étais né dans d'autres circonstances. Avant de me reconnaître homme, je me reconnais tel homme : c'est le point de départ. Ce que j'ai découvert ici, c'est que je suis responsable de ma faille héréditaire, comme le lapin est responsable de sa lapinerie et l'éléphant de son éléphantisme. Cette faille peut me venir d'ailleurs, mais elle est à moi, **c'est elle moi"** (p. 228).

Avec l'exemple de ce roman, nous nous trouvons confrontés à la coupure, à l'Inconscient, à la Division du Sujet, à la problématique de la paternité, et à la réciproque de la paternité", comme le dit si joliment Emmanuel LEVINAS (1968, p. 225), c'est-à-dire la filiation. "La relation père-fils indique à la fois une relation de rupture et un recours.

"Rupture, reniement du père, commencement, la filialité accomplit et répète, à tout moment, le paradoxe d'une liberté créée. Mais dans cette apparente contradiction et, sous les espèces du fils, l'être est infinement et discontinuement, historique sans destin. Le passé se reprend à chaque moment, à partir d'un point nouveau, d'une nouveauté telle qu'aucune continuité, comme celle qui pèse encore sur la durée bergsonienne, ne saurait compromettre. Dans la continuité en effet, où l'être porte toute la charge du passé (même si dans sa projection vers l'avenir, il devait, au mépris de la mort recommencer), le passé limite l'infinitude de l'être et cette limitation se manifeste dans la sénescence.

"La reprise de ce passé peut se produire comme **recours** : le Moi fait écho à la transcendance du Moi paternel qui est son enfant, en existant une existence qui subsiste encore dans le père : le fils est sans être à son compte, il se décharge de son être sur l'autre et, par conséquent, joue son être : un tel mode d'existence se produit comme enfance avec son essentielle référence à l'existence protectrice des parents.

"La notion de maternité doit être introduite ici pour rendre compte de ce recours. Mais ce recours au passé avec lequel cependant le fils a rompu par son ipséïté, définit une notion distincte de la continuité, une façon de renouer avec le fil de l'histoire, concret dans une famille" (ibid p. 255).

"Dans la paternité où le moi à travers le définitif d'une mort inévitable, se prolonge dans l'Autre, le temps triomphe par sa discontinuité de la vieillesse et du destin (ibid p. 258).

"Et nous sommes devant le temps, et dans cette permanence du Moi confronté à l'irréparable. L'irrépérable ne tient pas au fait que de chaque instant nous conservons souvenir ; le souvenir, au contraire se fonde sur cette incorruptibilité du passé, sur le retour du moi à soi. Mais le souvenir surgi dans chaque instant nouveau ne donne-t-il pas déjà au passé un sens nouveau ? Dans ce sens, mieux que s'accoler au passé, ne le répare-t-il pas déjà ? Dans ce retour du nouvel instant à l'instant ancien, réside en effet le caractère salutaire de la succession. Mais ce retour pèse sur l'instant présent, "lourd de tout le passé" même s'il est gros de tout l'avenir. Sa vieillesse limite ses pouvoirs et l'ouvre à l'imminence de la mort.

"Le temps discontinu de la fécondité rend possible une jeunesse absolue et un recommencement, tout en laissant au recommencement une relation avec le passé recommencé, dans un retour libre, libre d'une liberté autre que celle de la mémoire, vers le passé et dans la libre interprétation et le libre choix, dans une existence comme entièrement pardonnée. Ce recommencement de l'instant, ce triomphe du temps de la fécondité sur le devenir de l'être mortel et vieillissant, est un pardon, l'œuvre même du temps", (ibid p. 259).

En conclusion, ce que nous avons voulu mettre en évidence dans cette exposé, c'est l'articulation que l'on peut faire entre la psychanalyse et les concepts de certaines sciences connexes (approche culturelle avec Edward T. HALL ; ré-introduction de la notion de Sujet, avec Alain TOURAINE ; dimension onto-métaphysique et phénoménologique avec Emmanuel LEVINAS). Montrer comment ces concepts nous conduisent en tant que clinicien à nous réinterroger par rapport à notre cadre de référence théorique, notre "point trois O ?" (de MARTINO, 1982) ; et, à nous retrouver en tant que sujet, pris que nous sommes nous-mêmes dans un provessus historique (accumulation des traces dans notre psyché, au niveau du processus primaire), dans LE processus historique en général (de la chaîne mondiale des événements historiques, comme membre à part entière d'une classe et d'une culture donnée), et dans la trace historique de l'autre, client, dans ce qu'il nous dit, de ce qui lui reste, de ce qu'il pense, croit, avoir vécu, et dans l'entrelac de ce que nous pensons pouvoir recevoir, et avoir compris de ce qu'il nous dit aujourd'hui, de son in-temporalité (au sens freudien 1915), dans sa démarche de remonter

("ana", grec) la mémoire ("mnésis"), anamnèse, pour tenter de découvrir un ensemble d'éléments signifiants pour lui.

Dans ce processus d'anamnèse, l'historien professionnel sera tenté de nous enfermer dans une historicité. Mais comme nous l'avons vu, ce statut scientifique de l'histoire, n'existe pas. Car il est lui-même le résultat d'une écriture faite par un homme, confronté dans son travail, de coucher ses traces pour la postérité avec son propre Inconscient, avec sa propre généalogie (histoire des paternités et des maternités). L'important dans une histoire, c'est finalement le rapport implicite qu'ouvre le fait d'être, à un moment donné, le maillon de chaîne, un lieu de passage entre ce qui n'était pas et ce qui ne sera plus. Réfléchir sur son histoire c'est finalement prendre conscience de la Mort. C'est aussi réfléchir sur une trajectoire. C'est surtout comptabiliser nos moments d'être, Sujet), ces moments précis tout au long de l'onde périodique (au sens des physiciens) du "fading", où nous nous apparaissons à nous-mêmes dans cette rencontre inaliénable, comparable au "satori" de la méditation Zen.

C'est savoir aussi, que dans la rencontre clinique avec l'autre, il y a toutes les mini-touches de sensibilité que laissent les traces des conditionnements culturels. Mais à condition d'entendre ces dernières, non pas comme concepts intellectuels vides, mais comme fondements premiers originaires, étoffe ontologique, sur laquelle vont venir se broder les arabesques motifs du Sujet. C'est pourquoi il nous semble utile de ré-interroger la psychanalyse dans son statut épistémologique.

Réfléchir sur le Sujet dans son rapport à l'historicité, à travers son processus d'anamnèse, c'est aussi prendre conscience qu'à travers notre groupe familial et les groupes sociaux auxquels nous appartenons (ou que nous haïssons viscéralement) nous sommes des héritiers, mais aussi des promoteurs de scénarios dans des marketings de changement, car comme l'écrit Alain TOURAINE "c'est bien sur cette scène politique encombrée de pesants appareils et de mécanismes de répression, trouée d'appels à l'identité, traversée par les jeux de l'amour et du hasard, qu'il nous faut entreprendre la tâche, que d'aucuns pourront juger impossible, de reconstruire une représentation de la vie sociale. Tâche plus difficile encore dans un pays comme la France où ce désarroi de l'analyse reste encore recouvert par le linceul des idéologies mortes" (1984, p. 12).

Le travail de découverte, d'interprétation ? Oserions-nous dire ? Mais, à coup sûr de rencontre, va consister pour TOURAIN "à percer l'écran des idéologies mortes ou perverties, et tout autant des illusions du pur individualisme ou la fascination de la décadence pour donner à voir la présence de l'Acteur et aider à faire entendre sa parole".

Mais une parole pleine de Sujet dirons-nous, avènement d'autant plus important à prendre en compte aujourd'hui, avec une révérence confinant le sacré que "la plupart des mouvements sociaux qui occupent aujourd'hui la scène de l'histoire s'appuient sur un **statut transmis** et non plus sur un statut acquis par l'Acteur" (TOURAINE 1984, p. 258).

DISCUSSION

Marcel THAON *:*
Merci à Joël DE MARTINO.

Christian GUERIN :
Une question à Joël : et "la rencontre clinique, dans tout ça ?" En quoi effectivement tout ce que tu viens de préciser et de remettre en chantier à propos de la question du Sujet permet aussi de préciser, de critiquer la pertinence de ce groupe de mots que nous utilisons ces jours-ci : "La rencontre clinique ?".

Joël DE MARTINO *:*
Dans la rencontre clinique, ce qu'il y a effectivement d'important, c'est ce que montre LACAN dans ce qu'il appelle le "fading du Sujet", ce sont des moments de rencontre où on s'apparaît tout d'un coup à soi-même. Le concept de Sujet, chez LACAN, est un concept intermittent. On ne devient Sujet de son Inconscient que quand on est dans la rencontre de la découverte, entre deux signifiants. Ce qui me semblait là intéressant à reprendre à la lumière des différentes données apportées par les approches culturelles de HALL, ou des différents travaux d'Alain TOURAINE (c'est une question sur laquelle je travaille depuis pas mal de temps), c'est le pourquoi on se retrouve pris dans un système de travail ; c'est inviter à se rappeler que dans la rencontre clinique avec l'autre, cette rencontre clinique est déjà pré-in-formée par les éléments de "contextes pauvres", c'est-à-dire, les éléments liés au cadre de référence du clinicien. Et quand un client va chez un analyste lacanien, ou kleinien, ou freudien ; on va faire de la bio-énergie ou de la Gestalt-Thérapie, ou autre, le fait même qu'il ait décidé d'aller chez tel type d'analyste, implique qu'il a déjà déterminé sur quel mode il veut faire Sa propre rencontre avec lui-même. Et ce qui me semble intéressant dans le cadre de journées comme celles-ci (je l'ai entendu ce matin avec Anne CLANCIER, Madeleine DU LAC, Bernard CHOUVIER et toute sa question sur l'idéologie), c'est que dans ce travail que nous faisons, où nous aidons l'autre à se découvrir comme Sujet, nous oublions dès fois de refaire pour soi, de temps en temps, ce propre travail qui nous demande à réapparaître comme Sujet par rapport au cadre clinique auquel nous nous référons dans notre pratique clinique.

Anne CLANCIER :
Je vais répondre à la fois à Joël DE MARTINO, qui a fait un bel et bien exposé qu'il faudrait méditer parce qu "il est tellement savant qu'il faudrait le relire ; il m'a donné envie d'aller lire les travaux de HALL : ce qui est très important ; et aussi répondre à Christian GUERIN que la clinique n'est pas absente de ça, et que Joël DE MARTINO nous tend une perche pour la clinique. Et il y a un point qui me tient à cœur dans la fonction de l'histoire dans la clinique, c'est l'histoire des familles, l'histoire de l'enfant, du Sujet, mais surtout l'histoire de la Famille. Je suis frappée, en voyant des sujets en analyse, ou des parents, du fait qu'ils ne parlent jamais du passé de leurs familles. On en parlait beaucoup autrefois. Dans ma famille on en parlait. Mais aujourd'hui dans les familles on en parle de moins en moins, et j'essaie de les amener à restituer leurs souvenirs d'enfance ; leurs grands-parents : car ça permet au Sujet de fonder son identité. Je pense notamment à un patient frappé d'un état dépressif mais surtout d'une inhibition massive. Il connaît bien l'histoire de sa famille parce que ses ancêtres remontent à Pépin le Bref (ou si ce n 'est pas lui, c'est à son fils ou à son petit-fils). Il connaît tout ça. Il a toutes les archives. Et je luis dis : "Vous en parlez à vos enfants ?" "Non, me dit-il, pourquoi ?" "Vous avez les documents, vous pouvez en parler". J'essayais de lever cette inhibition massive, car il y a un gros problème qui se créé dans la famille entre lui et les siens. Et je crois que c'est très très important (même si on ne connaît pas ses ancêtres, on a presque tous connu ses parents ou ses grands-parents), de pouvoir en parler. Et je pense que sur le plan culturel, il y a un phénomène important : c'est le succès qu'ont les mémoires : donc ; c'est un besoin psycho-social. Et je pense au drame des enfants adoptés qui justement n'arrivent pas en général, même quand les parents adoptifs veulent les aider, à retrouver ces bases, ces fondements d'une identité.

Joël DE MARTINO *:*
C'est tout à fait important, ce que vous soulignez, Anne. Sur le drame des enfants adoptés, je connais un enfant qui

souhaite faire plus tard comme métier : policier. Et quand je lui demande pourquoi ? Il me répond : "C'est pour retrouver les traces". Il a actuellement aussi, l'idée d'être historien. Je trouve tout à fait signifiant le rapport qu'il a à son futur métier, en tant qu'il est révélateur du manque qu'il a vis-à-vis de sa propre histoire.

C'est vrai aussi qu'on rit beaucoup des boys-scouts et des veillées d'antan, où on se retrouvait autour d'un feu pour se raconter les anecdotes du grand-père ou de la grand-mère. Cette coutume se perd dans beaucoup de familles. Mais quand on la ré-instaure dans son propre dispositif familial, il s'ensuit un mouvement euphorique extrêmement fort. Je crois qu'il est effectivement important déparier de l'histoire des parents et des grands-parents, même si les héritiers s'en emparent ensuite pour faire des mythes à la Pagnol...

Bernard CHOUVIER :
Je voudrais poser une question à Joël DE MARTINO sur "la complémentarité" ou la "transversalité", qui ont déjà été évoquées ce matin : est-ce que tu pourrais définir au niveau méthodologique ce passage, où tu as fais une équivalence très rapide entre la métaphore, le transfert, le déplacement en disant que c'était la même chose... Oui... Mais comment se fait ce passage au niveau de l'histoire, au niveau de la politique ? Quel est le fil d'Ariane qui peut nous permettre de penser de façon un peu théorique, de façon générale ?

Joël DE MARTINO :
Le mot utilisé par Christian GUERIN ce matin de "complémentarisme", de "complémentarité" est un concept de Georges DEVEREUX. Je préfère en ce qui me concerne parler d'approche transversale. Cet adjectif renvoie pour moi à une image liée au sens étymologique du terme.

Lorsqu'on est face à un événement clinique, je dirais un événement humain au sens large, on a tendance en fonction de sa propre formation initiale ou de ses diverses formations, à fonctionner avec tel référent plutôt qu'avec tel autre. On a tendance à voir les événements et à les décoder à partir de ce propre cadre de référence. Ça me fait penser à ce que dit DEVEREUX, que lorsque des chercheurs se butent sur un fait, il ne sert à rien de les mettre le nez devant le fait, ou de leur demander de développer l'événement ou le fait sur lequel ils s'affrontent, mais qu'il s'agit plutôt de voir quelles sont les interférences qu'il y a, et les empêchements de fonctionner ensemble, vu le cadre de référence théorique de chacun.

Ce que j'essaye d'articuler c'est : comment est-il possible d'ouvrir l'approche de certains types de phénonmènes en ne restant pas simplement enfermé dans un seul cadre de référence. Et c'est vrai qu'un événement inscrit dans un cadre "x", va avoir un sens "x prime" ; et si on prend ce même événement et qu'on l'inscrive dans un cadre "y" (tout aussi pertinent que le premier) l'événement prendra un sens "y prime", etc.. etc. Tout le problème méthodologique est : comment articuler ces différents cadres entre eux avec — c'est une question sur laquelle je bute actuellement et je n'ai pas la réponse, je cherche là-dessus — un peu ce que disait KANT quand il découvrait ces principes régulateurs de la Raison, ces jugements discriminateurs qui permettraient de dire à un moment donné, la vérité de l'événement (Vérité, au sens hégélien de "certitude reconnue (aufhebung) par des tiers") est plutôt dans ce cadre-ci, que dans ce cadre-là. C'est la question fondamentale, d'une part, de l'échelle de pondération des cadres ; et, d'autre part, du renvoi à ce moment-là à des images de modélisation épistémologique : dans quel ordre va t-on faire intervenir ces cadres : est-ce un ordre chronologique ? ou bien ces cadres interviennent-ils simultanément de façon synchronique, etc... etc... Et effectivement au niveau d'un point, je le vois à propos de mon propre itinéraire pour être passé dans différentes filières ayant des cadres de références différentes, j'ai toujours appris des choses nouvelles, etc.. acquis une façon de voir les choses de manière "autre". C'est ce que j'avais développé dans mon livre "Formation paradoxale et Paradoxes de la formation" avec l'hypothèse du Choix Idéologique Pré-réflexif. C'était montrer qu'on a : d'abord fait un choix pour un cadre qui peut-être nous sécurise, dans lequel on se sent le plus à l'aise, ou bien dans lequel il y a des enjeux narcissiques très importants, voire qui servent de thérapie pour le clinicien, etc.. Et puis, après, on a tendance à vouloir voir les choses exclusivement à travers cette lorgnette que constitue le cadre de référence qu'on a choisi. Et c'est très intéressant — on le retrouve beaucoup sous la plume de DEVEREUX — car ce dernier l'a empruntée à POINCARE, c'est la formule : si un événement, un fait a reçu une explication, il peut recevoir une explication tout aussi convaincante, d'une autre manière, et d'une autre façon, dans un autre cadre. Et je crois que dans le travail clinique, il est important d'élargir ses cadres de référence, et, en tous les cas, à coup sûr, quand on commence à fonctionner dans le ronron de la pratique dans laquelle on est, de se réintégrer sur : "Pourquoi ce cadre-là ? avec lequel je travaille ? Pourquoi ces outils-là et pas tels autres, dont un collègue branché sur ceux-ci m'affirme qu'ils sont tout aussi efficaces que les miens. C'est ce que j'ai bien aimé dans l'exposé de Anne CLANCIER, ce sont ces différents niveaux qu'elle pouvait introduire, dans le cadre de la cure-type. Et je pense fondamentalement qu'il y a un certain nombre de symptômes ou un certain nombre de problématiques cliniques qui se traitent mieux, plus facilement, pour lesquels on obtient des résultats plus rapides, plus durables dans tel cadre plutôt que s'ils étaient traités dans tel autre cadre. Parfois le cadre kleinien, peut être plus opératoire que le cadre lacanien ; parfois la bio-énergie fait plus avancer le Sujet, que la cure classique freudienne, etc.. Et si on met autour d'une même table un lacanien ou un bio-énergéticien, pour peu qu'ils soient l'un et l'autre dans une "orthodoxie" fermée, dans "l'idéologie morte" comme le dit TOURAINE, ils n'auront aucun point d'accord, et ne feront jamais l'effort de comprendre comment l'autre par le cadre qu'il propose, peut obtenir une levée des résistances, ou bien l'abandon d'un mécanisme de défense, d'autant plus que tous disent aller dans le même sens : sortir la personne de sa souffrance, lui permettre d'être Sujet.

Anne CLANCIER :
Vous m'avez encore donné une idée, Joël. Je pense à nos patients qui peuvent être de milieu socio-culturels différents du nôtre, et qui nous apportent beaucoup sur ce plan-là. En général, nous avons un grand éventail de patients de milieux différents. Ils n 'ont pas le même vécu. Ils ne nous apportent pas la même chose. Et ce sont eux qui nous obligent à remanier nos propres modes de pensée, nos modèles théoriques. Par exemple, j'ai eu un patient qui n 'avait jamais lu un livre de psychanalyse, mais qui était très intelligent, surdoué, mais qui ne connaissait pas ce langage. Il avait besoin, lui, de retraduire dans son langage ce qu'il ressentait de ce que je comprenais. C'était un langage d'homme d'affaires, un langage informatique, etc... Il m'a appris des choses passionnantes : la loi de PARKINSON. Moi je croyais que c'était une maladie. Il m'a appris que c'était tout autre chose. Ça m'a appris à repenser moi-même les concepts, à en trouver une autre formulation. Nous leur devons beaucoup, WINNICOTT a dédié un de ses livres à ses patients. Je crois que nous pourrions tous le faire.

Joël DE MARTINO :
Ça me fait associer à une situation dans un établissement d'enfants, qui prépare les fêtes de la Noël. L'éducatrice de groupe a l'idée de réaliser des petits Pères Noël, de façon très simple, en faisant un cône de carton, en posant une petite boule blanche au sommet, et en faisant les décorations nécessaires qui permettront de reconnaître Le Père Noël. Elle se trouve dans un groupe où il y a un tiers de maghrébins. Ceux-ci réalisent des Pères Noël, en peignant les cônes en... vert ! Alors que les autres ont, par apprentissages culturels, réalisé des cônes rouges, avec le volant de

oton blanc pour représenter la fourrure du bonnet du Père loël. Cette éducatrice dit deux ou trois fois à ces enfants naghrébins : "Ce n'est pas un Père Noël, ce que tu me fais à !" et l'enfant continue à maintenir que c'est "Son" Père loël. Et cette escalade est allée jusqu'à la destruction des bjets en question, entraînant pour l'enfant une crise extrêement importante. C'est pourquoi, ces travaux de HALL ne semblent si importants avec ces notions de "culture à ontexte pauvre" et "culture à contexte riche", et nous conuisent à voir pourquoi telle action proposée à un moment onné dont on pensait qu'elle allait amener des résultats apides et positifs, se trouve ne pas aboutir "être coincée". e pense notamment à toutes ces interventions dans les cités ites "à haut risques", où se côtoient différentes cultures. à où le statut de la femme se trouve être particulièrement auvegardé et dans la culture, et dans l'histoire, et dans le ythe. Là où les éducateurs au nom de la liberté de la emme, de la liberté humaine, se mettent à lancer des opéra- ions de travail qui vont amener exactement l'inverse de ce u'ils voulaient faire. Je pense à des groupes voulant initier es femmes à la contraception ou à l'éducation sexuelle, leur ction, au lieu de "libérer" les femmes, a conduit à ce que elles-ci soient littéralement "enfermées" chez elles : les poux, les frères, interdisant toute sortie.

***Danielle DRA VET** :*

A propos de ce dont on a parlé de la multiplicité des cadres t des approches, il me semble que de toute façon, on ne eut éviter le fait que ce travail-là nous ancre déplus en plus lans un corps qui est unique pour chacun : d'une part là où 'origine la motivation pour ce métier-là ; et puis aussi 'affiliation dans laquelle on se trouve prise. Et c'est comme n voyage : on a beau aller partout dans le monde, on est oujours du pays d'où l'on vient. Et je sens que le rapport à a multiplicité des cadres différents, pour moi... il est omme ça.

***Noël DE MARTINO** :*

*Tu fais une remarque très importante. Il ne s'agit pas dans es références aux divers cadres de perdre toute référence table, sans quoi on se déstructure complètement. Et ce que 'ai trouvé "chouette" dans l'intervention d'Anne, tout à 'heure, c'est qu'à un moment donné elle rétablit avec son patient un cadre "ortho-doxe". Quand on voit en effet que quelqu 'un joue sur plusieurs cadres à la fois, et qu 'on repère que pour lui, c'est plus un mécanisme de fuite, qu'une aide, l faut à un moment donné repréciser les règles de façon erme. La disponibilité vraie, si je devais la définir serait : st-ce qu'on peut aller dans la rencontre vers l'autre sans ucun a priori ? C'est très difficile. Nous sommes renvoyés à, à tout le travail de WINNICOTT sur les "aires de jeu". C'est pourquoi dans l'exemple de Bernard CHOUVIER, ce natin, avec le puzzle, il laisse à l'enfant, à un moment donné, le champ libre, ce qui permet tout d'un coup à ce dernier de sortir d'un cadre où il avait dû être enfermé par l'autres personnes, au cours de son histoire. Est laissée ici ne ouverture... **Marcel THAON** :*

Il faut laisser maintenant un espace intermédiaire à la musique... nous allons sortir, pour revenir écouter Jérôme GRANJON pianiste, dans le cadre de l'association "Musique Espérance".

BIBLIOGRAPHIE

BAUDELAIRE Ch. 1860. *Opium et haschisch* (un mangeur d'opium, VIII, Visions d'Oxford, *in : Oeuvres Complètes*, Gallimard, 1963, La Pléiade Paris.

DE CLOSETS F., 1985. *Tous ensemble - Pour en finir avec la syndicratie.* Paris, Seuil.

FREUD S., 1900. *L'interprétation des rêves,* Paris, P.U.F. Trad. MEYERSON (I) nouv. éd. ang. et entièrement révisée par BERGER (D), 1967.

- 1915. L'Inconscient. *In : Métapsychologie,* Paris, idées, nrf Gallimard. Trad. 1968 LAPLANCHE (J) et PONTALIS (J.B.)pp. 65-123.

HALL E.T., 1959. *Le langage silencieux,* Paris, Seuil, points. Trad. 1984 MESTRIE (J) et NICEALL (B).

- 1976. *Au-delà de la culture,* Paris, Seuil. Trad. 1979 HATCHUEL (M.H.) avec le concours de GRAEVE (FI.).

- 1983. *La danse de la vie, Temps culturel, Temps vécu, Paris, Seuil. Trad. 1984 HACKER (AL.L.).*

LACAN J., 1966. In : Ecrits, Paris, Seuil.

- 1953. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, pp. 229-322.

- 1955. Variantes de la cure-type, pp. 323-362.

- 1956. Réponse au commentaire de Jean HYPPOLITE sur la Verneinung de FREUD, pp. 381-399.

- 1957. La psychanalyse et son enseignement, pp. 437-458.

- 1960. Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'Inconscient freudien, pp. 793-827.

- 1965. La science et la vérité, pp. 855-877.

LEVINASE., 1968. *Totalité et Infini Essai sur l'extériorité la Haye, Martinus Nijhoof, 3 éd.*

MARROU HA. 1968. Histoire - La théologie de l'histoire. In : Encyclopaedia Universalis - Vo. 8 - 11e public. 1977, pp. 441-443.

DE MARTINO J., 1982. *Le point trois O ? ou qu'en est-il du cadre de référence théorique du thérapeute dans sa pratique clinique.* Journée d'Aix Clinique, Culture et Créativité.

- 1984. *Formation paradoxale et paradoxes de la formation*, Toulouse, Privât, préface de René KAËS.

MAZAURIC C, 1968. Histoire. La conception marxiste de l'histoire. *In : Encyclopaedia Universalis* Vol. 8, 1 Ie public. 1977, pp. 438-440.

MORIN E., 1977. *La méthode 1. La nature de la nature,* Paris, Seuil, Points.

PALMADE E., 1968. Histoire - Histoire de l'histoire. *In : Encyclopaedia Universalis*, Paris 1968, Vol. 8, 11e public. 1977, pp. 429-433.

PICOCHE J., 1971. *Nouveau dictionnaire étymologique du français*, Paris, Hachette Tchou.

PORGE E., 1976. Sur la chose. *In : Lettres de l'Ecole Freudienne N° 18, Avril, Journées des cartels 1975, pp. 158-176.*

TOURAINE A., 1984. Le retour de l'Acteur, Essais de Sociologie, Paris, Fayar, Mouvements 3. VEYNE P., 968. Histoire. *In : Encyclopaedia Universalis*, Vol. 8, 11e public. 1977, pp. 423-424. VOLKOFF V., 1985. *Le professeur d'histoire*, Paris, Jul-liard, l'âge d'homme.

ZERDOUMI N., 1970. *Enfants d'hier - L'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien* 2e éd. 1982, Paris, Maspro -Préface de Maxime RODINSON.

A LA RENCONTRE DE LA FAMILLE

Evelyn GRANJON

Dans le cadre de ces journées autour du thème des "Rencontres Cliniques", je vous propose de partir "à la rencontre de la famille". Et ceci pour trois raisons principales :
- d'une part, le sujet est à la mode et j'en veux pour preuve les différents courants de thérapies familiales qui fleurissent ;
- d'autre part, actuellement, en clinique, et particulièrement lorsque, comme cela est mon cas, on s'occupe d'enfants, on ne peut plus se passer de la famille ;
- et enfin (peut-être aurais-je dû commencer par là) cela m'intéresse, professionnellement, bien sûr, mais aussi personnellement.

Tout ce qui nous a déjà été dit ici sur :
- la construction de la rencontre,
- les théories, idées et techniques de quelques fondateurs de la psychanalyse au sujet de la rencontre,
- l'écoute et la lecture clinique en fonction de la situation de la rencontre,
- les hypothèses, les théories, voire les mythes (nous en parlerons), qui fondent notre position d'écoute chez ces rencontres cliniques ;

nous invitent à réfléchir sur les enjeux et les possibilités que propose la rencontre de la famille. Cette situation clinique correspond à la consultation familiale.

Je vais tenter de vous faire partager quelques idées et hypothèses nées :
- de mon expérience clinique de l'écoute des familles à l'occasion de consultations, en deçà de toute indication thérapeutique ;
- et de l'étayage théorique qui est le mien, c'est-à-dire de cette construction interne qui est la mienne et sur laquelle se fonde ma technique ; elle se réfère à la psychanalyse et aux théories psychanalytiques de groupe et de la famille en particulier. Je fais allusion aux travaux sur la thérapie familiale psychanalytique.

Motion théoriques

A - La famille en consultation : le proto-groupe et son APG

Je voudrais tout d'abord vous dire que recevoir une famille, dans son ensemble est d'une incomparable richesse, et permet de se donner les moyens d'une écoute qui gagne en profondeur. Il ne s'agit pas seulement d'augmenter la somme des données et des éléments susceptibles de nous aider à comprendre ce qui nous est dit par et au sujet des personnes présentes, mais d'élargir notre champ d'écoute, notamment dans sa dimension intergénérationnelle.

La famille vit en effet la dimension intergénérationnelle sous la forme historique et au présent, dans le groupe familial. Elle va non seulement nous restituer l'histoire de ce groupe singulier, son articulation avec les générations précédentes, mais aussi toutes ces parts d'héritage diffractées dans le groupe, tout ce dont elle est porteur, à son insu, et qui la constitue. C'est cette dimension là, que l'écoute de la famille en consultation va nous permettre de travailler de façon tout à fait privilégiée — dans la mesure où nous nous en donnons les moyens.

La rencontre clinique de la famille implique de considérer celle-ci dans sa dimension groupale, et dans une relation objectale, c'est-à-dire qu'elle est l'objet de notre écoute : la famille que nous rencontrons est un groupe, je dirais même un "protogroupe" pour reprendre le terme employé par René KAËS, c'est-à-dire un ensemble de personnes, de sujets, ayant en commun un ou plusieurs traits, une certaine idée de la famille, de son origine, une histoire et des projets communs. Un certain degré de porosité des appareils psychiques individuels permet, admet la mise en commun et le partage d'éléments archaïques, des "Moi" (fantasmes, représentations d'objets inconscients) et leur libre circulation inter et intra-subjective, grâce à un réseau relationnel basé sur les liens narcissiques et libidinaux. Cet appareillage permet tout un jeu relationnel des individus du groupe et entre eux.

René KAËS (1976) propose le concept d'appareil psychique groupal (A.P.G.), "structure commune d'un groupe, construite et partagée par chacun de ses membres". C'est une fiction efficace pour penser le fonctionnement du groupe, et la gestion et l'articulation de la partie et du tout.

L'appareil psychique groupal de la famille serait (le conditionnel venant rappeler la dimension fictive du concept) le support des parts les plus archaïques, non individuées, de chacun, permettrait la gestion des angoisses en rapport avec les fantasmes de fusion et de morcellement, et constituerait un appareillage de liaisons entre les individus et le groupe, ainsi qu'entre les différents niveaux. André RUFFIOT (1981) a défini l'appareil psychique familial, dans une reprise, au niveau de la famille, du concept proposé par René KAËS ; mais cette notion vient actuellement surtout évoquer la composante essentielle, le "dénominateur commun" : sorte de psyché groupale, familiale. Je préfère pour ma part, pour l'instant, parler d'appareil psychique groupal de la famille, utilisant ainsi tous les aspects et les possibilités que le concept d'A.G.P. propose.

Cette trame complexe, cet appareil psychique groupal de la famille, qui paraît être un lieu d'échanges mais aussi un lieu d'élaborations, est aussi un lieu où se nouent et où se jouent les enjeux des rapports complexes du sujet et du groupe. C'est sur cette scène groupale familiale que vont s'élaborer le roman familial de la famille et les romans familiaux individuels.

** Docteur en Médecine, Pédo-Psychiatre, C.M.P.P. U., Aix-en-Provence.*

- L'écoute clinique

Dans la situation de consultation familiale, nous allons ous placer à l'écoute de cet A.P.G. de la famille. La dispo- ibilité d'écoute que requiert cette situation clinique est omparable à celle nécessaire dans toute situation clinique, u'elle soit groupale ou individuelle.

L'écoute psychanalytique en est le modèle, je dirais idéal. hristian GUERIN a évoqué hier certains termes comme la uance, l'hésitation, la pudeur, nécessaires à toute rencon- e clinique ; Jean GUILLAUMIN (1985) parle de "l'écoute n creux, de la disponibilité de l'attention flottante..." "... ui implique le freinage de tout ce qui est de l'ordre de l'agir détermine le fond sur lequel sont accueillis les éléments du essage...".

Cette prise en compte empathiquement de l'émetteur tout ntier est valable quelque soit l'émetteur, individuel ou roupai *(je* cite largement J. GUILLAUMIN). Dans le cas e la famille, cette écoute d'accueil nous permet d'être tentifs aux discours qui nous sont adressés, mais aussi être sensibles à tout ce qui s'exprime devant et avec nous, articulièrement par rapport à ce qui n'est pas dit, aux non- ts, à l'indicible, à l'impensable, au défaut, tout ce qui ous est transmis et qui s'inscrit en nous, compte-tenu de la tuation d'ouverture que nous proposons et de notre capa- té d'écoute ; ces éléments sont projetés tels quels, en néga- fs, sur nous et le dispositif proposé. Et c'est cette récep- on, cette acceptation ainsi que notre propre éprouvé de la tuation que nous restituons à ceux qui nous sollicitent, our ensuite mettre en travail tout ce matériel reçu en vrac, râce à l'étayage théorique qui est le nôtre.

S'il m'est apparu important de resituer cette écoute, c'est arce qu'elle est à la base de tout travail thérapeutique et u'elle contient notre capacité, nos limites, nos choix et nos ésirs. Accepter d'être à l'écoute d'une famille, c'est accepter e mettre en jeu dans cette relation nos propres désirs ondés sur les éléments les plus profonds de notre psyché ; t c'est accepter en vrac tous les éléments mis en jeu de part t d'autre dans la situation.

Du côté de la famille, la situation de consultation fami- ale implique, correspond aussi, à une ouverture du groupe amilial, de l'enceinte familiale et une remise en jeu du oman familial. C'est sur cette ouverture réciproque, et ette rencontre de part et d'autre, que va se fonder dans un ouvement d'affiliation réciproque, ce néo-groupe, lieu où ourra se jouer (ou se rejouer) les défauts et les failles de la liation *(je* ne fais ici qu'allusion aux travaux de R. KAËS ur "Filiation et affiliation") (1984).

Ce même auteur nous avait ici-même, l'an dernier, sensi- ilisés d'autre part à l'idée de la transmission psychique ntergénérationnelle et intra-groupale ; le groupe apparais- ant comme le lieu privilégié où viennent s'inscrire et exprimer les éléments et les processus de la transmission ntergénérationnelle.

- La situation clinique

Deux idées essentielles fondent ma technique et ma prati- ue des consultations familiales :

tout d'abord, si nous rencontrons des familles, c'est parce u'elles ont quelque chose à nous dire et que nous avons uelque chose à en entendre qui ne peut être dit, ni entendu utrement ;

ensuite, écouter une famille revient à proposer une situa ion clinique qui correspond à une situation de groupe, com renant la famille et nous-mêmes, nous impliquant et qui va ermettre que se développe un discours complexe fait des iscours singuliers des sujets présentés, les membres de la amille et nous-mêmes, et de celui de ce groupe que nous onstituons.

1) La première idée est un fait d'expérience clinique cou- ant. En effet, même lorsque la symptomatologie d'appel st individuelle, nous voyons fréquemment arriver lors des remières consultations, plusieurs membres d'une même famille, accompagnant le sujet porteur de symptômes. Cette idée m'amène à faire l'hypothèse que, lorsqu'à l'occasion d'une consultation pour un enfant, par exemple, et dans la mesure où la possibilité leur en est offerte, plusieurs membres d'une même famille sont présents au premier rendez-vous, les accompagnants du patient désigné viennent dire dans leur démarche ce que la demande explicite ne peut exprimer.

Ceci, dans le cas d'une problématique groupale familiale, c'est-à-dire dans le cas où la souffrance qui s'exprime — y compris par la symptomatologie d'une seule personne et quelqu'en soit la nature — cette souffrance est en rapport soit avec cette part non différenciée la plus archaïque non encore individuée, composante de toute psyché individuelle et déposée dans le groupe, cette part ne pouvant être contenue ou gérée par l'A.P.G. de cette famille là, soit avec cette part, héritage des générations précédentes, présente mais non exprimable par un sujet seul. Dans ce cas là, le porteur de symptômes ne peut représenter le groupe à lui tout seul (et je vous renvoie à l'hypothèse de la "forclusion générative" proposée par Christian GUERIN et dont il a parlé ici même l'an dernier (1986) et je fais l'hypothèse que les personnes présentes viennent exprimer la part silencieuse, indicible de la demande dont le symptôme d'appel est un autre aspect, complémentaire, une résultante.

2) La deuxième idée qui fonde ma technique de consultation familiale est que la situation clinique proposée à l'occasion de toute rencontre clinique est un cadre. Proposer de recevoir une famille, c'est proposer un cadre groupai, et la spécificité du groupe est d'"appeler" les parts et les processus les plus archaïques et les plus éparts et de permettre que s'expriment les éléments transmis par les générations précédentes — sans oublier que le cadre groupai que nous proposons nous engage avec notre propre groupalité interne (Cf. René KAËS) (1983) dans nos désirs et nos références théoriques. A l'écoute de la souffrance psychique le dispositif que nous proposons est un contenant et déjà une ébauche de réponse, qui vient proposer et limiter un espace d'échanges. Cet espace est ici celui du groupe ; ce qui sera mis en jeu de part et d'autre, du côté de la famille et de notre côté, est à accueillir comme l'ensemble du matériel de la rencontre. J'ai plus largement développé ces idées dans un récent travail (1985).

J'ai voulu vous proposer ces idées, hypothèses ou notions pour introduire quelques propos concernant :
- le type de matériel mis en jeu dans cette situation clinique,
- les processus les concernant,
- et l'utilisation possible de tout ce matériel.

C'est à partir d'un éclairage clinique que nous en aborderons quelques points.

II - Clinique

A - Matériel clinique

Cet exemple est banal, non par la symptomatologie qu'il présente, mais par la démarche même. Je le présenterai avec les réserves d'usage.

Maguelone C. m'est adressée à la suite d'une consultation chez un neuro-pédiatre, motivée par des symptômes qualifiés de "graves". C'est une enfant de 5 ans qui consulte pour :
- des "crises" fréquentes à type d'agitation et de cris incoercibles au cours desquelles elle paraît "inconsciente", se griffe et déchire ses vêtements. Rien ne paraît pouvoir la contenir ni l'arrêter alors.
- des insomnies toutes les nuits au cours desquelles elle crie et ne peut être calmée et réveille toute la famille.
- des épisodes fluctuants de "tics".

1 - Première rencontre

Lors de notre première rencontre, sont présents :

- le père, un monsieur pas très grand, de type méridional,
- la mère, par contre très grande et à l'air plutôt sévère,
- et Maguelone, une ravissante petite fille de cinq ans, aux yeux sombres et au regard vide.

A peine assis, Maguelone s'installant entre ses parents, Monsieur C. dit : "Ma femme est Irlandaise ! Quand Maguelone est née, je travaillais à l'étranger... Jusqu'à neuf mois elle allait très bien, puis on est partis en Afrique. C'est quand on a quitté la Hollande, le jour de notre départ que tout a commencé ! Et depuis cela n'a fait qu'empirer. De plus, en Afrique, elle ne mangeait pas".

La mère prend alors la parole ; elle a un fort accent étranger : "Elle a été nourrie au sein jusqu'à 18 mois, je n'avais pas le choix".

Les parents continuent, évoquant un certain nombre de situations, de déplacements et de voyages... et je me surprends à faire mentalement de la géographie.

La mère dit notamment : "Pour la sevrer, à 18 mois, je suis retournée en Irlande, chez ma mère. J'ai dû prendre des médicaments et je l'ai laissée deux jours. Quand je suis revenue, elle m'a déchiré mes habits, elle cherchait le sein...". Un peu plus tard, au sujet des "crises" de Maguelone, j'entends : "Parfois, elle devient complètement folle ! Elle ne se contient plus".

Dans la suite de l'entretien, apparaît une succession d'interventions extérieures sollicitées par rapport aux symptômes de cette enfant :
- "un pédiatre lui a donné ceci, sans résultat,
- on a essayé l'homéopathie : aucun succès,
- on a commencé des entretiens avec un psychologue, mais mon mari a obtenu un transfert en Norvège et on a dû arrêter,
- un pédo-psychiatre avait entrepris un travail avec toute la famille... Nous n'avons pas poursuivi...".

Il en est, semble-t-il des thérapeutiques comme des pays... A un moment donné, j'entends la mère dire : "Je n'en pouvais plus... On a décidé de tout arrêter et on est venus s'installer dans la région" (correspondant aux origines du père).

Maguelone avait alors deux ans. Deux tentatives de psychothérapie ont été faites encore, très vite interrompues pour je ne sais quelles raisons. Dans la suite de l'entretien les parents évoquent les autres symptômes de Maguelone :
- des épisodes de cystites, le premier apparu à l'occasion d'un des nombreux retours du père, un autre précédent de peu l'arrivée du père Noël...
- à propos des troubles du sommeil, il est précisé, qu'il s'agit de difficultés d'endormissement, Maguelone ayant besoin de la présence et de la main de sa mère, et de terreurs nocturnes, l'enfant se réveillant toutes les nuits. A ce propos, j'entends alors à peu près la séquence suivante : "... Avant elle dormait avec nous, dit la mère,*je la calmais, je lui tenais la main. Maintenant elle a sa chambre. Au début elle ne pouvait accepter son père pour s'endormir... Maintenant on a eu un autre enfant, un garçon, Victor, il a deux ans. Alors on a décidé que je la prenais dans mon lit !" Les parents évoquent alors un autre symptôme de Maguelone, une masturbation effrénée : "... elle se frotte pendant des heures...". Ils en parlent naturellement, sans émotion et ajoutent : "On ne lui a jamais interdit ; on ne peut rien lui interdire !" puis se succèdent d'autres symptômes tels que :
- à l'occasion de ses "crises", elle déchire ses vêtements
- on ne peut pas la tenir
- périodiquement elle a des tics, ce qui est à l'origine de nombreux consultations pédiatriques,
- depuis peu, elle a des maux de tête, on a dû faire un électro-encéphalogramme.

La mère dit à un moment : "... elle ne peut jamais jouir de quelque chose !".

Les parents ont évoqué tout cela très rapidement mais calmement, sans faille dans le discours, parlant l'un après l'autre, sans s'interrompre, et me laissant peu de possibilité d'intervenir. Maguelone est à la fois calme et présente à ce qui se dit, ponctuant du regard les discours de ses parents ou marquant son approbation en reprenant des bribes de leurs phrases. Elle a dessiné. Présentant, à ma demande, son dessin, elle énonce : "C'est un camp d'indiens ; il y a un indien, deux huttes et plein d'oiseaux dans le ciel".

J'étais alors étonnée par l'apparente maturité de Maguelone, qui paraissait intelligente et je dirais épanouie. Il y avait quelque chose de discordant entre l'impression clinique que j'avais et ce que j'entendais concernant cette petite fille, comme s'il s'agissait d'une autre. Malgré tout elle ne m'inquiétait pas, mais elle me touchait.

Nous terminons ce premier entretien et nous convenons d'un autre rendez-vous, sur le même mode et je précise : "... avec Victor si vous le désirez".

Au moment où cette famille quitte mon bureau, je suis retenue par deux idées qui me frappent :
- d'une part, ce couple paraît "discordant' (Madame est nettement plus grande que son mari et leurs origines ethniques sont manifestement différentes) ;
- d'autre part, affluent dans mes pensées un certain nombre de questions que je n'ai pas posées, contrairement à mon habitude, concernant les familles d'origine, les grossesses, les accouchements, la rencontre des parents... J'ai oublié de poser ces questions et je m'en étonne. J'oublierai aussi complètement cette famille jusqu'à notre deuxième rencontre.

2) - Deuxième rencontre

Au deuxième rendez-vous toute la famille est là. Je découvre donc Victor, âgé de deux ans. En apercevant ces deux enfants, j'ai tout à coup l'idée qu'ils sortent directement d'un livre d'images de mon enfance... Quelque chose comme "les enfants modèles !" Ils sont superbement habillés, "tirés à quatre épingles" comme on disait alors, mais dans le style d'une autre époque : un petit "Lord" et une poupée.

Ce deuxième entretien est beaucoup plus vivant que le premier ; je veux dire qu'il y a plus d'échanges entre les enfants et leurs parents.

Madame C. parle des symptômes de Maguelone, mais en les reliant, les articulant aux nombreux déménagements de la famille, et je commence à pouvoir imaginer leur histoire. Ces symptômes paraissent avoir déterminé les décisions et les choix familiaux.

Madame C. fait allusion à "l'absence de vie de couple", à cause de Maguelone. Mais il n'y a "aucun conflit entre nous" (elle insiste).

Monsieur et Madame C. acceptent toutes ces difficultés, dues à leur enfant, et paraissent assumer cette situation — apparemment en tout cas —. Mais je sens plus que je n'entends, en rapport avec cette discordance déjà notée, une grande violence, difficilement retenue, mal contenue.

Vers la fin de l'entretien, les parents diront leur déception par rapport à Maguelone. Par contre,... "Victor, c'est une image d'enfant", me dit-on.

Pendant tout ce temps, les enfants ont dessiné, échangeant entre eux et nous faisant participer à l'élaboration de leurs dessins. A ma demande, ils les ont fait circuler. Maguelone a fait trois dessins, sur trois feuilles différentes :
- le premier représente deux maisons chacune à une extrémité de la feuille de papier. A droite une maison complète, riche en détails et en couleurs ; à gauche, et paraissant ne pouvoir être contenue par la feuille, se trouve une demi-maison, faite au crayon gris et aux formes vides, en creux ;
- le deuxième dessin est très étrange : après avoir dessiné les contours d'un visage et d'une chevelure féminine, Maguelone dit son insatisfaction, retourne la feuille de papier et, sur les traces de la première ébauche, reproduit, superposés, les mêmes visages et chevelure vides : cette deuxième tentative est identique — mais inversée — à la première. L'enfant ajoute un tronc, une jambe, redit son insatisfaction et met le

lessin de côté. ;

sur la partie gauche du troisième dessin, Maguelone fait un uperbe Arlequin qui est minutieusement colorié : sa tête est urmontée d'une chevelure qui m'évoque celle des visages ırécédents et se jambes écartées sont immenses. A droite de a feuille apparaît à nouveau le visage et la chevelure vides.

Victor nous montre son dessin : des traits de couleurs et e formes différentes, superposées ; chaque gribouillage araît correspondre à une unité et peut être identifié par sa ouleur. Les dessins circulent, permettant quelques associa- ions. Tout ceci est très plaisant et très vivant : c'est un jeu. ıu sujet de ses deux premiers dessins, Maguelone ne dira ien que : "Ce sont des maisons" ou bien "C'est raté" pour es visages.

Au troisième dessin, Maguelone lance : "C'est une arai- ıée !". Surprise générale, le père corrige et lui propose : ... tu veux dire arlequin ?". "Non, dit Maguelone, c'est ne araignée ! c'est une araignée !. Ce mot est répété. Elle 'excite, cela amuse Victor, les enfants improvisent une orte de danse joyeuse, sautillant et riant en répétant : C'est une araignée !". Aucune explication, aucune asso- iation n'est faite ni sollicitée. C'est la fin de la séance et la ıère dit : "Je vais craquer !".

J'ai alors posé une indication de psychothérapie fami- ıale, en indiquant le sens de ce travail, en leur proposant de ne faire part de leur désir de l'entreprendre et en leur préci- ant que je le ferais, comme à mon habitude, avec un co- ıérapeute. **B - Quelques réflexions...**

Je vous propose de nous arrêter sur quelques réflexions :oncernant ce matériel clinique d'une rencontre avec une 'amille, rencontre faite de deux entretiens dans le cadre l'une consultation. Nous pouvons, sur la base de ce maté- iel, faire un travail, à partir de mes réflexions et des échan- ges qu'elles susciteront ici même. Et je dois préciser que :'est un travail que je n'ai pas fait alors, laissant telles quel- es les traces écrites ou mémorisées de ces deux premiers :ntretiens avec la famille C. jusqu'au moment où je la "pré- ıentais" à mon co-thérapeute habituel en vue de commencer a thérapie familiale.

1) Réflexion

Si la démarche de parents venant consulter pour des symptômes de leur enfant est banale, ce qui l'est moins, :'est le discours tenu sur la famille. Non seulement on parle le la famille, mais on l'amène, dès que la proposition en est 'aite. Dans tout le matériel retenu, je voudrais privilégier quelques éléments :

1) Tout d'abord, il y a assez peu de choses permettant de :omprendre l'histoire de cette famille. Nous connaissons quelques événements familieux en rapport avec des symptô nes de l'enfant, mais la pauvreté des liens du récit rend mpossible la reconstruction historique, sans pour autant ;olliciter quelque interrogation de ma part. Qu'en est-il de la 'encontre des parents, de leurs origines réciproques, des grossesses, des naissances,... ? De l'histoire de Maguelone, e ne sais qu'une succession de symptômes. Et comment :omprendre mon absence de curiosité inhabituelle ?

2) Arrêtons-nous quelques instants sur la question des symptômes de l'enfant :

ils sont tous portés par la même enfant, Maguelone ;

ils sont bruyants mais cette fillette ne m'inquiète pas mal gré un début précoce (9 mois) de manifestations pathologi ques d'apparence grave ;

ils sont essentiellement de 3 sortes : les "crises", les cris ıocturnes et la masturbation. Lors de ses "crises", surve ıant sans cause déclenchante apparente, Maguelone "ne se :ontient plus", paraît "hors d'elle", déchire ses vêtements. C'est ce symptôme que la mère redoute le plus, vivant en ıermanence dans l'angoisse d'une "crise" qui la dépasse et a rend impuissante.

Les cris nocturnes qui tiennent éveillée toute ou partie de la famille sont à l'origine d'une mise en scène particulière que j'avait déjà intitulée "la ballade nocturne des matelas". Dans cette famille, on ne termine jamais une nuit dans le lit où on l'a commencée. Au grès des réveils, les parents — qui sont rarement ensemble — se relaient auprès de Maguelone, dans son lit, dans un autre ou à côté. La masturbation, dont le caractère compulsif et répétitif est préoccupant, ne paraît pas inquiéter les parents.

3) A côté des symptômes de l'enfant (et il y en a d'autres, moins bruyants) il y a aussi les symptômes que je dirais familiaux :

• les déménagements successifs, par exemple, les nombreux changements de lieux, de pays, paraissent sans liens, incohé rents, amenant la famille tantôt en Europe, tantôt en Afri que. Je me souviens, je vous le disais, lors de notre première rencontre, du soucis que j'avais de reconstituer mentale ment les trajets effectués par cette famille, d'en évaluer les distances, j'avais une préoccupation géographique ;

• autres "symptomatologie familiale": la discordance apparaissant au niveau du couple parental, qui m'a frappée au décours du premier entretien, a ensuite retenu mon atten tion, et qui deviendra par la suite beaucoup plus évidente.

2) Réflexion

II est tout à fait remarquable que, dans un premier temps, celui correspondant aux deux entretiens évoqués, je n'ai, à aucun moment, établi de liens entre ces différents éléments, symptômes ou événements. Aucun travail de liaison alors, qui aurait pourtant permis d'apercevoir ce qui aujourd'hui est plus évident : il y a un sens à découvrir dans la "filiation des symptômes". Cette notion, qui représente encore une hypothèse de travail plus qu'un concept (*) correspond à un travail psychique de liaison qu'est amené à faire le théra - peute entre les différents symptômes présentés par les mem- bres d'une famille et la famille elle-même. C'est de pouvoir penser la réunion des symptômes, leur sommation et finale - ment leur filiation que le sens diffracté (1983) (1985 a) et projeté au niveau du groupe familial apparaissant dans cha- que symptôme de façon partielle, pourra être révélé, dévoi- lant son rapport avec un non-dit lié à un traumatisme sur- venu dans les générations précédentes. Cette expérience psychique que fait le thérapeute (et non pas simple expé - rience physique de rapprochement des symptômes) consiste à créer un appareil de laisons.

3) Réflexion

A la question "qui souffre dans cette famille ?", je serais tout d'abord tentée de répondre "personne" ou bien "toute la famille". Un certain équilibre apparent entre la sympto - matologie de l'enfant et l'attitude, je dirais le comportement des parents ne laisse paraître aucun signe de souffrance. Et ce n'est qu'à la fin du deuxième entretien, une fois la propo - sition de psychothérapie familiale faite, que Madame C. dit : "Je vais craquer". L'indication thérapeutique posée et le cadre contenant énoncé, les premiers mots indiquant la souffrance me sont adressés, en rapport avec la fonction de contenance de la thérapie. Les éléments de la souffrance familiale étaient, jusqu'à cet instant, projetés vers l'exté - rieur : dans ces très nombreuses consultations médicales ou psychologiques se succédant et toutes vouées à l'échec. Il me semble qu'il s'agit là d'un déplacement de la souffrance, dans un processus de clivage et de projection de l'intérieur vers l'extérieur du groupe familial. Mais rien n'est dit jusqu'à la fin du deuxième entretien de la douleur engendrée par exemple par les décisions familiales de ruptures dues aux choix imposés par les difficultés de Maguelone. Mieux, à mon attente introductive habituelle, est répondu par Mon- sieur C, de façon tout à fait étonnante : "Ma femme est Irlandaise !".

(*) Cette hypothèse, notamment, a fait l'objet d'un travail de recherche par Ch. Guérin et moi-même dans le cadre d'une recherche sur "la trans- mission psychique intergénérationnelle et intragroupale" sous la direction de R. Kaës à l'université Lyon 11, 1985.

4) - Réflexion

C'est une écoute tout à fait particulière qui fut la mienne pendant ces deux entretiens : je suis à l'écoute de ce que René KAËS (1985 b) appelle la **"chaîne associative groupale",** définie comme le réseau associatif des discours individuels, tissés entre et avec les chaînes associatives des différentes personnes d'un groupe. Cliniquement, être à l'écoute de la chaîne associative groupale de la famille, correspond à être à l'écoute des différents discours des sujets présents, dans leur dimension singulière et dans ce que René KAËS appelle "l'interdiacursivité, maillage des énoncés et condition de la parole dans un groupe", en regard de mon désir et de mon intérêt d'écoute pour le groupe familial. Ici, le tissu associatif est fait de l'ensemble des paroles, attitudes et comportements, dessins, etc.. des personnes présentes. Il se complète de ma propre chaîne associative, de ce qui, de moi, de mon inconscient, est sollicité dans cette situation et tissé avec la trame déjà complexe de la famille.

5) - Réflexion

Toute une partie de la chaîne associative groupale de ce groupe familial, de ces discours inter et transubjectifs entrecroisés, apparaît en **négatif,** dans les non-dits, les oublis, les silences, les "blancs de l'histoire", mais peut-être aussi dans les formes creuses et les énigmes des dessins des enfants. Toute une partie du matériel reste en négatif, qualificatif que seul un travail d'après-coup permet de donner. Par exemple, alors que ce dessin n'évoquait rien de particulier sinon mon interrogation pendant la séance, j'ai pu remarquer après la séance la similitude, la superposition, le rapprochement des deux maisons du premier dessin de Maguelone, grâce à un geste ramenant côte à côte les bords de la feuille de papier. Ces deux maisons apparemment si éloignées étaient formellement identiques, l'une creuse, l'autre pleine. Les ébauches de tête dessinées par la fillette en sont un autre exemple : tout d'abord très impressionnée par cette tête vide, cette apparition répétée, je suis moi-même restée silencieuse et vide d'association, de pensée, envahie seulement par une émotion indicible.

Un autre aspect de ce que j'appelle le matériel négatif des séances évoquées apparaît dans la séquence terminale de l'"arlequin". C'est un superbe dessin, bien fini et joliment colorié. Il n'y a aucun doute : c'est un arlequin. Et Maguelone dit : "C'est une araignée !" Elle persiste, insiste, répète et ne propose aucune association ni aucun élément de compréhension. Cet exemple est pour moi l'occasion de parler de ce que j'appelle **"les objets bruts"** (1985). Il s'agit là d'une expression proposée sur la base d'un matériel clinique tout à fait particulier, apparaissant au cours des rencontres avec des familles. Mots, locutions, chiffres, expressions ayant parfois un sens, et émaillant le discours familial, ils sont, dans le contexte où ils s'expriment, dénués de sens. C'est le cas, ici, pour le mot "araignée" qui n'a rien à voir avec le dessin ni ce qui se dit alors. Ces "objets bruts" émaillent parfois le discours des familles à l'écoute desquelles nous nous plaçons, sont répétés, percutants, nous assaillent, nous encombrent. Projetés en nous, ils nous frappent alors de paralysie associative, nous rendant incapables de tout travail d'élaboration, attaquant, en quelque sorte, notre fonction alpha et laissant en nous des traces mnésiques prégantes ne nous permettant que de les garder ou de les restituer tels quels. Pendant la séance, je n'ai pas pu lier "arlequin" et "araignée" ni trouver un sens à ce "malentendu".

Ainsi, toute une partie du matériel mis en jeu dans la relation de rencontre avec une famille n'a pu prendre sens mais m'a été proposé, déposé ou projeté, compte tenu de ma disponibilité d'écoute, éveillant en moi des impressions, des émotions, des silences (voire des lapsus ou des oublis). La famille semble léguer à qui veut bien les accueillir des parts de l'"impensé familial", avec leur fonction déliante : c'est ce matériel négatif transmis par les générations précédentes, fondateur du groupe familial (c'est une hypothèse) et repris à l'intérieur de celui-ci, qui, faute parfois de pouvoir être contenu — envahissant et contaminant alors tout l'espace inter, voire intra-psychique — signera, si nous en acceptons les projections et les effets dans notre psyché, le pacte thérapeutique fondateur du groupe de thérapie familiale.

C - En guise d'épilogue...

Pour terminer, et compte tenu qu'il s'agit plus d'une proposition de travail que d'un travail accompli, je vous propose de vous dire rapidement ce qu'il en a été de la suite de cette rencontre avec la famille C.

J'ai donc, à l'aide de mes notes, parlé à mon co-thérapeute habituel de ces entretiens en vue d'un travail de **thérapie familiale analytique.** Ce n'est qu'à ce moment là que j'ai pu évoquer un certain nombre de choses laissées dans l'oubli de ma mémoire, restées silencieuses et absentes : je lui ai parlé de ce que j'avais entendu et de ce qui n'avait pas été dit ; mais aussi de mes oublis, de mes silences, de mes impressions et de mes émotions. Ainsi, évoquant les nombreux déplacements de la famille C, par exemple, j'ai tout à coup pensé à ce que ces différents lieux cités éveillaient de souvenirs en moi, dans ma propre histoire et dans mes origines étrangères. De même, énonçant les différents symptômes de Maguelone, j'ai pu les relier les uns aux autres, réalisant ainsi une "filiation de symptômes" que l'écoute de mon collègue m'autorisait à faire, laissant entrevoir le sens jusque là caché d'une dramatisation sexuelle dont les aspects épars empêchaient la lecture.

Nous avons commencé cette psychothérapie familiale qui a permis une évolution favorable assez rapide des symptômes.

Sur les questions du cadre et de la règle analytique, du processus, des modalités transférentielles... je vous renvoie aux différents travaux pré-cités concernant ces sujets, particulièrement ceux d'A. EIGUER (1983), A. RUFFIOT (1981) et E. GRANON (1984, 1985 a et b).

Ma proposition est que la **thérapie analytique du groupe familial** correspond à un réétayage groupal des appareils psychiques individuels et groupal de la famille. Il s'agit donc de la constitution d'un "groupe de thérapie familial" comprenant les membres de la famille et les thérapeutes qui vont construire ensemble un appareil psychique groupal de ce néo-groupe. Celui-ci, comme tout groupe, devient le lieu de dépôt des éléments et parts les plus archaïques de chacun. Le travail thérapeutique est alors fondé sur l'analyse, par les thérapeutes, de ce qui est ainsi mobilisé d'eux-mêmes dans cette situation groupale, dans la relation contre-transféro-transférentielle. L'analyse des processus et du matériel permettra la mise en circulation, dans l'A.P.G. du groupe de thérapie familiale, des imagos, objets inconscients, fantasmes,... correspondant à la reprise de l'"historicisation" par un processus de deuils d'événements ou ancêtres absents, et à la fonction mythopoiétique du groupe. Ce travail permettra de rendre introjectable ce qui, jusque là, ne pouvait qu'être incorporé et non assujetti.

Chaque séance, réunissant la famille et thérapeutes, est suivie d'un temps de "post-séance" où les thérapeutes seuls restaurent leur propre A.P.G., élaborent les fantasmes présents dans la séance et procèdent à l'"analyse de l'inter-transfert"... "élaboration des processus transférentiels et contre-transférentiels multiples qui s'articulent dans la situation globale à travers l'actualisation du système et de la règle" (R. KAËS, 1982), ce qui correspond au travail spécifique de la thérapie familiale.

Voici simplement énoncé, un mot sur les premières séances afin de vous indiquer le sens de ce travail.

1 - A la première séance, mon co-thérapeute et moi-même avons été envahis par les symptômes, leurs manifestations et l'impression de gravité, ainsi que par la famille : nous avons eu du mal à contenir le débordement de mots, de cris, d'agi-

tation et d'émotions exprimés ainsi que notre grande inquiétude au sujet de Maguelone.

2 - A l'occasion de la deuxième séance, nous nous sommes posés la question : "Qu'en est-il du couple des parents ?" Nous ne pouvions les imaginer ensemble.

3 - La troisième séance fut l'occasion d'un fantasme de grossesse collective.

4 - C'est dans le cadre de la quatrième post-séance que nos associations nous ont amenés à parler de notre "couple", celui que nous constituons en tant que co-thérapeutes, et de la nécessité de l'officialiser dans l'institution.

5 - La séance qui suivit amena un matériel correspondant à un fantasme de scène primitive.

6 - A partir de la sixième séance, nous vîmes apparaître un matériel archaïque, accompagné de son cortège fantasmagorique, régressif et inquiétant. Nous nous formulâmes ainsi nos préoccupations : "il y a certainement un mort dans un placard !"

7 - Les séances qui suivirent permirent aux parents d'évoquer successivement deux épisodes délirants de la mère, survenus :

- d'une part dans son enfance :: elle voyait une tête de vieille femme apparaissant au-dessus de la porte de sa chambre et qui la regardait, hallucination associée à sa propre grand'mère qu'elle n'a pas connue ;
- et d'autre part, après la naissance de Maguelone où, à l'occasion d'un épisode dépressif sévère et qui avait alors fortement inquiété son entourage, elle nous dit ce qu'elle n'avait jamais pu dire jusque là : elle voyait son enfant avec un corps de bébé et une tête de vieille femme.

8 - Maguelone se mit alors à participer aux séances ; elle parla ainsi d'un mannequin qui est à la maison, mannequin (ainsi qu'on le faisait autrefois et servant à confectionner les vêtements) qui correspond au buste de sa mère. Cet objet est placé dans la chambre des parents... et habillé de la robe de mariée de Madame C. Maguelone put alors dire sa peur lorsqu'à l'occasion de courants d'air elle voyait flotter le voile de mariée... C'est ainsi que peut à peu, un fantôme prit voile dans cette famille, ressuscitant nos propres fantômes que légendes et mythes autorisaient à prendre corps.

Vers la fin de la thérapie, une ancêtre à la vie agitée et secrète et non sans quelque rapport avec l'histoire de l'un d'entre nous, qu'un dessin et le prénom de Victor avait curieusement rappelé, fit son apparition ; nous apprîmes alors que le mannequin avait enfin sa chambre : la "chambre de la grand'mère", ainsi nommée à cause du mobilier qui la composait, particulièrement un lit qui avait jadis appartenu à une aïeule... Il fut décidé que la porte de cette pièce resterait fermée... "pour protéger les enfants".

Ces quelques réflexions et ce matériel clinique pourraient ouvrir notre débat.

DISCUSSION

Marcel THAON :

Merci à Evelyn GRANJON de ce merveilleux arlequin aux parties tellement diverses mais qui vont tellement bien ensemble. Je voudrais dire un mot à propos des "objets bruts". Tu seras peut-être d'accord avec moi, Evelyn, pour dire qu'ils ne peuvent pas avoir grand'chose à voir avec les "objets bizarres" dont parle BION et que s'il s'agit d'un concept particulier, il doit renvoyer non pas à un éclatement véritable de l'image du corps, mais à ce que l'on pourrait peut-être appeler les "associations en suspension", non encore faites ; telles que cette araignée — et tu ne pouvais peut-être pas y penser sur le moment — était due à la situation, et non pas à l'araignée elle-même, puisque cette association peut produire en nous toute une série d'échos qui, très certainement, sont venus un peu plus tard. Il me semble que l'on a là, dans ce processus, la mise en place d'une sorte de mise à l'écart des associations les unes des autres telle qu'elles sont conservées dans un objet que l'on peut appeler "intermédiaire", mais d'une forme particulière, en attente de trouver quelqu'un qui pourra les rendre vivantes.

Evelyn GRANJON :

Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis là, et je retiendrai ton image "d'éléments en suspension", car elle correspond à ce qui m'est apparu dans les séances et qui m'a amenée à évoquer les "objets bruts". Je précise que c'est dans le cadre de l'écoute des familles que cette idée puis cette hypothèse me sont apparues. Ces "éléments en suspension" — si tu permets — sont là, présents, mais sans lien et le processus de déliaison semble aussi nous atteindre. Nous sommes alors atteints de paralysie associative, par rapport à ces signifiants, nous privant de tout travail de liaison à leur endroit et avec le désagréable sentiment que ce blocage nous est propre, lié à une certaine incompétence ou incapacité : "quelqu'un d'autre, à ma place, pourrait certainement mieux faire...".

Ceci m'a amenée à suivre le "destin" de ces objets bruts, dans la situation de groupe de travail de supervision ; par exemple, lorsque, à l'occasion de ce type de travail en groupe, un thérapeute amène du matériel clinique concernant des rencontres avec des familles ou des débuts de thérapies familiales, il lui arrive de "répercuter" des objets bruts dans le groupe et ceci souvent à son insu ; ceux-ci sont restitués tels quels dans le groupe. Si l'on propose alors aux membres de ce groupe (que j'appellerai deuxième groupe) un travail librement associatif sur ce matériel, il est tout à fait intéressant de voir que là les associations sont alors possibles, que quelque chose peut alors se lier, se dessiner, prendre sens à partir des associations personnelles liées entre elles des différents membres de ce deuxième groupe. La chaîne associative groupale du deuxième groupe produit alors du sens, celui-là même — l'expérience m'en a apporté des preuves — qui ne pouvait apparaître dans le groupe de thérapie familiale. Cela nous a amenés, Christian GUERIN et moi-même, dans le cadre d'une recherche, à proposer une méthodologie nous permettant de travailler particulièrement ces aspects de la transmission négative.

Christian GUERIN :

Ce qui est écrit là, est lié à ce qui me semble être de l'ordre de la "forclusion générative", justement : quelque chose qui est forclos au sujet lui-même, à lui tout seul, car cela concerne le fait d'être en groupe et n'est pas de l'ordre de son propre refoulement. Je l'avais proposé l'année dernière : la forclusion concerne le groupe et le groupe dans le sujet ; il va falloir chercher ailleurs des échos, des associations qui ne peuvent pas se faire.

Je pense que certains d'entre nous ont tissé des liens à partir d'un certain nombre de données apportées par Evelyn. Je vous fais part de mes associations. A propos des objets bruts et du couple, bien complémentaire, de l'araignée et de l'arlequin, deux inter-prétations :

- à un premier niveau du côté de la petite fille, l'araignée et l'arlequin peuvent bien représenter quelque chose lié à la sexualité, au phallus et au sexe de la femme avec l'araignée, donc une alternance, un croisement. Cette idée m'est venue tout de suite et compte-tenu de l'insistance de la sexualité ;
- un deuxième niveau d'interprétation est possible par rapport à ce que tu annonces à partir de la sixième séance ; quelque chose qui est lié au délire de la mère, où l'on retrouve l'arlequin et l'araignée. L'araignée avec la tête de la grand'mère dans l'hallucination de la mère enfant ou

venant prendre la place de la tête du bébé ; puis l'équivalence entre l'arlequin et le mannequin. Il est alors tout à fait intéressant de voir comment un objet brut (peut-être même un couple d'objets bruts) concerne simultanément l'enfant dans sa propre libido où elle essaie de symboliser quelque chose lié à sa propre sexualité, sa situation par rapport au sexe de l'homme et du père, et en même temps concerne quelque chose qui est en elle et qu 'elle ne peut pas lier, à savoir des éléments du délire maternel. Je voudrais revenir un peu sur le début de ton travail : ta communication est en deux temps, une partie théorique et une partie clinique. Dans la première partie, tu as présenté les conditions théoriques et les conditions techniques d'une rencontre, en soulignant à plusieurs reprises un certain nombre de concepts opérants, comme l'A.P.G., comme l'écoute en creux — Ceci m'a évoqué le ' 'creux de la mère ' ' dont parlait Madeleine DU LAC l'année dernière, en disant, je la cite, "j'ai en moi un creux" — et il me semble (et je voudrais faire lien avec l'intervention de Joël DE MARTINO) que tous ces préalables que tu poses, techniques, théoriques et que tu introduis d'entrée de jeu, sont des préalables qui vont non pas forcer ou diriger, mais permettre la rencontre. Dans quelle mesure ces préalables ne peuvent-ils pas fonctionner aussi comme des "objets de relation ?" Je pense là à Joël : il me semble qu 'il a abordé, dans la question des préalables à toute rencontre au niveau idéologique, au niveau d'une théorie, etc.. ce qui a un effet coercitif et réducteur ; mais cela peut avoir aussi un effet qui permet la rencontre.

Bernard DRA VET :

Je vous remercie beaucoup parce que cela m'a fait beaucoup associer. Première question, que je me posais avant même que vous présentiez ce cas, et que maintenant je lie au cas lui-même : quel rapport y a-t-il entre l'appareil psychique groupai de la famille et l'institution familiale en tant qu'institution qui fonde une organisation familiale, l'institution familiale transgénérationnelle et culturelle ? Quels rapports existent entre ce groupe et le cadre institutionnel qui l'a fondé, transmis par le transgénérationnel, la culture, l'histoire et les rapports juridiques ?

Qu'elle est l'histoire fondatrice ? Comment se posent, dans les thérapies familiales, les processus entre le groupe humain et l'institution fondatrice transgénérationnelle et culturelle ?

Evelyne GRANJON :

Voilà beaucoup de questions... Je vous dirai, par rapport à la question de la fondation de l'institution familiale, que ce qui importe, dans le travail que nous faisons, c'est la façon dont la famille actuelle se sent fondée — ou pas — sur son histoire, sa généalogie...

Dans le cas de cette famille, la question du "secret" en rapport avec l'histoire s'est posée sous cette forme : "Maquelone est-elle bien la fille de son père, ou de sa mère ? La notion d'un secret, d'un non-dit est apparue et ce fut notre façon de le penser. Nous avions l'impression que la discordance que nous avions repérée au niveau du couple concernait aussi leur histoire. Les parents étaient à côté l'un de l'autre sans que nous puissions les penser ensemble. Il y a, en quelque sorte un "non-mariage" des deux lignées ; quelque chose ne s'est pas tissé entre les deux lignées, mais évoque des coïncidences de part et d'autre. Certaines familles ne paraissent pas s'être conjointes, dans cet étayage réciproque et complémentaire que l'on rencontre habituellement, mais par contre on retrouve, de façon tout à fait surprenante, des coïncidences historiques, voire des répétitions, d'événements identiques (ou presque) de part et d'autre, ou mieux des non-dits, des fantômes en miroir. Je n'ai pas répondu à l'ensemble de votre question, j'en conviens.

Bernard DRA VET :

Quand vous parlez de l'objet brut, je pense au contre-transfert négatif : y aurait-il un rapport ? Jean-Pierre VIDAL, dans un article, évoque le processus du contre-transfert négatif. Y aurait-il rencontre du contre-transfert négatif de la famille et de celui des thérapeutes ? Et comment cela se passerait-il ? Jean-Pierre VIDAL semble nous dire que c'est la part non divisée du "Moi du groupe" et des thérapeutes qui se rencontreraient. Cet objet brut ne serait-il pas l'objet trouvé, non trouvé par moi, quelque chose qui m'appelle à éclairer mon contre-transfert négatif et j'ai tout de suite pensé : elle nous dit "Je suis étrangère" (vous venez de le confirmer) et est-ce que dans sa trans-génération il n 'y a pas eu, au niveau de son couple, au sens très fort du terme, un problème d'étrangeté ; ou alors n'y a-t-il pas eu un problème de couple institutionnel et vous dites : "il faut que nous disions à notre institution que notre couple de thérapeutes doit continuer", comme s'il était étranger dans l'institution que vous soyez ensemble.

Christian GUERIN :

Cela pose une question très importante au niveau du contre-transfert négatif qui permet de réenvisager quelque chose qui n 'est pas vraiment du même ordre. Par un mouvement narcissique la part du thérapeute est ramenée au niveau du contre-transfert négatif. Ce que le thérapeute n'a pas pu lier n 'est pas forcément imputable au contre-transfert négatif, parce qu 'il est aussi d'abord dans un processus de forclusion générative lié au fait d'être en groupe. Ramener cela au contre-transfert négatif présuppose qu'à la suite d'un travail d'auto-analyse du thérapeute, cela doit pouvoir se dénouer, alors que c'est sans doute un autre dispositif qu'il faut mettre en place, à un autre niveau : un dispositif groupai. Tout ceci est important, car cela nous fait réfléchir d'un autre point de vue sur le transfert, le contre-transfert et ce que l'on appelle le contre-transfert négatif.

Marcel THAON à Evelyn GRANJON :

Tu connais la chanson de l'homme araignée ! L'homme araignée c'est un homme arlequin de deux couleurs qui est très à la mode dans les thérapies d'enfants...

Evelyn GRANJON :

Au sujet de ce que j'appelle les objets bruts, et qui n'est encore, à mes yeux, qu'une expression pour traduire ce que la clinique des familles m'a permis d'apercevoir, je tiens à préciser qu'un aspect important du travail reste à faire, qui permette de les situer par rapport aux "objets bizarres" de BION (nous en parlions) mais aussi par rapport aux "fantômes", aux "cryptes"...

La clinique, et le cas que je vous ai proposé en est un exemple, m'amène à envisager les objets bruts comme des représentants dans la psychée d'accueil des thérapeutes, d'éléments diffractés et projetés, transmis négativement par les générations précédentes (c'est-à-dire en rapport avec un événement traumatique et l'interdit de le penser). Les "fantômes" en seraient une des possibles mises en forme par la famille, certains ancêtres morts venant hanter l'espace familial, faute d'avoir pu être enterrés, et deviennent inintrojectables par les générations suivantes.

Christian GUERIN :

On voit bien dans cet exemple que la rencontre clinique de l'autre, c'est aussi la rencontre de soi, simultanément. C'est une dimension capitale : la partie de soi cachée se tisse avec la partie cachée de l'autre...

Anne CLANCIER :

Je n'ai pas d'expérience en thérapie familiale, mais je pense que c'est comme en thérapie individuelle : quand au cours d'une thérapie, nous retrouvons brusquement un souvenir d'enfance, ce n 'est pas dû au hasard mais dû à ce qu 'ily a eu une rencontre entre les deux inconscients et cela nous apprend toujours quelque chose. De même pour les rêves: les rêves que nous faisons à propos d'un patient, ou après la séance d'un patient, même s'il n'est pas concerné, nous apprennent toujours quelque chose de lui. C'est cela qui est très important dans tous nos travaux.

Evelyn GRANJON :

II y a en effet une très grande proximité d'écoute entre celle d'une personne et celle d'un groupe familial. Mais je pense que le matériel qui est "appelé" est différent, tant du côté de la famille que de notre côté : la situation dégroupe mobi-

lise des éléments inconscients différents de ceux qui le sont dans la situation individuelle. C'est ce qui fait la très grande richesse des rencontres avec les familles.

Danielle DRA VET :
En t'écoutant, il m'est apparu que le matériel que tu apportais était très lisible. L'image qui me vient au sujet des objets bruts est celle de l'encre que crache la pieuvre : c'est-à-dire l'effet qu'ils font, l'impact qu'ils ont. Ce n'est pas que l'objet brut soit incongru, mais au contraire il est très chargé et devrait permettre d'établir des liens donnant sens. Il est central, fondamental, mais amené, comme l'encre d'une pieuvre, de façon à ce que l'on ne voit plus rien. Mais nous, de la place où nous sommes, le matériel que tu apportes nous paraît lisible. Par exemple, les oiseaux du premier dessin m'ont évoqué les oiseaux d'Hitchcock ; le deuxième dessin me paraissait être celui d'une maison vidée, au contraire de l'autre pleine, vivante. Et ces deux maisons m'ont fait penser aux deux mondes parentaux, différents, éloignés l'un de l'autre par un espace blanc. La chevelure du troisième dessin, reprise de l'autre côté de la feuille paraît être un scénario permettant défaire remonter de derrière un miroir ou du fond du temps une figure que l'enfant essaie vainement d'élaborer ; la chevelure évoque l'araignée. Mais tout ceci ne peut être élaboré, pensé, que parce que tu le racontes.

Evelyn GRANJON :
Je suis tout à fait d'accord avec cette très grande richesse contenue (et forclos ?) dans les objets bruts. Mais ce que recouvre cette notion est essentiellement un processus, qui rend le contenu inaccessible. Ces signifiants sont comme soulignés, écrits en caractères gras, très chargés de sens mais rendus inaccessibles. Mon expérience en thérapie familiale analytique m'a permis de m'apercevoir que ces objetis bruts apparus au début masquaient ce que le travail thérapeutique permettrait peu à peu de dévoiler : un traumatisme concernant les générations précédentes, c'est-à-dire un événement traumatique n'ayant pu être pensé par les personnes concernées. Seuls les éléments partiels du trauma ont été transmis tels quels, non pensés et non pensables, c'est-à-dire devenus inintrojectables, aux générations suivantes, empêchant qu'une transmission historique puisse se faire sur la base du roman familial, et correspondant aux "blancs de l'histoire". Le projet de la thérapie familiale est de permettre que le néo-groupe construisant son propre appareil psychique groupai, puisse être le lieu de dépôt, de liaisons et d'élaboration de tout ce matériel négatif, et ceci grâce à la constitution de la chaîne associative groupale de ce groupe là, chaîne à laquelle est intriquée, tissée notre propre chaîne associative. La thérapie analytique du groupe familial, correspond à un (ré)-étayage groupai de ces parts non individuées et non (ou mal) contenues dans un appareil psychique groupai de la famille rendu déficient par les phénomènes délirants et les attaques du traumatisme.

Claude SEYS :
J'aimerais continuer à associer sur ce mot "araignée" qui m'a fait penser à "araignée dans le plafond", à une robe de mariée poussiéreuse et à un fantôme dans le placard...

Bernard DRA VET :
Je voudrais revenirs à l'institution : si vous travaillez au niveau du contre-transfert, vous nous dites que votre couple de thérapeutes n'est pas encore reconnu, accepté, ce qui paraît en écho avec la famille. Et c'est ce qui me frappe, en travaillant avec les groupes il y a des rapports étroits entre le groupe et l'institution fondatrice, culturelle ou l'institution transgénérationnelle, comme vous-mêmes êtes co-thérapeutes dans une institution.

Evelyn GRANJON :
Les rapports entre le groupe constitué et l'institution (ou les institutions) fondatrice (s) sont en effet étroits. De notre côté, il y au moins le CM.P.P., l'institution psychanalytique référentielle et, bien sûr, nos institutions familiales. Comment toutes ces institutions se construisent-ellespsychiquement en nous ? Et comment se gère la question de la fondation de notre groupe ?
C'est notre groupalité psychique qui est sollicitée particulièrement dans le travail avec les groupes. Et le couple de thérapeutes que nous constituons, et qui est fondateur par rapport au groupe de thérapie familiale (le néo-groupe dont je parlais), a construit son propre A.P.G. C'est pourquoi l'essentiel du travail en thérapie analytique du groupe familial passe par l'analyse de l'inter-transfert.

Monsieur .... :
Je ne suis pas psychologue et je vais dire quelque chose de purement subjectif : à propos de l'objet brut, à propos de cette relation entre "l'arlequin" et "l'araignée", j'ai l'impression que Maquelone joue quelque chose comme une évidence et qu'en même temps est caché dans la famille. Elle prend cela en effet avec humour, complicité avec son frère, comme si elle révélait quelque chose d'évident.

Evelyn GRANJON :

... les objets bruts sont en effet sans affect...

Monsieur _ :
Le mouvement de toute la famille, groupalement, lors des déménagements successifs m'a tout d'abord fait penser à la fuite d'un pôle central, puis m'est apparu le tissage que ces trajets faisaient.

Evelyn GRANJON :
Oui, mais un tissage invisible qui m'a amenée dans un premier temps à tenter de repérer les lieux nommés : c'est moi qui faisais alors ce travail de tissage. Il s'agissait d'un tissage sans fil, et ce n 'est qu 'ultérieurement que les fils apparaîtront, ceci nous ramène à l'araignée !

Christian GUERIN :
Je me souviens de la seule fois où j'ai vu BION, à Lyon, un an avant sa mort. Suite à un matériel clinique présenté et au long silence qui suivit, BION dit : "II y a des pensées dans l'air !...", puis : "Qui sera le penseur ?", et il précise : "... il y a des pensées sans penseur, il faut trouver un penseur. Qui va accoucher la pensée ?". J'ai trouvé cela extraordinaire ! Je l'ai ensuite retrouvé développé dans ses travaux. Les objets bruts pourraient être des pensées sans penseur, avec en plus l'impossibilité qu'il y ait un penseur.

Evelyn GRANJON :
... Je préciserais : "à la recherche d'un penseur", et c'est la fonction qui incombe aux thérapeutes familiaux. Et l'on voit ici se dessiner ce passage entre les symptômes et différents éléments épars et distribués au hasard dans la famille, et, après un premier temps de redistribution au niveau du groupe de thérapie familiale qui correspond à un temps de crise, apparaître ensuite une focalisation sur les thérapeutes qui deviennent alors les "porte-paroles" (oupenseurs ?) des pensées non pensées de la famille. Ce mouvement évolutif en thérapie familiale, ce processus évolutif, correspond donc bien à un "réétayage groupai" des éléments rendus inintrojectables pour les sujets. C'est la fonction mythopoiétique du groupe de thérapie familiale, qui permet la reprise de l'interfantasmatisation individuante. La demande de thérapie familiale que les familles sont amenées à nous formuler après notre proposition et sur la base du travail de la rencontre, correspondrait à la recherche d'un lieu (d'un groupe) de dépôt et d'élaboration de tous ces éléments rendus impensables et inintrojectables par les sujets pour des raisons qui ne concernent pas directement les familles actuelles, mais dont elles ont hérité.

Christian GUERIN :
On n 'en a pas fini avec les fils puisque Marcel nous conduira tout à l'heure dans le labyrinthe grâce au fil d'Ariane. On pourrait ponctuer, couper et renouer puisque les "points de nouage" sont aussi les points forts d'un fil.

BIBLIOGRAPHIE

EIGUER A., 1983. *Un divan pour la famille.* Paris, Le Centurion.

GUERIN C, 1984. L'obstacle et lien : l'inter-dit familial et son rapport à l'identification dans la famille. *In : Penser la famille.* Actes des journées d'Etudes de Psychologie social-clinique. 1984. Arles, Hôpital J. Imbert. GRANJON E., GUERIN Ch., 1985. La transmission psychique négative dans le travail thérapeutique avec les familles : approche clinique, théorique et méthodologique, *dans :* (sous la direction de R. KAËS). *La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale, aspects pathologiques, thérapeutiques et créatifs.* Appel d'offre du programme M.I.R.E., Ministère des affaires sociales et de la solidarité nationale. A.R.I.S.H., Centre de recherches cliniques sur les formations intermédiaires. Université Lyon II, p. 178-221.

GUILLAUMIN J., 1985. Mots en souffrance et attitude d'écoute en psychopathologie clinique. *Psychiatrie française N° 2.* Avril, p. 121-127.

GRANJON E., 1984. Thérapie familiale psychanalytique. *In : Penser la famille.* Actes des Journées d'études de psychologie social-clinique, 1984, Arles, Hôpital J. Imbert.

- 1985 a. Travail psychanalytique et famille. *In : Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe. N° 1-2.* Eres, Toulouse.

- 1985 b. Le contre-transfert en T.F.A. avec des jeunes enfants, *Dialogue N° 88.*

KAËS R., 1976. *L'appareil psychique groupal.* Paris, Dunod.

- 1982. L'intertransfert et l'interprétation. *In : Le travail psychanalytique dans les groupes - 2.* Paris, Dunod.

- 1983. Identification multiple, personne conglomérat, moi groupal. Aspects de la pensée freudienne sur les groupes internes. *Bulletin de psychologie,* 37. N° 363, p. 113-119.

- 1984. Filiation et affiliation. *In : Penser la famille. Actes des journées d'étude de psychologie social-clinique,* Arles, Hôpital J. Imbert.

- 1985 a. *L'hystérique et le groupe. L'évolution psychiatrique, 50,* fasc. 1 - Ed. Privât Toulouse.

- 1985 b. Recherche sur la transmission psychique intra groupale : la chaîne associative groupale, *dans :* (sous la direction de R. KAËS), *La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale, aspects pathologiques, thérapeutiques et créatifs.* Appel d'offre du programme M.I.R.E., Ministère des affaires sociales et de solidarité nationale. A.R.I.S.H., Centre de recherches cliniques sur les formations intermédiaires. Université Lyon II, p. 233-284.

RUFFIO A. et al., 1981. *La thérapie familiale psychanalytique,* Paris, Dunod. 1981.

DE THESEE A DEDALE
Construction et perdition de l'espace social-clinique

Marcel THAON *

II a beaucoup été question de fils ce matin. Aussi je vais m'empresser d'en ajouter deux à la pelote, et ces deux fils informeront le cours de mon exposé.

D'abord ce que m'a confié en aparté Bernard CHOUVIER : l'origine étymologique d'Ariane passe par "Arachnide", c'est-à-dire par Araignée, Ariane qui est le prénom de la fille d'Evelyn GRANJON, rien ne restera secret.

Mais aussi le fil plus sombre du micro qui construit un équivalent électronique de ma voix et révèle peut-être derrière toute cette série de liens qui nous unie le double destructeur possible de cette union.

De Thésée à Dédale et — j'espère — aussi de Dédale à Thésée, si tout va bien.

Comment vous donner envie de pénétrer dans le labyrinthe ? Comment faire en sorte que vous appréciiez le voyage à l'intérieur de cette structure contournée et la possibilité d'y rencontrer l'inconnu ?

Peut-être dois-je faire d'abord en moi un travail de liaison et vous donner quelques éléments de ma pelote personnelle qui vous aideront à comprendre comment je vous parle aujourd'hui du mythe de Thésée. Voici donc quelques fils épars qui peut-être se relieront en cours de route : je les donne par ordre chronologique, ou plus exactement tel que j'en croyais la chronologie. L'idée de travailler sur Thésée me vient au cours de la préparation de l'association C.O.R., lors d'une réunion entre Evelyn GRANJON, Christian GUERIN, Joël DE MARTINO et moi-même au domicile de Joël DE MARTINO. Je ne sais à ce moment là absolument pas pourquoi j'ai envie de parler de Thésée, sauf que la métaphore du fil qui relie Thésée à Ariane me semble adéquate à rendre compte de la problématique de la Psychologie Sociale Clinique en tant que celle-ci essaie de relier ce qui concerne le sujet et les objets de l'environnement ; adéquate aussi à relier les membres d'un groupe en train de se construire.

Deuxième association : l'intérêt que j'ai à cette époque pour un texte de Donald MELTZER qui s'appelle "Les concepts d'identification projective (KLEIN) et de "contenant-contenu" (BION) en relation avec "la situation analytique". Un article dans lequel l'auteur reprend une idée qui m'a déjà frappée quelques années auparavant : **le claustrum.** Le claustrum est cette poche psychique dans laquelle certains enfants s'enfoncent, donnant l'impression à leur thérapeute qu'ils sont complètement perdus au centre d'un univers labyrinthique, sans ouverture, sans personne à qui s'accrocher et surtout pas la plus proche physiquement. Dans cet article et dans la communication qu'il a faite au colloque sur l'Autisme de l'an dernier à Monaco, Donald MELTZER essaie de décrire le claustrum en rendant compte de la situation dans laquelle se trouve le bébé face à sa mère déprimée, qui le regarde sans le voir parce que les yeux de cette mère sont retournés vers l'intérieur de son propre labyrinthe, vers un endroit où il n'y a rien.

Ces enfants sont mis dans la situation de devoir plonger à l'intérieur des yeux de leur mère — et vous vous rappelez par exemple à ce propos du texte de Donald WINNICOTT "Le rôle de miroir de la mère" (un article de "Jeu et réalité") — pour trouver un sens à leur existence. Du point de vue fantasmatique cela correspond à la situation psychique dans laquelle le sujet rentre à l'intérieur d'un corps maternel où il n'y a rien. Ce qui manque, c'est bien sûr les liens psychiques d'investissement qui lui permettraient de trouver son chemin, de comprendre pourquoi cette femme, cette mère, a voulu qu'il soit là.

Voici donc deux éléments de départ. Le troisième est inconscient. Inconscient parce que je ne l'ai perçu que beaucoup plus tard, je vous le dirai plus loin : cette quête de Thésée venait en réaction à l'interruption d'une thérapie que je menai avec un patient psychotique ; une prise en charge qui venait de s'interrompre sur une séance lors de laquelle le patient m'avait amené un rêve en deux parties. J'ai compris plus tard, plus exactement j'ai transformé plus tard ces rêves en une représentation, métaphore du mythe de Thésée qui m'était confiée par ce patient pour en faire quelque chose. J'en tire aujourd'hui une intervention que j'organiserai en trois sections : une première dans laquelle je réfléchirai à la **structure du mythe** et à ce que nous pouvons en comprendre. Une deuxième dans laquelle j'introduirai ce que j'ai appelé dans le texte de présentation de ce colloque : **deux modalités de fonctionnement psychique** telles qu'elles sont à l'œuvre séparément dans le mythe de Thésée et dans sa contrepartie qu'on pourra appeler diabolique, le mythe de Dédale. Une troisième et dernière partie dans laquelle je vous parlerai de la fonction qu'a aujourd'hui pour moi le mythe de Thésée d'être un **objet intermédiaire relationnel,** un conteneur potentiel à l'intérieur duquel viendront s'organiser les émotions de la rencontre. Mais avant cela, je commence par la partie émergée de l'icerberg, ce qui est connu par chacun de nous du mythe de Thésée. A cette partie émergée, j'ajouterai peu à peu des détails qui sont des éléments moins connus de ce corpus mythique, tel que ces détails permettront de comprendre les mécanismes à

** Docteur en Psychologie, Psychologue Clinicien assistant en Psychologie, Université de Provence, Aix-Marseille I.*

l'œuvre dans le mythe imaginaire qui serait reconstitué dans toutes ses parties perdues. J'en oublierai beaucoup, certainementv j'en laisserai d'autres volontairement de côté. Nous aurons peut-être l'occasion au cours de la discussion de compléter cette description.

Le mythe de Thésée est surtout — pour ceux qui le connaisse sans avoir lu les textes originaux ou leurs commentaires — la rencontre de Thésée avec Ariane, la fille du roi Minos et son entrée à l'intérieur du labyrinthe au fond duquel se trouve un monstre, le Minotaure, qu'il va avoir à affronter et à tuer. Mais ce labyrinthe est un labyrinthe sans fin dont personne n'a jamais réussi à sortir ; nous verrons plus loin que même son constructeur, Dédale, n'a pas d'image mentale de sa propre création. Pourtant, Si Dédale ne possède pas de carte interne du labyrinthe, il connaît un moyen dont la médiation permettra le retour au grand jour. En d'autres termes : il a au moins une représentation de l'outil qui permettrait de reconstruire un chemin vers l'extérieur. Cet outil, c'est le **fil** que donne Dédale, le constructeur du labyrinthe, à Ariane afin qu'elle le donne à Thésée pour qu'il rentre dans le labyrinthe, qu'il aille y trouver le Minotaure et, grâce au lien qui est tissé entre cette jeune femme et lui, puisse ressortir. Voilà à peu près la figuration populaire du mythe de Thésée à laquelle je vais déjà ajouter quelques détails.

Premier détail, il est d'importance : pourquoi le Minotaure ? Pourquoi le labyrinthe ? Pourquoi faut-il que Thésée rentre dans le labyrinthe ? A cause d'une malédiction qui est double : une, interne propre à la famille de Minos, incestueuse ; une autre, externe, née de la rivalité fraternelle. Une malédiction d'abord incestueuse : le Minotaure est le fils de Pasiphaé, la femme du roi Minos, mais c'est un monstre. Pourquoi ? A cause de l'avidité du roi Minos lui-même. Parce qu'un jour Minos a voulu montrer à tout le monde qu'il est le fils choisi d'un dieu. Il a donc dit à Poséidon, maître de la Mer : "Si tu le veux bien, envoie-moi un signe : fais sortir de l'eau un taureau qui montrera à tout le monde, en particulier à mes méchants frères qui veulent me prendre le pouvoir, que je suis celui qui a été choisi par toi comme son fils". Et Poséidon fait sortir un taureau magnfique de l'eau, plus beau que toutes les bêtes terrestres. Comme il était habituel à l'époque — dans les mythes grecs tout est construit d'une manière transactionnelle — Minos avait promis de rétribuer Poséidon, tout simplement en lui rendant son propre taureau. "Envoie-moi ce signe taurin et je promets de le sacrifier en ton honneur". Mais le taureau était très beau et il vint à l'idée de Minos que probablement, étant donné que cet animal était un don de Poséidon lui-même, celui-ci préférerait qu'on lui consacre un autre taureau, plus commun mais qui appartenait au cheptel de Minos auparavant. Il sacrifie donc un taureau de seconde zone et garde le beau.

Voilà la situation de départ qui va déterminer la suite du mythe et qui est le point de gestation à partir duquel nous pouvons comprendre l'émotion qui va donner naissance au mythe de Thésée : l'envie, la rivalité.

Ce taureau est donc toujours vivant. Il n'a pas été tué par Minos. Poséidon va trouver le moyen de se venger du traître en rendant la femme de Minos, Pasiphaé, amoureuse du taureau. Elle tombe dans une passion folle du taureau de Poséidon : il était tellement magnifique ! Elle tourne autour de lui, l'observe, l'adore. Mais nulle possibilité de concrétiser cet amour puisqu'elle est humaine et le taureau, taureau. Une bête envoyée par un dieu, mais pas divine elle-même. A la différence de ses créateurs, il ne peut pas faire d'enfants à une femme. Pour y parvenir, il faut un objet intermédiaire particulier qui sera donné à Pasiphaé par Dédale. Dédale, qui était un constructeur extraordinaire — je vous en parlerai plus tard —, va créer pour la femme du roi Minos un objet intermédiaire : la représentation d'une vache, évidée en son intérieur, dans laquelle elle va se glisser et qui permettra au taureau de s'accoupler avec elle. C'est cet objet intermédiaire qui réunit la femme du roi Minos et le taureau son amant. Grâce à lui, un fruit sortira de cette union : le Minotaure. Si l'héroïne du film "Lady Hawke" — dont parlait hier matin Christian GUERIN — avait connu Dédale et son stratagème, elle aurait été tranquille tout de suite... Malheureusement, le Minotaure né, cette abomination qui est un homme à tête de taureau doit être cachée aux yeux de tout le monde. Pour punir Dédale de son mauvais coup, Minos exige qu'il construise un labyrinthe tel que personne, Minotaure ou humain, ne pourra jamais s'en extirper, et il place le fils de la passion hors nature au centre même de l'édifice. Mais il ne sera pas possible d'oublier le monstre à qui il faudra donner à manger de temps à autre. Il sera donc nécessaire de sacrifier chaque année quatorze victimes humaines au Minotaure né de la folie, du mensonge et de l'orgueil. Quatorze personnes bien choisies, car venues d'Athènes jusque sur l'île de Crête expier une autre faute. Celle de leur peuple — vous verrez que c'est la même, mais faites semblant de n'en rien savoir — commise en Grèce par les Athéniens qui avaient provoqués la mort du **vrai** fils du roi Minos, Androgée. Très jaloux de la force d'Androgée, ils s'étaient débrouillés pour le mettre dans une situation impossible en l'envoyant mourir face au taureau fou de Marathon. Pour paiement de la mort de son fils, Minos exige depuis chaque année de recevoir en tribut de la nourriture pour son presque-fils, le Minotaure : sept jeunes gens et sept jeunes filles d'Athènes. Chaque année donc le sacrifice a lieu jusqu'à ce qu'arrive Thésée qui va rompre le cercle établi là. Thésée rentrera dans le labyrinthe, il tuera le Minotaure et, grâce au fil d'Ariane, il pourra en ressortir vivant. Ce fil est aussi celui qui le réunit à Ariane, puisqu'il a promis de l'épouser. C'est une union humaine qui a été promise là. Thésée rompt le charme avec cette union humaine qu'il a promis à la place d'une union incestueuse.

Je m'arrête ici pour l'instant. Nous verrons plus loin que les choses se compliquent rapidement. Quelques mots à partir de cet exemple sur les mythes grecs en général. Je voudrais préciser certains points à leur propos et tout d'abord que ces récits mythiques ne sont pas du tout organisés comme des romans. Il ne s'agit pas d'une histoire qui aurait un commencement, un milieu et une fin, à travers laquelle on pourrait trouver un fantasme organisateur de l'histoire telle qu'un écrivain aurait pu l'agencer. Parce que les mythes ne sont pas le produit d'un auteur, mais d'un groupe, **un** groupe dont le travail s'étend sur des dizaines sinon des centaines d'années, **un mythe se transforme.** Il a de multiples versions : certaines de ces versions se contredisent ; la plupart répètent des éléments du mythe en divers endroits. Si bien que de mon point de vue, les mythes grecs nous fournissent des sortes de **représentations potentielles,** de représentations en attente d'un lecteur qui leur fournira une motivation. Parce que cette motivation n'existe pas dans le texte lui-même. Il faudra que le regard du lecteur choisisse un passage du mythe pour lui donner vie. C'est ce que font les versions populaires des mythes qui suppriment toute une série de passages du récit original pour garder une sorte d'épuré, un scénario extrêmement clair, mais d'où a disparu tout ce qui provenait de l'inconscient individuel. Le mythe est donc un **recueil** des processus psychiques humains, un dictionnaire en attente quasiment exhaustif des processus psychiques possibles, nous est fourni sans véritable ordonnancement, sans véritable sens privilégié. Tout peut être trouvé dans les mythes ; tout est déposé quelque part, perdu dans un coin du labyrinthe, en attente qu'un lecteur le trouve et l'articule de ses propres investissements.

Il existe parfois un **mode organisateur** du mythe qui m'a semblé extrêmement intéressant : c'est le fait que les mythes grecs sont toujours construits autour de **doublets,** d'unités découplées, tel qu'un morceau de mythe trouve toujours sa contrepartie négative dans un autre endroit, la plupart du temps dans un autre épisode du même mythe, quelquefois dans un cyle extérieur. En fait, je proposerai l'hypothèse suivante : **nous ne pouvons comprendre l'émotion qui a per-**

mis la création du mythe qu'en reliant, à l'intérieur de notre appareil psychique — sur le mode de la fonction binoculaire décrite par BION — ces deux parties qui, elles, restent déliées dans le mythe, qui restent peut-être cet objet brut qu'Evelyn GRANJON a évoqué tout à l'heure, en attente d'une émotion liante. Je vous en donne deux exemples : dans le mythe de Thésée, vous avez l'épisode central qui est une représentation des diverses formes de lien, et en particulier le lien symbolique, et puis vous avez deux contre-parties négatives de ce noyau que sont deux portions du mythe sur la **déliaison** ! Une première contradiction peut être trouvée à l'intérieur même du mythe de Thésée, mais personne ne la connaît trop. Elle a été oubliée, mise de côté, parce qu'elle se révèle assez désagréable. C'est l'épisode lors duquel Thésée va abandonner Ariane. Parce qu'une fois sorti du labyrinthe, Thésée va d'abord fuir la Crète en emmenant Ariane sur son bateau, fidèle à sa promesse, puis la laisser sur l'île de Naxos et continuer seul son voyage... Pourquoi ? Les exégètes n'en savent strictement rien. Ils proposent des hypothèses diverses — j'ai compté quatorze versions de l'abandon d'Ariane par Thésée — parce qu'il s'agit d'un événement incompréhensible. Incompréhensible pour l'esprit diurne qui ne considère pas le mythe comme un rêve mais comme une unité psychique. Il n'est pas compréhensible que Thésée, le constructeur, le lieur — c'est même étymologiquement "celui qui relie" — puisse être celui qui coupe ce qui est en train de se construire. Certains d'ailleurs disent qu'à ce moment-là Thésée se perd, mais qu'il se perd dans la mer. Je vous cite une image qui est donnée dans une version du mythe où est évoquée l'idée d'une tempête envoyée par Poséidon alors qu'Ariane s'est endormie sur la plage et que Thésée est remonté quelques minutes sur le pont du navire. La tempête se lève et le bateau se trouve brusquement emporté : Thésée ne sait plus où il est et le mythe évoque l'image des voiles perdues au milieu de la mer : blanches ailes d'un oiseau noyé. Vous verrez aisément les liens qui commencent à se tisser là avec le sort d'Icare, fils de Dédale.

Voilà donc pour la contre-partie interne du mythe. L'externe appuie l'hypothèse centrale de mon travail : **le sort de Dédale comme négatif de celui de Thésée.** Je considère Dédale comme le double opposé du héros Athénien en ce sens que Dédale va être — après la fuite de Thésée et d'Ariane — abandonné par le roi Minos à l'intérieur de son propre labyrinthe, avec lui aussi le désir d'en sortir, mais sans appui extérieur : son fils est près de lui et partage son sort. Il se retrouve incapable de trouver son chemin à l'intérieur de sa propre image du corps, celle qui a donné lieu à la construction de son monde.

Avant d'évoquer l'épisode d'Icare, quelques éléments ici sur Dédale pour vous aider à comprendre ce qui va se passer. Dédale ne nous est d'habitude connu que par son nom identifié au labyrinthe : on parle d'un "dédale" comme s'il s'agissait d'un objet, pas d'une personne. Certains d'entre vous connaissent probablement le livre de James JOYCE "Dédale", qu'il a écrit en 1943, à peu près à l'époque de "Finnegan's wake", et qui représente l'état émotionnel dans lequel se trouvait l'auteur au moment où il composait "Ulysse" — autre mythe — ; l'impression qu'il n'arrivait jamais à trouver son chemin pour finir ce livre. Et il décrit donc Dédale et en particulier Icare en train d'errer dans une ville et dans une Irlande à l'intérieur desquelles il ne trouve pas de signification.

Le Dédale du mythe Grec est un personnage beaucoup plus grand que son labyrinthe : il est ce qu'on pourrait appeler le héros des créateurs. Le premier des artistes ! Pour le mythe, il est celui qui a inventé la représentation de la figure humaine : la statuaire. Premier d'entre tous, il construit des statues à l'apparence humaine : des statues tellement véridiques, tellement vivantes qu'elles prenaient vie et qu'il fallait leur attacher les jambes pour les empêcher de s'enfuir. Un jour, après la mort d'Icare et pour le remercier de son aide — je fais silence sur beaucoup d'éléments — Dédale offre à Hercule une statue faite à sa propre apparence guerrière. Le cadeau est tellement parfait qu'Hercule se croit aussitôt attaqué par cette représentation et frappe l'effigie de son glaive. Dédale se révèle donc le créateur de représentations très particulières de l'objet qui ont **la caractéristique unique d'ouvrir à une présence là où d'habitude la représentation s'appuie sur l'absence.** Dédale construit des images qui présentifient l'objet de manière quasiment hallucinatoire, pas du tout des représentations au sens premier de FREUD ; cela me semble très important. Autre élément : Dédale est l'inventeur de la **colle.** Si vous le voulez bien, je m'amuserai à jouer sur le double sens qui existe entre le fil et la colle, double sens qui m'apparaît redoubler celui du mythe. Lorsque Dédale offre des ailes à Icare, celles-ci sont confectionnées avec deux types de liants : les grandes plumes sont cousues et les petites collées par de la cire. Je vous propose que le fil et la colle sont les représentations de **deux types de lien** possible entre les objets. Un lien fondé sur la représentation de l'objet absent pour le fil ; un lien fondé sur la fusion des objets les uns aux autres pour la cire ou la colle.

Dédale donc ne peut se représenter son propre labyrinthe, mais il va trouver quand même une solution. C'est la solution que nous allons prendre nous-mêmes lorsque, confrontés à une situation émotionnelle difficile, nous préférons ne pas retracer les liens qui nous articulent à nos patients et préférons fuir dans **l'idéalisation** : en d'autres termes passer **d'une identification projective communicatrice à une identification projective intrusive.** Dédale va fuir son propre labyrinthe, non pas en retraçant les pourtours de son image du corps et des objets internes qui y vivent, mais en subvertissant les limites **en partant par le haut.** Il se colle alors des ailes aux bras, fait de même pour son fils, et ils s'élèvent bientôt au-dessus du labyrinthe, loin de la réalité des investissements d'objets, en un endroit où la notion de profondeur semble avoir disparue et les édifices des hommes se restreindre à un tracé sur une immense feuille de papier.

Deuxième partie de mon exposé, donc. Je viens de l'introduire : **les deux modalités de fonctionnement psychique à l'œuvre dans l'articulation entre le mythe de Thésée et celui de Dédale.** Les deux portions de mythe ainsi reliées nous introduisent à deux fonctionnements psychiques possibles, deux modalités de la rencontre avec l'autre, à deux réactions face à l'émotion produite par la rencontre. On peut les désigner de plusieurs noms, plus ou moins approximatifs : opposer d'un point de vue théorique le narcissisme et la relation objet ; parler d'étayage face à l'idéalisation ou encore évoquer un fantasme d'auto-engendrement typique de l'artiste et dont le mythe de Pygmalion serait la version optimiste. Ce scénario auto-créateur serait alors confronté à une mise en scène de la Scène Primitive où deux personnes seraient reliées l'une à l'autre par le désir. Je m'arrêterai sur une autre version enfin : j'opposerai d'un côté la dénégation de la perte — avec la présence hallucinatoire concomitante d'un objet imaginaire — à la représentation de l'absence qui permet la rencontre humaine lorsque vont se connaître deux personnes présentes et pourtant toujours seules. D'un côté nous aurons un fil qui relie deux personnes et en même temps montre leur distance. D'un autre côté, nous aurons un fantasme de fuite à l'intérieur d'un **double narcissique idéalisé** où l'objet "autre" disparaît. Je reprends ces deux éléments.

Du côté de Thésée, nous avons une personne qui s'avance seule dans le labyrinthe. Elle est seule et pourtant accompagnée d'une **double représentation de l'objet** : accompagnée d'abord d'une **représentation interne** de l'objet absent, celle d'Ariane à l'intérieur de la tête de Thésée. Une représentation d'une Ariane absente, car celle-ci est restée quelque part hors du labyrinthe, en une place indispensable : c'est elle qui tient **l'autre bout du fil** qui permet à Thésée de ne pas se perdre. Car si Ariane avait pénétrée avec son amoureux dans la maison du Minotaure, le fil serait devenu pelote et ni l'un ni l'autre n'aurait pu en ressortir. Accompagnée aussi d'une **représentation objectivée,** présente : le fil qui,

dans notre vocabulaire, se révèle un **objet intermédiaire relationnel.** Le succès de Thésée dans sa quête est donc fondé sur l'acceptation de l'absence, mais aussi sur l'acceptation du lien. C'est l'articulation des deux qui constitue pour moi une **représentation** au sens authentiquement freudien.

Toute une série d'éléments présents dans le mythe de Thésée redoublent et renforcent cette problématique. Thésée est celui qui le premier s'appuie sur un loi groupale : il créé à Athènes un système de règles applicables par tous et pour tous, décidé en groupe et appliqué par groupe. Les mythes grecs reconnaissent Thésée comme le premier **démocrate,** celui qui a réalisé ce qu'on appelle le cynœcisme, c'est-à-dire la réunion des petites villes qui ont formé Athènes. D'ailleurs, si Athènes s'écrit avec un "s", c'est parce qu'elle est la réunion par Thésée en une seule ville, un seul objet, d'une multitude de petites unités auparavant disparates. Si bien qu'Athènes aujourd'hui est une seule entité, pourtant diversifiée. Thésée est aussi celui qui reconnaît l'importance du **deuil.** Dans un épisode tout à fait intéressant, des femmes qui ont perdu leur mari ou leur enfant à la guerre viennent demander à Thésée de leur permettre d'enterrer leurs morts dont les ennemis Thébains laissaient pourrir les cadavres sur le champ de bataille. Elles viennent demander justice : que la guerre s'arrête avec la mort des combattants ; que la haine ne se poursuive pas au delà et qu'elles puissent donc se relier à leurs morts dans la cérémonie d'enterrement. Thésée, après consultation du groupe des Athéniens, déclara la guerre à Thèbes et, vainqueur, repartit avec les dépouilles des disparus, refusant de profiter jusqu'au bout du succès par quelque rapine profitable. Les habitants de Thèbes qui s'attendaient à être massacrés riront bien de la folie de Thésée qui fait une guerre pour des morts. Ils n'auront pas compris ce qui est mis en jeu dans cet épisode : le sens et la possibilité du deuil.

Thésée est encore celui qui, dans le mythe central, établit une relation sexuelle à la place d'une liaison incestueuse. A la place du fil/fils incestueux de Minos (Minotaure signifie "Taureau de Minos"), il établit un lien avec une humaine. Dans le même ordre d'idée, Thésée est celui qui cherche puis reconnaît sa **généalogie** : dans la première partie du mythe — la jeunesse de Thésée — il recherche son père disparu, retrouve les attributs de celui-ci (une épée et des sandales) laissés sous une pierre pour le temps où le fils serait assez fort pour la mouvoir. Il retrouvera alors son père, malgré une série d'obstacles sur sa route, Procuste par exemple. Je passe sur toute une série d'épisodes. Thésée est donc celui qui trouve son père, se fait reconnaître de lui et rétablit une généalogie longtemps mis en doute.

Vous voyez à travers tous ces exemples comment Thésée est le représentant d'un type de mécanisme psychique qui a à avoir avec la symbolisation. De l'autre côté nous avons **Dédale.** Dédale, c'est le malin, l'ambigu, le génie créateur dont les productions sont des objets pervers. Il peut aussi bien inventer des objets intermédiaires à fournir aux autres — c'est lui qui donne le fil, et surtout l'idée du fil, à Ariane — que des objets maléfiques, objets idéaux qui ne sont que les incarnations de son image narcissique ; des objets sans possibilité d'écart symbolique comme les statues vivantes dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est lui qui rend possible les amours contre nature : il construira la vache de bois évidée qui permettra à Pasiphaé d'être fécondée. Lui surtout qui se révèle le représentant d'une **émotion négative,** intriquée à sa création : **l'envie.** Car il existe une épisode de la vie de Dédale qui a été supprimé de notre mémoire collective : au début de sa carrière, Dédale était extrêmement admiré comme le forgeron de merveilleuses statues. Il prend un jour un apprenti pour l'aider dans son travail : son neveu Talos. Celui-ci apprend tout de lui, puis dépasse le maître et se met bientôt à produire des objets plus beaux encore. Dédale emmène alors Talos se promener près de la falaise admirer la mer et il le pousse dans le vide rejoindre la matrice dont il n'aurait jamais dû sortir. Notons en passant que le sort de Talos rejoint celui d'Egée, le père de Thésée qui se jettera dans le vide lors d'un épisode que nous n'analyserons pas.

Je relie pour ma part, cet épisode qui montre la structure envieuse à l'œuvre chez Dédale et l'histoire d'Icare que je vais détailler maintenant. Au centre du labyrinthe nous avons le père et le fils : le bon père Dédale et le fils **Icare.** Le bon père Dédale car dans cet épisode rien ne laisse apparaître l'hostilité de Dédale envers son fils, sauf en ce qu'il semble prévoir confusément ce qui va arriver. Dédale construit donc deux paires d'ailes cousues/collées. Lorsqu'il va prendre son envol, il se retourne vers son fils, le visage couvert de larmes, et lui dit. Je vais peut-être retrouver la phrase exacte... Non, je vais la recréer moi-même avec mes propres mots : "Icare, fais attention de rester exactement au milieu entre la mer et le soleil. Si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes plumes et tu te noieras. Si tu montes trop haut, tu te brûleras. Reste au milieu et surtout, suis moi". Il dit à son fils ce qu'à travers Ariane il a recommandée à Thésée : "Suis la trace du chemin". Et son fils bien sûr, qui n'est que la part idéalisante et narcissique que nous avons tous en nous même, n'obéira pas longtemps. Il est tellement heureux de voler plus haut qu'il va monter, se rapprocher du soleil — qui est pour moi la représentation du corps idéal du sujet — et se brûler, puis tomber dans la mer. Les deux extrêmes qui lui étaient réservés.

Pourquoi est-ce que j'évoque l'image narcissique du corps idéal du sujet ? Un fragment du mythe étayera mon point de vue et vous donnera matière à penser la question. Lorsque les deux compères s'envolent, ils s'élèvent au-dessus du labyrinthe, **montent** au-dessus de tout, surplombent le monde. Un très bel épisode décrit cet essor : la fascination des laboureurs, des bergers et des pêcheurs qui lèvent les yeux vers ces êtres ailés qu'ils prennent pour des dieux. A la place d'un homme il y a un objet idéal divinisé, mais c'est aussi le processus d'idéalisation lui-même qui contient une possible **autodestruction** de l'objet lorsqu'il s'exagère jusqu'à ce que les parties idéales et persécutrices en viennent à se confondre (voir à ce propos les travaux de H. ROSENFELD dans "Etats psychotiques" (1967) sur les étapes archaïques du surmoi).

J'en arrive donc ici à la clinique individuelle pour évoquer une **psychothérapie** que je menais avec un patient psychotique et m'arrêter sur un moment très particulier de cette prise en charge. Je travaille à ce moment là sur les émotions produites par la rupture : rupture entre lui et moi, lui et sa famille, puisque ce patient a décidé de partir à l'étranger, dans un pays extrêmement lointain. Après cette décision de **partir,** tel Dédale, le plus loin possible de ses investissements comme de lui-même et — la première période de préparation passée — il se retrouve peu à peu dans l'incapacité de gérer psychiquement l'approche de la séparation : incapable de **penser la rupture** sauf en termes **d'irruption traumatisante d'éléments délirants.** La séance rapportée se situe quelques semaines avant le départ présumé, mais — sans que je le sache alors — sera la dernière avant longtemps. Le patient commence en disant : "Aujourd'hui ça ne va pas du tout. Hier j'ai rencontré près de chez moi une vieille bonne femme. Elle faisait semblant d'être malade. Elle portait de grosses valises, certainement vides ; puis elle s'est cachée derrière un arbre. J'ai bien vu qu'elle me regardait".

Je ne donne pas d'éléments précis sur le délire paranoïde de ce malade qui se voit toujours observé par des yeux de femmes cruelles, dans la rue ou dans les miroirs. Il suffit de préciser que le thème du **regard** est habituel, celui de la maladie, moins. Donc une femme âgée soit-disant malade qui avait des valises, peut-être pour partir en voyage, le regardait. J'associe, "peut-être pour partir en voyage", parce que ce patient avait rêvé peu auparavant que sa mère allait à sa place à l'étranger : il la rencontrait au milieu d'un pont, la mine jeune et active, et elle lui disait au revoir. Je lui rappelle d'ailleurs ce rêve et relie cette mère en pleine forme à la veille de s'en aller en Afrique noire et cette vieille

femme en apparence malade qui l'observait, peut-être dans l'attente d'une émotion qu'il pourrait ressentir.

A ce moment là, il me rapporte un **rêve** qu'il a fait l'avant veille. Ce récit, je n'en perçois que quelques bribes et ne peux bien sûr pas prévoir l'effet qu'il fera sur moi. Je le reçois et le contient sans vraiment le comprendre : il me plaît beaucoup — même si la seconde partie m'inquiète —, me semble concerner deux manières de traiter les émotions liées à la séparation et me fait penser au mythe de Thésée. Je vous le communique à peu près comme il me l'a raconté : "Je suis dans une maison très sombre. Je ne vois rien. Je suis seul dans un couloir et j'ai très peur. Très peur de me perdre. Je sens alors une lumière dans ma main. La lumière me permet de voir jusqu'au fond, mais tout est vide. Peut-être. .. il me semble peut-être entrevoir quelqu'un au bout du couloir qui tourne le coin, mais je n'en suis pas sûr". Première partie du rêve. Deuxième partie : "Plus tard, peut-être est-ce un autre rêve, je suis dans un couloir. La lumière devient une torche qui me brûle la main. Elle lance une grande flamme qui brûle toute la maison. Je suis content. Je me réveille".

Pour moi, ce rêve qu'il faut prendre comme une unité, décrit exactement les deux portions du mythe de Thésée, c'est-à-dire l'oscillation devant laquelle cette personne se trouve entre deux positions psychiques : une première dans laquelle le travail qu'il fait avec moi lui permet d'éclairer où il en est de ses émotions, mais aussi de révéler le sentiment de **vide dépressif** devant le fait de quitter/être quitté (par) sa mère et moi-même. Cette première voie étayée sur des identifications projectives réciproques dont je ne suis pas alors pleinement conscient. La second position psychique se révèle par l'intermédiaire de la seconde partie du rêve et concerne la possibilité de transformer ce travail en un objet narcissique qui lui permettrait de se débarrasser tout à fait de ses **sentiments de dépression qui le persécutent** à ce moment là. Cet objet narcissique sera très puissant : avec lui il transforme la flamme qui aurait pu éclairer le chemin en feu de sa haine contre le chemin ; mais il perd alors tout **étayage** sur le monde, la relation ou même l'appareil perceptuel et il se retrouve seul. Dans la suite de la séance, il me dit qu'il ne peut plus supporter cela, qu'il veut se faire **enfermer** dans un hôpital psychiatrique. "Comme ça tout retombera sur moi" (il imagine que la police va découvrir certaines opérations comptables aux franges de la légalité qu'il a décidées pour obtenir un prêt à son entreprise) ; "On s'occupera de moi, tout sera bien fini". Je lui dis qu'il peut s'appuyer sur le travail que nous faisons ensemble pour continuer à vivre. A la fin de la séance, il me dit : "Je ne sais pas si j'aurai la force de revenir la prochaine fois. Si je ne viens pas c'est que je suis chez les dingos". Je lui réponds : "Je vous attendrai".

La semaine suivante il ne vient pas, mais téléphone quelques jours plus tard pour dire qu'il est enfermé dans une clinique psychiatrique de la région. Je ne le verrai pas pendant quatre mois. Lorsqu'il reprend contact, sa première parole est pour me rappeler que je lui avais dit que je l'attendrai. Ce souvenir se tendait comme un fil psychique entre nous et me permettait de continuer un travail de quelques séances : le temps nécessaire pour qu'il **pense** à **son départ,** rassemble ses affaires et ses émotions, réfléchisse à continuer sa thérapie avec quelqu'un qu'il me demande de l'aider à **trouver. Il** s'est depuis installé dans une autre ville de France où il a commencé une psychanalyse. En fait, je ne sais pas s'il a *choisi de se* rapprocher de la première partie de son rêve plutôt que de sombrer dans la seconde, mais je sais pour l'instant il n'a pas lâché le fil qui lui permettait d'essayer de penser ses émotions.

Dernière partie de ce travail : **la question de l'Objet Intermédiaire Relationnel.** Quelle est la place du mythe de Thésée dans la rencontre clinique que je viens d'évoquer ? Elle me semble très importante : on en repère la fonction organisatrice à travers l'historique clinique de cette conférence.

Lorsque je commence à réfléchir au mythe de Thésée, je ne sais pas que je suis guidé par un mouvement interne de **perlaboration** au sujet de l'arrêt de cette psychothérapie. Une série de questions se posent et tentent de se résoudre **par l'intermédiaire d'un mythe,** mais je n'en sais alors rien et c'est le plus important : la possibilité **d'un travail inconscient grâce à un intermédiaire relationnel.** Il n'y a donc pas de décision volontaire de ma part de repenser une relation ou de comprendre à tout prix : plutôt l'intérêt désintéressé pour une œuvre culturelle. C'est après tout un cheminement que je me rends compte — en parlant de ce projet à un tiers — que je suis en train de construire là un Objet Intermédiaire Relationnel qui me permet de répondre à l'émotion produite par la rencontre avec ce patient. Tout ce passe comme si cette personne m'avait proposé une construction intermédiaire personnelle sous la forme d'un rêve et qu'en écho tardif je réponde par une autre formation intermédiaire relationnelle, la référence au mythe de Thésée. Cette référence me semble fonctionner dans ce cas comme une sorte de **conteneur potentiel d'associations** qui organise leurs trajets suivant des lignes infléchies par le contenu du mythe. Elle déclenche ainsi les associations et permet **la reliaison d'éléments qui semblaient disjoints à travers un tiers.** En ce sens le mythe de Thésée fonctionne ici comme un **équivalent externe de la représentation** — l'investissement d'une trace mnésique d'un objet perdu. Comme le fil de Thésée, il est la représentation d'un objet absent, tellement absent que je ne soupçonne pas son existence au moment où je m'y intéresse. Je voudrais ajouter quelques mots à ce propos pour transformer cette expérience en un outil théorique. Cette transformation consistera dans le travail suivant : nous considérerons cet épisode non pas comme un des aléas d'une rencontre mais comme un modèle de la manière dont fonctionne le travail clinique. Dans la rencontre, la chaîne associative passe toujours par un tiers. Ce tiers sera pour nous — quelquefois, pas toujours — comme intermédiaire pare-excitatif qui permet de passer le vif de la rencontre et de représenter. D'autre fois ce sera le tiers du **groupe,** celui qu'évoquaient aussi bien E. GRANJON que C. GUERIN tout à l'heure : la reconstruction d'un processus associatif à travers d'autres psychés, d'autres transferts. Ce sera encore, pour moi qui aime la littérature et parce que je l'aime, la possibilité de se référer à des objets intermédiaires **culturels** qui fonctionneront comme conteneurs d'émotions.

Nous pourrions sans doute faire un pas de plus et proposer la possibilité d'utiliser ces intermédiaires comme véritables Objets Intermédiaires Relationnels **à l'intérieur** même de la pratique clinique, en rendant au patient le travail de liaison fait en dehors de la séance. J'aurais pu par exemple, évoquer le mythe de Thésée lors de séances ultérieures et proposer ainsi cet objet comme **origine** d'un autre travail associatif. Cela aurait eu l'effet de **remettre en jeu** cette formation intermédiaire pour qu'elle continue à tisser ses liens. Je pourrais à ce propos citer les recherches de cliniciens qui ont publié des travaux allant dans un sens proche, au moins du point de vue pratique. Un texte de Janine MERY par exemple, "L'enfant-poison. Référence à une œuvre culturelle dans une psychothérapie d'adulte", que vous trouverez dans "Contes et divans" (Dunod), un recueil auquel Christian GUERIN a participé. Dans ce travail, le lien qui unit la thérapeute et son patient passe par une représentation culturelle qui est reprise dans un conte. C'est encore plus vrai dans le livre de Jacques HOCHMANN qui s'appelle "Pour soigner l'enfant psychotique" et qui évoque comment une psychologue-thérapeute se sert de l'histoire qu'elle raconte à un enfant autiste pour construire un objet intermédiaire entre elle et lui dans une situation où le petit est absolument incapable de forger pour lui-même des représentations. Le conte va alors servir de conteneur à la relation qui se précise.

C'est sur cette référence nouvelle à un autre objet intermédiaire apte à relancer la réflexion que je m'interromprai pour laisser place à la discussion. En fait, parti du mythe de

hésée, je n'ai pas trouvé grand chose en cours de route que hésée lui-même et son ombre portée Dédale ; mais ce ıythe est devenu pour moi peu à peu comme le paradigme de la rencontre clinique : redoublement et écart y trouvent par l'intermédiaire culturel la possibilité de s'associer. Merci de votre attention.

DISCUSSION

ernard CHOUVIER :

e remercie Marcel THAON pour la richesse et la densité de ɔn exposé et aussi pour la dextérité avec laquelle il nous a ɔnduit à travers les dédales de la construction théorique ıssi bien que de la relation clinique, en nous tenant tantôt ır la main, tantôt en nous laissant cheminer seul, mais sans mais nous perdre.

aurais une question générale à poser concernant le sens et ısage du mythe dans le travail théorique : le premier à voir repris le mythe d'Oedipe est FREUD ; depuis, le lien ıtre le fantasme et le mythe a été maintes fois évoqué, mais vec cet exposé il me semble que tu inaugures le lien entre le ıythe et la construction théorique. Peux-tu nous en dire lus sur le sujet ?

Marcel THAON :

lusieurs questions se posent. Je voudrais les prendre par le l suivant : pourquoi le mythe ? Pourquoi celui-ci plutôt ue le roman par exemple ? Moi qui personnellement, pré- re les romans qui me semblent permettre une richesse ssociative plus libre que le mythe. Alors, pourquoi ? C'est n point qui concerne la possibilité que nous avons de nous elier au patient à travers une structure commune tierce. J'ai voqué le chemin que j'ai suivi à travers le mythe de Thésée je pense que j'aurais pu m'appuyer sur d'autres types 'œuvres. Mais comment communiquer au patient ce tra- ıil, sinon à travers une structure qui fera partie de son pro- re univers ? La transmission à l'Autre d'une association et e l'émotion qu'elle contient. Parce que l'important n'est ıs tellement le contenu même de l'association que son sta- ıt de véhicule des processus psychiques en route vers le ıtient. Comment serait-ce possible sinon par un objet qui erait déjà un petit peu attendu par le patient ? Je crois donc ue nous ne pourrons fonctionner que si cette structure ıtermédiaire est déjà quelque part commune au patient et ous, tel qu'il n'y ait qu'à trouver cette communauté pour tiliser ses effets. L'objet intermédiaire ainsi découvert ne era pas entièrement connu des deux partenaires, ou de la ême manière par l'un et par l'autre, mais... par exemple, fil d'Ariane : j'aurais pu prendre cette image et l'utiliser ans la relation. Par ce fil aurait pu passer ce que je voulais re. Mais si j'avais choisi dans des romans d'autres types de étaphores ; des métaphores de liaison plus cultivées — au ens de plus privées — celles-ci n'auraient probablement ɔnctionné que pour moi. D'où l'importance de construire es objets qu'on pourrait appeler doublement intermédiai- s : intermédiaires au dedans de nous — entre les modes de ɔnctionnement conscient et inconscient —; intermédiaires u dehors entre le patient et nous.

eut-être encore un point sur la construction théorique qui nplique, il me semble, un va et vient entre au moins deux nivers, si possible trois : un univers conceptuel de la théo- ie établie à laquelle nous nous référons ; un univers per- ɔnnel fait de nos propres associations, et un univers méta- horique qui est ce que de la culture nous pouvons utiliser. ntre les trois se créé un champ d'où peuvent sortir les idées ouvelles.

Christian GUERIN :

Quand tu soulignes que dans un mythe il y a toujours à intérieur une contrepartie négative, que Thésée par exem- le ne rend pas à Ariane l'amour qu'elle a pour lui et l'aban- onne, réalisant là une rupture, une déliaison, tu n'a pas ublié sans doute que Thésée, lorsqu'il rentre chez lui omet e changer la voile de son navire, qu'il laisse la noire et que on père Egée se tue. En ce sens, ceci nous renvoie aussi à la imension œdipienne mise en scène à ce moment là.

Autre contrepartie négative : quand tu soulignes dans ton processus même d'association de pensées et de recherche le fait qu'à un moment donné tu es doublement interpellé par l'émotion de la situation clinique, émotion qui n'est pas encore liée et le fait que — pour des raisons qui t'échappent d'abord — tu es appelle par le mythe de Thésée : tu cherches un fil, mais tu ne cherches pas le bout du fil. Tu cherches d'abord un fil qui en même temps dans la recherche, va t'emmener à un bout qui n 'est pas déjà là, mais qui se construit du travail : la rencontre, est une construction, c'est aussi une des hypothèses de départ de ces journées. Et la construction et la trans-formation dans le matériel que tu présentes sont tout à fait intéressantes parce que tu as balisé le temps, le temps de la rencontre clinique avec un patient qui est toujours pleine d'émotions. La rencontre, l'émotion, la rupture, l'usage de la métaphore avec le mythe et la transformation de cette métaphore en travail, en travail dépenser et d'écriture. Et parce que tu l'as dit et que ça ne va pas nous échapper, ce fil que tu tisses, tu le tends à un autre thérapeute. Un troisième point à propos de l'usage que tu fais du mythe, usage extrêmement fécond : hier soir, nous étions quelques-uns à dîner. Anne CLANCIER nous parlait d'une expérience qu'elle a eu lorsqu'elle était en formation. Elle était avec un analyste en contrôle et à un moment donné, dans le travail, son analyste lui dit : "Ce qui est en jeu est lié au miroir et il faut introduire cette dimension au patient : le miroir, le mythe de Narcisse". Et Anne CLANCIER d'exprimer son désarroi et de se demander comme elle allait bien pouvoir faire pour introduire le mythe de Narcisse alors que c'était un autre qui en avait eu l'idée. Finalement, elle aborde la question de Narcisse et cela ne fonctionne pas. Et ceci à plusieurs niveaux : à la fois parce que la question du mythe n 'était pas dans le bagage culturel de la personne, mais ce n 'est pas le plus important, je crois surtout qu 'Anne CLANCIER n 'avait pas tissé autour de ce mythe quelque chose qui l'a concernait dans la relation directe à son patient. Elle avait en quelque sorte prolongé dans la séance de travail associatif de quelqu'un d'autre, sans succès.

Marcel THAON:

Un mot à propos du voile noir avant de laisser Anne CLANCIER te répondre. Tu fais très bien de rappeler cette voile noire qui signe le deuil du père de Thésée. Je l'ai écartée, j'ai d'ailleurs écarté de multiples choses du mythe de Thésée qui est d'une richesse cent fois plus grande que je ne pourrais le communiquer. J'ai écarté le Minotaure, vous l'avez certainement remarqué, alors que c'est vers lui que Thésée s'avance. Hop ! Il a disparu !

Il y a encore d'autres épisodes que j'ai mis à la poubelle en cours de route parce que justement le mythe — comme je l'ai dit tout à fait au début — est un véritable dictionnaire du psychisme ; si l'on ne s'arrête en quelque endroit privilégié on va se perdre dans le syndrome FERENCZI. Et vous vous souvenez que ce dernier disait qu 'à partir d'un cas de patient, en suivant le fil associatif jusqu 'au bout on voyait venir toute la psychanalyse. C'est vrai du mythe de Thésée : ce n 'est pas pour rien si les Grecs disaient "Rien sans Thésée" : à partir de lui nous pouvons retrouver le mythe dOedipe comme les fondements plus archaïques du psychisme humain. De Thésée partent de multiples liaisons potentielles en réseaux... arachnéens.

Anne CLANCIER :

Je suis obligée de parler pour deux raisons : parce que vous me sollicitez et parce que le travail de Marcel THAON est riche qu'il n'est pas possible de rester indifférent devant — /'/ est même trop riche car il me pousse à associer sans cesse

et que si je voulais dire tout ce qui m'est venu à l'esprit, il me faudrait une demi-heure... — (rires). Je résumerai : tout d'abord à propos de l'objet intermédiaire, puisqu'il semble que ce soit un peu le sujet de ce colloque. Je crois qu'il faut toujours trouver un objet intermédiaire avec un patient. Je n'avais pas du tout trouvé le mythe de Narcisse avec le patient que vous évoquez. D'ailleurs il a répondu à mon intervention : "Qui c'est ça Narcisse ?". Ce thème ne faisait pas partie de son univers ; il fallait que je trouve autre chose avec lui. Certaines personnes nous entraînent sur des terrains que nous ne connaissons pas et il nous faut apprendre. Je pense à un jeune adolescent dont la problématique centrale concerne son père : ses parents ont divorcé quand il avait un an et il n 'a plus revu son père depuis. Ce n 'est pourtant pas un enfant naturel et il aurait donc pu retrouver son père ou celui-ci aurait pu lui donner des nouvelles. Mais silence complet entre les deux. Ce garçon, qui fort intelligent et en classe "C", veut devenir astrophysicien parce qu 'il a la passion de l'astronomie. Et il n 'a aucun fantasme. Il est par exemple très mauvais en Français, ce qu'il tente de m'expliquer : parce que, premièrement cela ne l'intéresse pas, les livres ; que deuxièmement, il n 'y comprends rien ; et que, troisièmement, il ne peut pas écrire de rédaction alors qu 'en Math et en Physique il a les meilleures notes de la classe. Or ceci peut le faire échouer au bac pour la seconde fois.

Sa mère lui faisait donner des leçons, ce qui ne donnait pas grand chose. Je comprends petit à petit que sa Scène Primitive se passe le plus loin possible, qu'elle se passe dans les astres. Alors, comme je m'intéressais à l'Astronomie quand j'étais enfant, je me dis qu'il sera peut-être possible de retrouver les mythes par ce biais, à cause de ces noms dont il me parle : Neptune, Plut on, Vénus,... Je vais donc me mettre à étudier l'Astronomie avec lui. Il s'intéresse aussitôt à l'affaire, discute avec moi, m'apporte des livres spécialisés, m'explique toutes sortes de faits. Je me souviens d'une chose qui m'avait fascinée dans mon enfance, la comète de Halley, et du fait qu 'elle n 'allait pas tarder à revenir près de nous. Je le lui dis. Il m'explique comment construire un télescope ; les jumelles qu 'il faut acquérir. Je les achète et commence à regarder le ciel où je vois même des étoiles doubles. Nous avons enfin un intérêt en commun, notre objet intermédiaire. Et je me dis toujours : comment vais-je pouvoir lui amener son œdipe et son père ? Il a fallu beaucoup de temps parce qu'il se tenait à une énorme distance de moi aussi. Enfin, un jour j'ai fini par trouver. Toujours à propos de son premier échec à l'épreuve de Français du bac — où il était même allé réclamer ses notes, croyant à une injustice — j'ai fini un jour par être un peu plus brutale et lui dire : "Si vous aviez bien voulu parler de votre père, vous seriez peut-être meilleur en Français". Alors là, il est sidéré. Il tombe du ciel (rires) et il est mûr pour accepter après trois ans de travail. Il dit : "Ah, vous croyez ?" et puis il parle d'autre chose, et puis revient à la question au bout d'un moment. Il me dit : "Ah, si vous croyez que... Alors il faut que je parle un peu". Et Use met à parler de ce qu'il sait : parce que son grand-père détestait le mari de sa mère au point d'être à l'origine du divorce, et le père du garçon avait tellement peur de son beau-père qu'il n'était jamais revenu. Je vous passe les détails, ce n'est pas une communication que je vous fais. Mon patient ne m'a plus parlé de tout cela pendant quelque temps, et puis, un jour, il m'a dit : "J'ai retrouvé mon père". Il avait réalisé tout un travail de recherches grâce à un ami policier de sa mère qui lui donnait des renseignements en secret. Il avait donc retrouvé les traces du père et attendu le jour de ses dix-huit ans — parce qu'il ne voulait pas contrarier sa mère — pour aller voir son père. Il s'est payé un petit voyage, en cachette de sa mère. Il savait que son père était instituteur et il est allé l'attendre à la sortie de l'école. Ils se sont parlés ; ils ont pleuré tous les deux. Je passe le reste... Vous voyez comment, s'il n'y avait pas eu cet objet intermédiaire pendant un temps, si je n 'avais pu trouver un biais, je pense que rien n'aurait changé.

Mais c'est difficile quand c'est un objet intermédiaire comme l'astronomie ou quelque chose qui nous intéresse plus ou moins. Avec la littérature, la mythologie, on marche sur du velours. Alors le mythe de Thésée, le labyrinthe,... Je crois que s'il vous a séduit ce mythe, c'est parce qu'il est très riche, aussi riche que le mythe d'Oedipe et peut-être encore plus parce qu'il va dans l'archaïque, à tous les niveaux dans toutes les directions. Finalement, je vais en emprunter quelques-unes : on peut aussi y voir la représentation de deux stades de civilisations, l'opposition de la psychologie masculine et féminine. Thésée : la raison, le courage, la vertu et puis Ariane : l'intuition, la ruse. L'évolution du psychisme humain, surtout pour nous. C'est ça qui nous intéresse ! Enfin, il y a tous ces éléments séparés qui sont réunis à la fois dans le thème, par exemple, des fils et puis dans les éléments du mythe que nous devons rassembler et c'est un doublet du mythe d'Oedipe comme vous l'avez dit. A u fond il est responsable de la mort de son père. Il vole la faille du roi Minos, donc d'un père. Il la restitue à un père, Dionysos — dans une des versions — qui lui ordonne de l'abandonner, Dionysos qui est à la fois homme et femme. C'est la bisexualité. Après quoi, il vole la deuxième fille, Phèdre. Après quoi, il tue son fils parce qu'il croit qu'Hippolyte a été incestueux.

Enfin, là, à nouveaux le complexe d'Oedipe. C'est d'ailleurs lui — si je m'en souviens bien — qui a accueilli Oedipe à Colone, c'est-à-dire qui a accepté la structuration œdipienne dans le psychisme humain. C'est capital.

Marcel THAON :

Plusieurs versions existent à ce propos. D'un côté Thésée est celui qui relie : il va recevoir Oedipe chez lui et faire ainsi une place pour la structure œdipienne. Mais sur le versant archaïque il va aussi accueillir Hercule, après que celui-ci — rendu fou par un sortilège — ait tué toute sa famille, puis se soit retourné vers Thésée dans son désespoir avant de se suicider. Thésée lui dira alors : "Ne fais pas cela ; essaie de vivre avec ta culpabilité", et cette proposition, Hercule sera bien incapable de la comprendre, puisque pour lui la vie est organisée par la règle du "Oeil pour œil, dent pour dent". Il en reste au système archaïque de la rétribution en miroir sans symbolisation : qui a tué doit être tué, et il doit donc mourir. Thésée, lui, l'accueille, le protège ; il essaie de l'aider à construire un espace psychique : la représentation interne du travail du deuil et de la culpabilité. Un espace dans lequel pourront venir se poser des représentations, les désirs et y compris les désirs de mort.

Christian GUERIN :

II me semble qu'il y a là quelque chose qu'il est très important de préciser quant à l'usage des mythes dans la situation clinique. Anne CLANCIER nous a parlé de l'Astronomie en disant que c'était difficile parce qu'elle n'était pas à l'aise avec ce sujet, mais en même temps en soulignant combien malgré tout ça n 'a pas empêché que ça fonctionne comme un objet de relation dans la situation singulière qu'elle partageait avec le patient. Elle dit aussi qu'elle est beaucoup plus à l'aise avec les mythes ; mais il n'empêche, je crois, que l'intérêt d'un mythe, d'une association mythique dans la situation clinique tient non pas au fait de la compétence du thérapeute face aux mythes mais au fait que quelque chose va pouvoir être partagé et construit dans la relation clinique. C'était le cas pour l'astronomie. Anne CLANCIER a acheté des lunettes pour voir un peu plus loin parce qu'elle était moins à l'aise. Mais ça n'a pas empêché que quelque chose se contruise et c'est très, très important.

Voici pour le premier point : quelque chose se construit dans la relation qui n'est pas seulement lié à la compétence du thérapeute dans un domaine privilégié (ici le mythe) ni seulement à la qualité propre de l'objet utilisé dans la relation.

Le deuxième point concerne le travail après coup, ce que le thérapeute fait ensuite à partir d'un champ qu'il investit, comme le mythe. Alors il travaille : on a vu Marcel en travail. Mais il y a aussi toujours le moment du retour et Mar-

:el se demande à quelle occasion il va pouvoir faire part au patient, non pas de tout ce qu'il a compris et qu'il nous donne ici, mais de quelque chose qui reste à venir, qui s'offre comme potentiellement constructible dans la relation à ce mythe là, à Dédale. Marcel nous a dit aussi que le mythe, et celui-là en particulier est immense de fils, de bouts de fils. Non une pelote continue, mais des séries de bouts de fils reliés entre eux.

Marcel *THAON : C'est la toile d'araignée.*

Christian GUERIN :
C'est cela, voilà ! On n'est pas dans un processus linéaire. Je signale une version du mythe du Minotaure introduite par Julio CORTAZAR et publiée par "Actes Sud" sous le titre, "Les Rois". C'est un petit livre tout à fait intéressant parce qu'il développe une hypothèse subversive. Marcel souligne à raison l'aspect constructeur de Thésée. CORTAZAR prend le fil à l'envers, à contre-poil, et il dit que Thésée va tout faire pour empêcher le scandale du Minotaure, son cri, pour empêcher que la nuit du désordre et de la pulsion vienne au jour ; et il va donc tuer le Minotaure. A partir de cette hypothèse de travail, il y a une petite pièce de théâtre, très belle : un dialogue entre Thésée et le Minotaure. Personnellement, je n 'avais pas compris que le Minotaure était dans le labyrinthe, prisonnier lui aussi. Il y a un passage du livre qui m'a sidéré : lorsque Thésée arrive devant le Minotaure qui s'apprête à le manger, il lui dit : "Je ne crains rien, j'ai un fil avec moi". Et il explique qu'Ariane se tient à l'autre bout. Devant l'évocation de sa demi-sœur, le Minotaure est ému et il s'exclame : "Mais, alors je vais pouvoir sortir".
Je découvrais en fait que lui aussi était prisonnier, et la question est bien que Thésée va empêcher ce cri de sortir. J'insiste sur le cri parce que, dans plusieurs versions, il y a quelque chose d'important sur la voix et sur le cri non articulé du Minotaure et je me souviens en écho de l'intervention de Madeleine DU LAC, hier, à propos de quelque chose qui n 'est pas particulier au mythe, mais apparaît ici dans ses aspects archaïques et violents.

***Marcel THAON** :*
A propos de la version du Minotaure par CORTAZAR. Le Minotaure peut représenter, d'un certain point de vue un bébé en attente d'une union et d'une forme. Une version muette dont je n'ai pas parlé renvoie à la pénétration et aux fantasmes sur la Scène Primitive. Ainsi, le cri du Minotaure devient celui d'un bébé à naître, condamné à ne jamais sortir de la matrice parce qu'il est incestueux. Toutefois, dans la version de CORTAZAR, il me semble voir à l'œuvre un processus typique du romantisme, dans ses aspects contre-œdipiens, qui a toujours consisté à prendre le contre-pied de l'organisation objective du mythe pour retourner les identifications et prendre le persécuteur pour persécuté. On retrouve cela clairement dans la manière dont les romantiques parlent du diable. Par exemple, dans la préface à son livre "Prométhée délivré", Mary SHELLEY développe toute une diatribe contre Dieu à propos du diable, où elle présente le Malin comme un bébé jeté dont personne ne veut et qui essaie tout simplement défaire entendre sa voix sans jamais y parvenir car Dieu contrôle tous les canaux de communication, toutes les églises, et qu'il fait croire que son rival est mauvais. La quintessence mythique du persécuteur des hommes devient ainsi par le retournement romantique le persécuté de Dieu.
Ce mouvement de défense, je le retrouve souvent en moi et chez les écrivains qui, dans une certaine mesure, se trouvent à la place de Dédale, ne peuvent faire autrement que de se trouver à la place de Dédale en train de créer un objet d'amour qu'ils craignent être monstreux. Un monstre terrible d'envie et de désespoir dont le cri ne sera peut-être écouté par personne.

***Bernard DRA** VET :*
Vous faites un lien entre le mythe, la psychologie et la psychologie sociale — c'est-à-dire entre l'individu et l'environnement — qui m'a beaucoup frappé car tout se passe comme si la relation entre l'homme et le monde était tellement chargée qu'il en soit poussé à déposer dans le mythe tous ses liens, tous ses fils. Cela m'a fait penser à quelque chose : lorsque je travaille, j'emploie beaucoup de métaphores comme si j'était gêné par la violence de l'interprétation, et que la métaphore correspondait à une sorte de construction transférentielle où je sais qu'il y a déjà quelque chose pour l'autre. Comme présenter un fantasme entre l'affect et la représentation : cela permet éventuellement de commencer à parler fantasmatiquement de nos affects avant de les représenter symboliquement. Marcel THAON :
Nous pourrions sans doute penser la métaphore comme un pare-excitation, c'est-à-dire comme une fonction **filtre** *entre les autres et nous-mêmes, tel que nous cherchons à construire un espace flou à l'intérieur duquel pourront venir se placer des associations mutuelles qui ne sont pas encore tout à fait appariées et qui donc ne peuvent pas encore donner lieu à une* **interprétation** *— au sens d'une proposition construite —. Un espace commence à se construire, ouvert par la métaphore dans la mesure où nous l'utilisons avec discernement. Car la métaphore n 'a de fonction en clinique que dans la mesure où elle est appropriée : l'espace métaphorique peut devenir très facilement un espace défensif, refermé sur lui-même, une sorte de bulle narcissique dans laquelle on s'enferme — comme les ailes de Dédale — et qui nous coupe complètement des lignes associatives. Dans tout objet potentiellement intermédiaire —j'essaie de le montrer ici — il y a deux versions d'un processus, tel que celui-ci peut toujours se retourner en son envers et devenir son propre négatif*

***Bernard** DRA VET :*
J'aime aussi utiliser les dictions populaires dans les cours de psychologie sociale pour lutter contre l'impression préalable que cette matière est incompréhensible : dans le diction passe un tas de liens qui se tissent entre les générations, entre la grand-mère assise sur le trottoir de Brignoles et ses petits enfants.

Marcel THAON :
C'est une manière de dire qu'en dernière analyse les mythes n'existent pas : existent plutôt des constructions métaphoriques plus ou moins communes, plus ou moins groupâtes. Anne CLANCIER faisait allusion au fait que notre problème est d'arriver à trouver un terrain commun, et en effet, avant de trouver cette terre commune nous seront peut-être amenés à marcher longtemps dans un labyrinthe très sombre.

Bernard CHOUVIER :
J'aimerais revenir sur un aspect du mythe qui est la représentation du labyrinthe lui-même. Il me semble que, souvent, quand on représente le labyrinthe de Dédale, il a une forme très géométrique. I>épreuve du labyrinthe du WISC a aussi à voir avec une représentation géométrique et même lorsque l'on se promène parmrles différentes représentations culturelles, mythiques ou physiques, du labyrinthe, cette géométrisation est toujours apparente. Il me semble qu'il y a là quelque chose comme une représentation logique qui fonctionne à titre défensif peut-ëtfe contre une représentation beaucoup plus archaïque du labyrinthe. Celle-ci, je la relierais volontiers à une image du corps primitive dont témoigne certains tableaux d'André MÂSSON où le labyrinthe est un thème dominant. En particulier une toile où le labyrinthe est situé à l'intérieur du corps du Minotaure, inversant ici le rapport mythique. Dans d'autres dessins automatiques et dans ses commentaires, MASSON montre que le labyrinthe peut aussi fonctionner comme le corps d'Ariane dans lequel Thésée pénètre symboliquement. Tout ceci pour dire que ces représentations renvoient au labyrinthe de notre propre corps : ce labyrinthe interne des entrailles qui est d'abord une réalité physiologique, fondatrice de quelque chose de primaire dans l'image du corps.

Marcel THAON :

Ce que tu dis est très passionnant. Je sais que tu as beaucoup travaillé et écrit sur le thème du labyrinthe. Je te propose quelques associations à ce propos : A propos du labyrinthe dans le Minotaure : une piste qui aurait pu se révéler fructueuse aurait été de réfléchir sur la relation contenant/contenu dans ce type de contenant très particulier qu'est le labyrinthe. Il aurait alors fallu explorer plus avant le texte de D. MELTZER sur le claustrum.

A propos de l'image du corps. Ce que tu dis de la géométrie montre que le labyrinthe dans son extrême ordonnancement vient annuler à minima la représentation de la différence des sexes par la construction d'un corps absolument identique en tous ses points et toutes ses parties, tel qu 'il serait possible de le replier sans nuire à sa symétrie. Le haut sera comme le bas, la tête comme la queue, la droite comme la gauche. D'ailleurs, dans certaines versions du mythe, le labyrinthe n 'est pas d'une structure très complexe : on ne peut s'y retrouver simplement parce que tout est semblable à tout. Tellement qu'on ne peut savoir où est où. Dans une variante intéressante du mythe de Thésée, Minos perd son fils — un autre fils — dans les couloirs de son propre palais. Car ce mythe là identifie le labyrinthe à la maison même du roi et celui-ci se cache de ses ennemis au centre de son dédale protecteur : à l'endroit qu'occupe ailleurs le Minotaure. Le fils de Minos joue donc à courir après un chat et il disparaît quelque part dans le labyrinthe où personne ne peut le retrouver car nul ne sait faire la différence entre un couloir et un autre. Une piste intéressante passe donc en fait par la question de savoir comment le travail psychique déclenché par la reconnaissance la différence des sexes tisse le fil qui pourrait permettre de sortir du labyrinthe de l'image du corps archaïque.

***Anne** CLANCIER :*

Vous continuez à me faire penser. Ce monstre composite, le Minotaure... En général, dans la mythologie, les monstres composites ont un corps monstrueux ou faits de différentes parties — des corps d'animaux — mais toujours une tête humaine. Même les monstres les plus dangereux, les sirènes, le sphinx par exemple ; les Centaures qui ont une certaine sagesse avec cette partie animale, pulsionnelle, sous la tête. Or, pour le Minotaure c'est l'inverse : il a corps humain et tête d'animal. Il représente donc pour moi un stade plus archaïque où le bébé ne pense pas encore : c'est alors la pulsion cannibalique qui est mise en jeu puisqu'il dévore tous les ans des jeunes gens et des jeunes filles. Pourtant : un taureau, c'est dangereux, mais c'est végétarien !! Il existe donc un refoulement sur un autre plan : il mange et ne peut pas manger, c'est barré, impossible. Je crois ainsi que ce mythe nous présente trois psychismes : celui du bébé qui ne pense pas encore, le Minotaure. Celui qui pense et qui oublie, qui ne peut pas garder d'objet interne très longtemps. C'est Dédale qui conçoit son labyrinthe et ne sait plus s'en sortir ensuite, qui se situe donc à un stade intermédiaire. Et puis il y a enfin Thésée, celui qui peut penser avec Ariane : deux représentations de la bisexualité, mais construites à un niveau où il est possible de représenter.

***Danielle DRA VET** :*

Cela me fait penser à une histoire que m'a raconté il y a quelques jours une institutrice de l'Institution où je travaille et qui a dans sa classe un enfant psychotique dont tous les dessins sont des labyrinthes. C'est-à-dire qu 'il dessine une tête carrée et ensuite toute le reste du corps qui est le labyrinthe jusqu'à la sortie. Au centre du labyrinthe encore à la position du nombril : un espace carré. Et un jour elle donne un travail au groupe des enfants de la classe : le labyrinthe. Les enfants doivent descendre de trois points, à droite deux points, descendre de trois points, etc.. Ce voyage est balisé par au moins trois ou quatre étapes ; sur la page blanche il y a des stations où on s'arrête et si un enfant a perdu le fil, il peut se récupérer à la station suivante. Et la consigne c'est : on part en voyage et moi je ne peux pas m'arrêter en cours de route, on va jusqu'au bout. L'enfant dont je parle démarre le voyage, puis tout d'un coup est perdu ; il se met à appeler mais alors vraiment comme s'il était en menace de naufrage. Il appelle sa maîtresse et elle le regarde. Pendant tout le temps du travail elle va le regarder mais en continuant, imperturbable, le voyage. Et il l'appelle mais vraiment désespérément et elle l'a tenu, comme ça, tout le temps du voyage dans son regard, ce qui a permis qu'il arrive au bout.

A la fin, il demande : pourquoi, vous vous êtes pas arrêté ? Elle lui dit : J'ai donné la règle au départ et moi aussi, je suis tenue comme toi par cette règle.

***Marcel** THAON :*

Cela donne à penser à propos de l'utilisation du labyrinthe dans le W.I.S.C. au fait que là on teste surtout la capacité qu'a l'enfant de se relier dans sa tête à sa mère, lorsqu'elle est absente. Je connais une thérapeute qui a utilisé cela avec un enfant qui se sent constamment abandonné et ne voulait pas se séparer de sa mère : elle a donc placé un poussin à un bout du labyrinthe du WISC et à l'autre bout une poule. Puis, elle lui a demandé de voir si le poussin pouvait retrouver la poule et il a tellement été passionné par le jeu qu 'il n 'a pas vu sa mère sortir. A cet instant — à travers l'investissement de l'Objet Intermédiaire Relationnel labyrinthe — une liaison se construisait entre deux personnes, tel que le lien réel avec la mère pouvait un instant être relâché. En fait, peut-être qu'à travers les tests dit d'"intelligence", on teste des qualités psychiques non encore nommées. Les puzzles par exemple, items souvent utilisés dans les tests et qui me permettent d'évoquer l'intervention de CHOUVIER hier, m'apparaissent des doubles en négatifs des labyrinthes où la consigne est de relier les morceaux de la structure elle-même. Dans le puzzle, le sujet rencontre dès l'abord la déliaison et l'obligation de relier. Alors, lorsque l'enfant est en colère, Christian GUERIN le sait qui nous l'a dit à propos d'un de ses petits patients, il ne peut plus du tout rassembler les pièces séparées qui deviennent les éclats de l'objet détruit par sa violence interne. Le puzzle peut alors être compris comme une sorte de labyrinthe fait d'un espace en plein qu'il faudrait travailler psychiquement jusqu'à ce qu'une image de la chose apparaisse des morceaux reliés. Ainsi, si l'on ne peut pas mettre ensemble on ne peut retrouver l'objet perdu. Et quand Bernard CHOUVIER commence son puzzle, il ne fait pas que s'amuser ; il dit peut-être aussi à l'enfant : "Bon, tu ne veux pas te relier à moi. Eh bien, j'associe des objets en attendant que tu viennes me voir".

***Christian GUERIN** :*

Nous cheminons doucement vers la fin de ces journées. L'année dernière elles s'intitulaient "Penser la famille" ; cette année, nous nous sommes réunis autour des "Rencontres cliniques" ; Marcel a dit quelque chose tout à l'heure qui pourrait faire le thème de l'an prochain : "Penser la rupture". Mais pour penser la rupture, il faut qu'elle ait lieu...

BIBLIOGRAPHIE

BONNEFOY Y., 1981. *Dictionnaire des mythologies.* Paris, Flammarion.

GREEN A., 1980. Thésée et Oedipe. *In : Psychanalyse et culture grecque.* Paris, Les Belles Lettres.

GRIMAL P., 1958. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine.* Paris, P.U.F.

HOCHMANN J., 1984. *Pour soigner l'enfant psychotique.* Toulouse, Privât.

MELTZER D., 1984. Les concepts d'"identification projective" et de "contenant-contenu" en relation avec la situation analytique. *Revue Française de Psychanalyse, 48,* N° 2, pp. 541-569.

MERY J., 1984. "L'enfant-poison". *In :* R. KAËS et coll., *Contes et divans.* Paris, Dunod, pp. 135-156.

PASCHE F., 1982. Aspects de la mère archaïque dans la mythologie. *Revue Française de Psychanalyse, 46,* N° 4, pp. 867-877.

ROSENFELD H.A., 1965. *Etats psychotiques.* Paris, P.U.F.

WINNICOTT D.W., 1971. Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant. *In : Jeu et Réalité.* Paris, Gallimard, pp. 153-162